

Représentations de la vieillesse dans la littérature

Un conte, une nouvelle et un roman du XIX^e siècle

FRAN350

Département des langues et des littératures étrangères

L'Université de Bergen

Automne 2016

Elin Abildgaard



Takk!

Jeg vil først og fremst takke min gode veileder Margery Vibe Skagen for stor inspirasjon og meget god hjelp under arbeidet med masteroppgaven. En stor takk også til Helge Vidar Holm som satte meg på idéen om å ta master i fransk.

Ellers vil jeg takke min kjære mann Henrik Jansen for stor tålmodighet og god praktisk hjelp.

Til dere sier jeg med Sartre : « L'Autre est indispensable à mon existence ».

Résumé

L'objectif principal de notre mémoire a été de chercher des descriptions littéraires de la vieillesse, et d'étudier la vieillesse comme thème littéraire, principalement dans la littérature française. Notre but est de faire voir qu'« Un cœur simple » de Gustave Flaubert (1877), « Monsieur Parent » (1885) de Guy de Maupassant et *Le Père Goriot* d'Honoré de Balzac (1835) qualifient comme récits de vieillesse.

Les images de la vieillesse et la conception générale de ce qu'est une vie humaine, sont différentes d'une culture à une autre et aussi d'un moment historique à un autre. La conception du statut de la personne âgée et des différentes phases qui constituent la vieillesse, comme quand on commence à vieillir, peut différer culturellement et historiquement.

Le point de départ de notre analyse est l'œuvre qui a inspiré le thème de notre mémoire, est le conte « Un cœur simple » de Flaubert. Notre but est de faire voir que la vieillesse est un des thèmes principaux du conte. Nous cherchons des analogies et des différences entre les œuvres choisies. Le roman de Balzac est aussi une œuvre connue qui thématise la vieillesse. La vieillesse est aussi un thème recourant chez Maupassant. Nous voulons montrer que c'est le cas dans sa nouvelle « Monsieur Parent ».

Resymé

Formålet med denne oppgaven er å vise hvordan temaet alderdom blir fremstilt i fransk litteratur i det nittende århundre. Vi har valgt ut en fortelling av Gustave Flaubert fra 1877, en novelle av Guy de Maupassant fra 1885 og en roman av Honoré de Balzac fra 1835 som utgangspunkt og vil se om de kan kategoriseres som verk med aldring som tema.

Oppfatningene vi har av hva et liv er varierer fra én kultur til en annen og også på forskjellige tidspunkt i historien. Hvordan vi ser på de forskjellige faser alderdommen består av, når aldringen setter inn og når vi slutter å være «et menneske» kan variere kulturelt og historisk. Hovedvekten i analysen er lagt på fortellingen «Un coeur simple» av Flaubert der vi gjennom analysen forsøker å vise at denne fortellingen kan regnes som en fortelling med alderdom som et hovedtema. Vi gjør dette også gjennom å finne likheter og ulikheter med de to andre verkene. Romanen *Le Père Goriot* av Balzac er kjent som et verk som også har alderdom som tema, og alderdom er et gjennomgående tema hos Maupassant, slik vi ønsker å vise at det er i novellen «Monsieur Parent».

Table des Matières

1. Introduction	7
1.1. Des récits de vieillesse	7
1.2. Le récit de vieillesse	9
1.3. Pertinence du thème	10
1.4. Objectif et plan de travail	11
1.4.1. Les œuvres et les personnages	11
1.4.2. Félicité	12
1.4.3. « Monsieur Parent »	13
1.4.4. <i>Le Père Goriot</i>	14
1.4.5. L'amour pour un enfant	14
1.4.6. Le temps	15
1.4.7. Espace et endroit	16
1.5. L'idée de l'âge	17
1.6. Sources utilisées	18
2. La vieillesse	19
2.1. Définitions de la vieillesse	19
2.2. La zone liminaire que constitue la vieillesse	21
2.3. Les limites que constituent ses différentes phases	22
2.4. Quand commence-t-on à vieillir ?	23
2.5. L'idée de l'âge	25
2.6. Récits de vieillesse et la mort	28
2.7. Le thème littéraire/Le vocabulaire de la vieillesse	31
2.8. Le temps dans le texte	32
2.9. Conditions historiques, géographiques et socio-économiques	33

2.10. Style tardif	34
3. Félicité.....	35
3.1. Introduction à l'analyse	35
3.2. La caractérisation de Félicité.....	36
3.3. Le ralentissement de l'activité vitale de Félicité.....	42
3.4. La passion de Félicité.....	43
3.5. La religiosité de Félicité.....	47
3.6. La chambre de Félicité	51
3.7. Mme Aubain.....	54
3.8. Le rapport entre les deux femmes	56
3.9. Le rôle qu'on joue dans la vie	56
3.9.1. Les personnages secondaires.....	56
3.9.2. La vie et la mort de Monsieur Bourais.....	57
3.9.3. La vie et la mort du père Colmiche	60
3.10. À la lumière de Maupassant	61
3.10.1 La vie de Félicité	61
3.10.2. L'amour.....	62
3.10.3. La fortune	62
3.10.4. La puissance	63
3.10.5. Le bonheur.....	63
3.10.6. La pénitence	64
3.11. Les vieilles : statut social et sexuel	65
3.11.1. « Les vieilles » de Maupassant.....	65
3.11.2. Les vieilles dans nos récits : leur statut social et sexuel.....	66
4. « Monsieur Parent ».....	69
4.1. Le parent.....	69
4.2. La situation d'Henri Parent comparée avec celle de Félicité	74

4.3. Les mots pour le dire	76
4.4. La violence dans la nouvelle « Monsieur Parent ».....	79
4.4.1. Se trouver à court d'arguments	79
4.4.2. La violence	80
5. Le Père Goriot.....	84
5.1. De Monsieur Goriot au père Goriot	84
5.2. La situation de Goriot dans la pension Vauquer	87
5.3. Les chambres du père Goriot	87
5.4. La mort du père Goriot.....	88
5.5. Madame Vauquer	91
5.6. Félicité et le père Goriot.....	93
5.7. L'amour te libèrera !	94
6. Conclusion	98
Appendice.....	103
Bibliographie.....	105

Une des fonctions des disciplines dites humanistes a été de définir l'humain. Les limites de l'humain à l'ère post-humain sont un thème privilégié de la recherche en *literature and science*. La zone liminaire que constitue la vieillesse, les limites que constituent ses différentes phases (quand commence-t-on à vieillir, quand cesse-t-on d'être humain ?) méritent d'être explorées davantage, et de l'intérieur poétique, romanesque et réflexif.

(Skagen, 2016, p. 16)

1. Introduction

1.1. Des récits de vieillesse

Ce mémoire a été inspiré par un projet sur le vieillissement qui s'inscrit dans le champ interdisciplinaire intitulé *Literature and Science*, en français *Littérature et Savoirs*. Le projet vise à constituer un corpus d'écrits littéraires et scientifiques variés permettant d'effectuer des études sur la vieillesse dans l'histoire culturelle.¹

En premier lieu, notre travail portera sur la littérature. L'objectif principal de notre mémoire sera de chercher des descriptions littéraires de la vieillesse, et étudier la vieillesse comme thème littéraire, principalement dans la littérature française, en gardant l'œil sur des questions scientifiques aussi, mais celles-ci ne seront pas au centre du sujet.

Notre but sera de faire voir qu'« Un cœur simple » de Gustave Flaubert (1877), « Monsieur Parent » (1885) de Guy de Maupassant et *Le Père Goriot* d'Honoré de Balzac (1835) peuvent qualifier comme récits de vieillesse. Par conséquent, nous nous demanderons pourquoi la littérature est si importante pour comprendre la vieillesse. Notre réponse immédiate est que

¹ Le groupe de recherche *Litteratur og vitenskap* de l'Université de Bergen, au sein du Département de langues et de littératures étrangères, se concentre particulièrement sur les littératures dans le cadre de l'histoire culturelle et intellectuelle occidentale. En comparant la représentation de la vieillesse dans des discours littéraires, médicaux, psychologiques et juridiques, le projet « *Historicizing the Ageing Self : Literature, Medicine, Psychology, Law* » étudiera différentes conceptions de la vieillesse, et surtout les formes et les figures privilégiées pour dire et penser l'expérience subjective du vieillissement. (Skagen, 2016, p. 11).

comme lecteurs nous pouvons lire pour nous distraire ou pour nous fuir nous-mêmes, mais une des fonctions de la littérature est aussi d'offrir aux lecteurs ou lectrices la possibilité de « se trouver » soi-même. Nous ne pouvons probablement pas éprouver personnellement dans sa réalité ou envisager sous tous ses aspects chaque problème ou chaque bonheur de la vie humaine, mais la littérature nous fait connaître et imaginer apprécier par une expérience personnelle les vies des autres. Comme thème littéraire, la vieillesse peut nous distraire ou nous échapper, elle peut nous aider à l'accepter comme une dimension de la vie humaine.

Notre question principale sera celle-ci ; de quelles manières la vieillesse et le vieillissement sont-ils représentés dans la littérature française du XIX^e siècle, dans notre cas surtout dans le conte « Un cœur simple » de Gustave Flaubert (Flaubert, 2012), mais aussi dans la nouvelle « Monsieur Parent » de Guy de Maupassant (Guy de Maupassant, 1885) et dans le roman *Le Père Goriot* d'Honoré de Balzac ? (Balzac, 1999).

Il nous intéressera aussi de savoir comment le personnage vieillissant et son sentiment de soi sera représentés par la servante Félicité dans « Un cœur simple », par Henri Parent dans « Monsieur Parent » et par le protagoniste dans *Le Père Goriot*, et notamment si les trois œuvres choisies pourront être caractérisées comme des récits de vieillesse.

Notre hypothèse sera que l'ensemble du conte de Flaubert est en fait un conte sur la vieillesse en supposant que dans son récit il décrit les vies différentes de Mme Aubain et de sa bonne Félicité pour nous montrer leurs vieillesse différentes. Chaque femme s'attaquera différemment aux épreuves dans sa vie. D'après notre propre lecture des textes mentionnés, les vieillissements et les vieillesse des personnages mentionnés ci-dessus seront différents. Dans son article "The Ageing Body", Elizabeth Barry soutient que « Old age is a process that each person reaches and endures at a different time, and in a different way. » (Barry, 2015, p. 132).

Comment savoir si « Un cœur simple » est un conte de vieillesse ? Avant tout, il faut se faire une idée des différentes définitions de la vieillesse et des êtres vieillissants, autres que celle de Maupassant dans sa chronique de 1882, « Les vieilles » (G. d. Maupassant, 1882b) et de Baudelaire dans son poème de 1869 « Le Désespoir de la vieille » (Baudelaire, 2010). Ensuite, dans chapitre 3, Félicité, nous rangerons les parties du récit de Flaubert par ordre de grandeur et constaterons combien de pages du conte sont occupées par les descriptions de la

vieillesse. Pour conclure, nous définirons le thème littéraire et verrons si les descriptions de Flaubert de la vieillesse dans « Un cœur simple » (Flaubert, 2012) qualifieront comme thème dans son conte.

Les représentations de la vieillesse dans les récits choisis sont des images littéraires de personnages fictifs. Les images de la vieillesse et la conception générale de ce qu'est une vie humaine, sont différentes d'une culture à une autre et aussi d'un moment historique à un autre. La conception des différentes phases qui constituent la vieillesse comme quand on commence à vieillir, et quand on cesse d'être humain, peut différer culturellement et historiquement et chaque personnage des récits mentionnés ici accomplit sa destinée, avec sa vie sociale et économique, son vieillissement et sa vieillesse dans sa période historique.

1.2. Le récit de vieillesse

Il nous intéressera de voir quelles conceptions de la vieillesse qui sous-tendent la caractérisation des personnages vieillissants dans les textes étudiés. Entre les conceptions de la vieillesse que nous trouvons le plus souvent sont la vieillesse conçue comme un état de sagesse accumulée, sinon comme un état de perte ou de déclin. De plus, la question si nous voyons un renforcement du caractère ou la perte de soi chez les personnages principaux sur le plan personnel sera importante pour comprendre leurs vieillesse. Également, le moi vieillissant sera conçu surtout comme un changement du moi, ou bien comme une continuité du moi.

Dans toutes les trois œuvres de notre recherche, nous aurons la possibilité d'examiner les vies des femmes, leurs rôles et surtout les vies des vieilles femmes du XIX^e siècle, mais nous y verrons aussi les récits du ralentissement et du vieillissement de deux protagonistes masculins. Il sera peut-être possible de voir si les femmes et les hommes en question rencontreront différemment des difficultés quand ils se trouveront confrontés à la vieillesse. Leurs déclin différeront, mais ils révéleront tout de même quelque chose de caractéristique de cette phase de la vie, ou qui confirme certaines conceptions culturelles de la vieillesse au XIX^e siècle. Nous verrons par exemple que dans la dernière partie de leurs vies, la fin sera soit dépourvue d'éléments constructifs ou bien remplie des expériences d'une nature particulièrement heureuse.

1.3. Pertinence du thème

Nous poserons la question si « Un cœur simple » est en fait un conte de vieillesse et nous questionnerons la pertinence d'« Un cœur simple » pour une étude de la vieillesse dans la littérature. Il faudra voir si la description de Flaubert de la vieillesse de Félicité et de sa maîtresse fait une assez grande partie du récit pour le nommer un conte de la vieillesse. Nous fonderons nos affirmations sur des arguments que nous tirerons de chaque œuvre pour faire voir que la vieillesse et le vieillissement sont des thèmes importants dans les trois œuvres de notre discussion. Cela n'empêche pas que nous regardons des arguments contraires.

D'abord, nous examinerons la légitimité et la pertinence de la question de la recherche. Avant tout, notre question principale est posée parce que le vieillissement et la vieillesse nous intéressent, non seulement pour sa pertinence, mais parce qu'elle convient exactement à l'objet dont il s'agit, une femme (et un homme) d'un certain âge, comme nous. Pour nous, l'étude du conte "Un cœur simple" sera aussi l'étude des moments que le conte occulte et privilégie. Pour comprendre la fiction, les savoirs sont nécessaires (Reuter, 2013, p. 109-110). En effet, l'absence de certains savoirs dans un texte soulèvera des questions chez le lecteur en le laissant dans un état de confusion, mais une lecture approfondie du texte nous permettra de voir une grande quantité de détails. Il nous semble que ce conte vaut vraiment la peine d'être lu et nous comprenons facilement pourquoi le conte est un conte très célèbre.

La question à savoir pourquoi la littérature est si importante pour comprendre la vieillesse, nous intrigue. Dans son article de 2016, *Littérature et savoirs ou le savoir de la littérature : le cas du vieillissement* ; Margery Vibe Skagen (Skagen, 2016) est claire quant au rôle et à l'importance de la littérature pour comprendre les différents aspects de la vieillesse ;

La légitimité des études littéraires repose sur leur pouvoir de communiquer un savoir existentiel, leur pouvoir de produire des compétences interprétatives qui permettent de lire, non seulement des textes, mais soi-même, les autres, le monde : pour mieux comprendre, pour mieux agir. Le vieillissement humain, comme phénomène subjectif universel, doit trouver sa vraie place au centre des disciplines culturelles et humanistes.

(p. 15)

Notre question préliminaire sera intéressante pour six raisons importantes. Premièrement, la littérature et la science (comme par exemple la médecine) peuvent nous offrir des modèles différents de la vieillesse. La littérature fait partie des disciplines dites humanistes, une des fonctions de ces disciplines a été de définir l'humain, *et de le définir autrement que la science, c'est-à-dire des sciences quantitatives, dites exactes*. Deuxièmement, c'est pour mieux comprendre la littérature d'une époque et les implications de la représentation de la vieillesse dans cette littérature. Ensuite, c'est pour comparer comment les auteurs choisis décrivent les vieilleses de leurs personnages principaux comme des êtres humains et des membres de leur société contemporaine. Dans notre cas, c'est la société du XIX^e siècle. Enfin, la littérature nous offre des savoirs et des valeurs et la possibilité de connaître la vie des caractères principaux des œuvres et de profiter de leur expérience sans la vivre nous-mêmes. Entre ces expériences sont l'amour malheureux, la perte, la pauvreté, la maladie, la solitude, la vieillesse et la mort, aussi bien que la vie d'un personnage qui a été favorisé par la fortune. C'est aussi intéressant pour nous de voir comment des personnages affrontent ce genre de défis existentiels, de voir leurs choix et leurs attitudes. Également, la vieillesse et le vieillissement sont de la plus grande actualité à cause de l'augmentation présente et future des populations âgées.

Nous espérons que notre recherche pourra renforcer nos compétences interprétatives des descriptions du vieillissement et de la vieillesse dans la littérature et produire plus de savoir et de sensibilité pour réagir et agir d'une façon adéquate face à la vieillesse d'autres personnes ou de nous-mêmes.

1.4. Objectif et plan de travail

1.4.1. Les œuvres et les personnages

Notre projet est une étude thématique. Mais pour aborder le thème et pour analyser ses manifestations dans les œuvres choisies, nous étudierons certains mécanismes internes des récits, (notamment ceux qui sont liés à la construction du personnage), ce qui nous permettra de dégager leurs principes de composition. Cela veut dire une analyse narratologique. Pour préciser ; parmi les aspects que nous irons examiner, seront la caractérisation des personnages et les descriptions ; les passages qui évoquent la réalité historique et géographique dans les œuvres littéraires, les dimensions de temps et d'espace, notamment l'endroit où se passe l'action de chaque récit.

Non seulement l'ensemble des données concrètes de la recherche, mais encore les méthodes, les théories et les idées utilisées seront à considérer pour répondre à la question de la recherche. D'abord, c'est le vieillissement et le ralentissement des personnages fictifs qui nous intéressent. Cela veut dire, le vieillir des personnages décrits dans le temps dans lequel l'action du récit se passe et comment ils vieillissent. La démarche des auteurs pour créer leurs personnages vieillissants sera au centre d'intérêt avec les changements et la continuité de ces vies fictives. Ici nous envisagerons un problème narratologique et philosophique

1.4.2. Félicité

Nous tiendrons que le conte de Gustave Flaubert (1821 - 1880), « Un cœur simple » (1877), est un récit de vieillesse. C'est le conte de la vie de la bonne Félicité. Il n'y a pas d'indications que Félicité a peur de devenir vieille. Elle donne l'impression d'être la même femme presque toute sa vie. Elle ne changera guère, mais très tôt dans le récit, elle nous semble être une vieille femme parce qu'elle a l'air de ne plus avoir des ambitions personnelles. Plutôt qu'un changement, nous voyons un renforcement du caractère de Félicité. Elle reste fidèle pendant des années, elle est modeste et elle s'adapte aux circonstances. « La bonté de son cœur se développa. » (Flaubert, 2012, p. 28).

Avant tout, c'est le ton au début du conte qui inspire notre opinion, à part du fait qu'il y a plusieurs descriptions de ralentissement, de vieillissement et de mort à travers tout le texte. Le fait assez intrigant, au-dessus du thème de la vieillesse, c'est le style d'écrivain. Pour ce qui concerne Flaubert, nous aborderons provisoirement la question si le style d'« Un cœur simple » peut-être caractérisé comme un style tardif puisque le récit est entre les dernières œuvres achevées de Flaubert.

Nous pensons que les trois œuvres choisies pourront être caractérisées comme des récits de vieillesse et que le style d'« Un cœur simple » peut-être caractérisé comme un style tardif. Pour Flaubert, est-ce que « Un cœur simple » est une sorte de biographie, transfigurée en conte ? Au dire de la nièce de Flaubert,

En écrivant « Un cœur simple » il s'est rappelé ces années-là. Madame Aubin, ses deux enfants, la maison où elle demeure, tous les détails si vrais, si sentis de cette

simple histoire, sont d'une exactitude frappante. Madame Aubin était une tante de ma grand'mère ; Félicité et son perroquet ont vécu.

(Commanville, 1895, p. 9),

Les années dont il s'est rappelé sont les années à Trouville où il passait les vacances de son enfance. Sa nièce dit aussi que dans ses dernières années, il lui faisait grand plaisir de revivre sa jeunesse.

1.4.3. « Monsieur Parent »

Notre point de départ étant « Un cœur simple », notre but sera de comparer les descriptions de la vieillesse dans le conte de Flaubert et dans la nouvelle de Maupassant, « Monsieur Parent » (1885). Le personnage principal de la nouvelle, Monsieur Parent, est avant tout un parent, et comme Maupassant nous laisse voir, un homme trompé. Dans la première partie du récit, il y a quatre personnages adultes et un enfant, le petit Georges (Guy de Maupassant, 1886). La caractérisation faite par Maupassant d'Henri Parent le fait voir comme un homme âgé même au début de la nouvelle dont il est le personnage principal. Henri Parent dans « Monsieur Parent » est un homme "cocu, battu et content", un mari trompé et peut-être particulièrement naïf qui vit seule après la séparation de sa femme.

Guy de Maupassant (1850 – 1893), un maître de la nouvelle, qui était proche de Flaubert, a aussi décrit la vieillesse dans d'autres nouvelles. Les nouvelles choisies ici portent avant tout sur les vieillesse d'hommes. La vieillesse est un thème récurrent chez Maupassant comme dans « Alexandre » (Guy de Maupassant, 1889a), une nouvelle sur la vie du vieux domestique Alexandre et sa vieille maîtresse, Mme Maramballe, et son mari. « Le vieux » (Guy de Maupassant, 1884b) est une nouvelle sur la mort du père de Phémie et du beau-père de son mari, Maître Chicot. Il n'a pas une mort subite, au contraire, c'est une mort attendue, mais cela traîne en longueur et dure pendant deux jours, le gargouillement du moribond. Dans sa nouvelle « Le masque » (Guy de Maupassant, 1889b), le personnage principal est un vieil homme qui porte un masque comme les autres gens au bal, mais pour lui, c'est sa manière de cacher sa vieillesse pour être pris pour un homme plus jeune. Les nouvelles mentionnées au-dessus sont des nouvelles courtes, Maupassant étant le maître du récit bref, il en a écrit environ 300 entre 1881 et 1890. Également, les thèmes comme la brièveté de la vie terrestre et le vieillir d'homme sont au sein de ses œuvres, comme dans quelques-uns de ses chroniques.

1.4.4. *Le Père Goriot*

En dernier lieu, c'est le roman d'Honoré de Balzac (1799 – 1850) qui nous intéresse. Le roman est une œuvre maîtresse littéraire ;

Le Père Goriot a la force et la pureté d'une tragédie classique, à laquelle il emprunte la concentration des effets dramatiques, l'unité des lieux et la construction qui, d'une exposition, mène, à travers une crise, à un dénouement fatal.

(Lauvergnat-Gagnière, Paupert, Stalloni, & Vannier, 2013, p. 229).

Le Père Goriot (1835) est aussi une histoire littéraire importante sur le vieillissement. L'inspiration de Balzac pour le roman est le drame *King Lear* de Shakespeare qui est encore un classique de la littérature sur le vieillissement humain.

Les deux parties du roman de Balzac qui nous intéressent sont la première partie intitulée "Une pension bourgeoise" et la dernière partie, "La mort du Père". Pour justifier notre choix de *Le Père Goriot*, dans notre recherche des représentations de la vieillesse, nous nous demanderons pourquoi le roman de Balzac est considéré comme un récit important de vieillesse. Entre autres choses, c'est le ton au début du roman ; des choses vieilles et des vieilles femmes comme Madame Vauquer, la vieille fille nommée Michonneau et des vieillards comme le père Goriot, qui légitimeront notre choix. Non seulement la description de l'endroit et des logeurs, mais la description du ralentissement, du vieillissement, de la vieillesse et de la mort du père Goriot, qui constitue une partie considérable du roman, justifiera notre choix. De plus, c'est le fait que Flaubert était inspiré par les œuvres de Balzac.

Le Père Goriot est l'histoire de Jean-Joachim Goriot, un vieillard de soixante-neuf ans, qui est à la retraite et qui tombe de la richesse dans la misère. Vers la fin de sa vie, il cause sa propre ruine parce qu'il est trop dévoué à ses deux filles. Il est prêt à les servir et il dépense trop en consacrant ses efforts à leur être agréable.

1.4.5. L'amour pour un enfant

Dans son livre *The Long Life* (Small, 2010), Helen Small a un chapitre intitulé « Where Self-Interest Ends » sur *Le Père Goriot*. Les caractérisations des personnages principaux des récits

actuels pour notre projet et ce titre viennent bien ensemble. Ces trois personnages s'effacent plus ou moins pour autrui. C'est l'amour pour leurs enfants qui prend le premier rang dans leurs vies. Dans le conte de Flaubert, c'est la bonne Félicité qui a "Un cœur simple". Dans la nouvelle de Maupassant, c'est Monsieur Parent, le père, qui donne son nom au titre du récit. Maupassant n'a probablement pas choisi par hasard son nom de famille, Parent ; et dans le roman de Balzac, c'est le personnage âgé, Père Goriot, qui donne son nom au titre du roman. « Père » désigne un homme mûr de condition modeste et celui-ci a donné tous ses biens à ses filles.

Monsieur Parent s'occupe de son enfant lui-même et d'une façon extraordinaire. Comme Félicité a de la tendresse pour Virginie et Paul, les enfants de Mme Aubain, et aussi pour son neveu, Victor, Monsieur Parent a beaucoup de tendresse pour son enfant. En faisant une comparaison entre « Un cœur simple » de Flaubert et « Monsieur Parent » de Maupassant, nous trouverons que les protagonistes, Henri Parent, le rentier, avec son petit Georges, aussi bien que Félicité, avec les enfants de Mme Aubain, Virginie et Paul, sont marginalisés, et socialement et dans un sens existentiel, par le fossé des générations.

La tendresse est une bonne qualité souvent liée à la maturité, mais comme le père Goriot, Henri Parent est la victime de sa passion unique, d'une idée fixe. (Guy de Maupassant, 1885, p. 25). Ils sont facilement émus et réagissent par des émotions fortes. Leur amour est la sorte d'amour qui prend possession de l'homme et Monsieur Parent se consume de chagrin et d'une passion dévorante. Tous les trois personnages principaux mentionnés sont victimes de leur amour fanatique. Pour Félicité, son perroquet empaillé est le dernier objet de son amour et « sa seule richesse » (Flaubert, 2012, p. 36) quant aux biens matériels et aux sentiments tendres.

1.4.6. Le temps

Le conte de Flaubert est réaliste et l'action a lieu dans son temps. Dans « Un cœur simple », nous avons remarqué deux procédés pour rendre le temps dans le récit. Pour l'illustrer par des exemples ; il y a des références historiques et des dates exactes comme La Révolution de Juillet en 1830 et des références locales comme l'année 1825 quand « Deux vitriers badigeonnèrent le vestibule. » Il y en a aussi des dates non exactes des événements qui servent à organiser de la même manière le temps comme avant et après tel événement : « Un soir d'automne » désigne le moment où le taureau attaque Félicité et la famille Aubain.

D'après nous, c'est le thème de la vieillesse lui-même qui rend le temps important entre les savoirs des récits. Le temps dans la vie de Félicité est celui de la nature, c'est le rythme du jour et de la nuit et de l'année, c'est le temps du cycle des saisons. Nous verrons comment la caractérisation de Félicité est liée au temps cyclique et au temps linéaire à la fois. Le temps cyclique est réglé comme par un rite. Il est cosmique, mythique et religieux et peut-être il restera pour toujours. Les pratiques religieuses comme les temps des processions sont des faits de la plus haute importance pour elle. Le temps dans la vie de Félicité est aussi le temps historique et biographique, le temps qui s'en va. Flaubert nous donne l'impression qu'une vie éternelle semble possible pour elle, car elle est inaltérable. Malgré tout, elle deviendra vieille et meurt à la fin du récit, rongée par la vétusté, ... le temps l'attrape. Pourtant elle croira « entrevoir » l'éternité à la fin.

Nous pourrions aussi prendre en considération d'autres aspects temporels dans le conte de Flaubert. Un de ces aspects est la question du temps des verbes. En français il y a une distinction grammaticale entre l'imparfait et le passé simple où l'imparfait dénote l'action qui se répète dans le passé, tandis que le passé simple dénote les actions isolées du passé. La vie quotidienne de la bonne Félicité est caractérisée par des actions répétées et Flaubert se sert de l'imparfait du verbe pour décrire ses actions. L'emploi des imparfaits pourra nous instruire sur le rapport de Félicité au temps qui passe.

Pour répondre à la question à savoir si le conte de Flaubert peut être qualifié de récit du vieillissement et de la vieillesse ou non, nous irons considérer combien de temps et d'espace Flaubert emploie dans son récit pour que les lecteurs y voient le rôle du vieillissement et de la vieillesse. La conception pessimiste ou optimiste de la vie, la religiosité, le sens de la vie face au déclin et au vieillissement, le délabrement de l'édifice autour des personnages principaux, la perte et la trahison dans leurs vies se donneront à une analyse herméneutique aussi bien que les tentatives échouées des personnages principaux d'arrêter le temps.

1.4.7. Espace et endroit

En ce qui concerne l'espace et l'endroit, la nature est importante dans le conte de Flaubert, pour Félicité et les enfants de la famille Aubain. L'endroit, c'est le paysage de la Normandie, aussi cher à Flaubert et à Maupassant. À l'introduction de la nouvelle de Maupassant, Henri Parent est en plein air avec le petit Georges. Plus tard, Monsieur Parent sera seul et il fait des

promenades, mais il se trouve à Paris, dans un environnement très restreint et il retourne à Paris sans jamais se rendre à la campagne hors de Paris après une rencontre avec sa femme, son ami et son fils. Pour Félicité, l'élément affectif qui l'attache à la nature reste intact jusqu'à son dernier souffle et la vieillesse semble renforcer le lien avec la nature chez elle. Le Père Goriot, par contre, ne quitte jamais Paris.

1.5. L'idée de l'âge

Nous chercherons aussi de déterminer l'emploi de chaque auteur des mots pour décrire le concept ou l'idée de l'âge et ses désignations. Les auteurs emploient des mots pour décrire l'âge comme ils veulent, mais il nous intéressera comment et à propos de quels personnages ils emploient des mots comme *vieux* et *vieille* et ses dérivations. Leur emploi de certains mots et expressions se rendra à l'analyse. C'est une marche à suivre pour démontrer que le conte, la nouvelle et le roman ont pour thème le vieillissement et la vieillesse. L'ensemble structurel de notions, de sens et de mots dans les trois œuvres choisies pourra nous donner une idée plus précise du thème d'un récit. Beaucoup de mots dans ces récits semblent annoncer un contenu sémantique qui rend vraisemblable qu'il y a un tel thème dans les récits. Pour examiner un cas évident ; il nous semble qu'il y a un rapport entre le sentiment tendre du narrateur flaubertien pour Félicité et le fait qu'il n'emploie pas le terme *vieille* en décrivant la bonne. Il réserve cet adjectif pour d'autres personnages et pour des choses mortes. Félicité sera toujours la même.

Une comparaison avec « Un cœur simple » vaudra le temps quant à la caractérisation de tous les trois personnages choisis et par la description de leur cadre de vie, leurs maisons et leurs chambres à la vieillesse. Dans les œuvres choisies de Flaubert et de Balzac, les maisons de Mme Aubain et la pension Vauquer se rendront à l'analyse par leur importance dans les récits. Ce sont des environnements dépeints en couleurs qui ont perdu leur éclat, avec des vieilles meubles, des images vieillies, des chambres humides, moites. Toute chose a connu des temps meilleurs, comme la plupart des logeurs chez Madame Vauquer. Ce cadre reliera les différents éléments des histoires et fait de notre hypothèse du thème une hypothèse probable.

Nous chercherons des familles de mots qui désignent des personnes d'un âge mûr et des choses anciennes. L'analyse onomasiologique fait partie de l'analyse des champs sémantiques et lexicaux (Reuter, 2013, p. 98-99). Cela veut dire l'étude des significations à partir de l'idée, de la notion ou du concept pour en déterminer l'expression. L'opposé est la science des

significations, partant du mot pour en étudier le sens (sémantique). Nous nous sommes posé la question si « Un cœur simple » est un conte de la vieillesse. Cela dit, il faudra déterminer le sens du mot en question. La vieillesse, comment définir ce terme ?

1.6. Sources utilisées

Nous présenterons ici l'ensemble des données concrètes de la recherche. Notre point de départ littéraire sera le conte « Un cœur simple », le premier des *Trois contes* publiés en 1877, qui sont les dernières œuvres achevées de l'écrivain français Gustave Flaubert (1821 - 1880). Nous nous appuierons aussi sur des textes de Guy de Maupassant (1850 - 1893), premièrement la nouvelle « Monsieur Parent » (1885), aussi bien que des causeries de Maupassant comme « Causerie triste » (Guy de Maupassant, 1884a) et « Les vieilles (G. d. Maupassant, 1882b) et le roman d'Honoré de Balzac (1799 - 1850), intitulé *Le Père Goriot* (1835). De plus, deux petits poèmes en prose du *Spleen de Paris* (1869) de Charles Baudelaire nous intéresseront relativement aux thèmes en question. Pour mieux connaître Flaubert et son temps, nous nous servons de *Souvenirs intimes* de Caroline Commanville (Commanville, 1895), sa nièce.

Parmi les études sur la vieillesse dans la littérature française dont nous nous servons, sont en premier lieu celles d'Helen Small, *The Long Life* (Small, 2010), de Martine Boyer-Weinmann, *Viellir, dit-elle* (Boyer-Weinmann, 2013) et de Régine Detambel, *Le syndrome de Diogène* (Detambel, 2007). De plus, nous nous servons de l'ouvrage *Littérature et médecine* d'Andrea Carlino et Alexandre Wenger (Wenger et Carlino, 2007). Nous allons aussi nous référer à certains écrits sur le vieillissement du XIX^e siècle tirés du *Dictionnaire des sciences médicales* de Panckoucke (éditeur) (Dictionnaire des sciences médicales, 1822). De plus, pour l'analyse des textes littéraires, nous nous servons de *l'Introduction à analyse du roman* d'Yves Reuter (Reuter, 2013).

Entre les articles dont nous nous servons, seront « Le vieillir comme fondement d'un tragique moderne chez Guy de Maupassant » de Mariane Bury (Bury, 2005) et « Neutralisée ou inquiétante : représentations de la femme vieillissante dans la littérature française » d'Annette Keilhauer (Keilhauer, 2005). Pour acquérir une idée du champ de recherche, nous utiliserons un article de Margery Vibe Skagen, « Littérature et savoirs ou le savoir de la littérature : le cas du vieillissement » (Skagen, 2016).

2. La vieillesse

2.1. Définitions de la vieillesse

Avant tout, le mot *vieillesse*, a bien de connotations. En premier lieu, nous précisons certaines idées selon *Le Robert*. La vieillesse féminine ou masculine est définie comme la dernière période de la vie humaine. C'est le fait, pour un être humain, d'être vieux. La période est aussi nommée la sénescence, qui est la vieillesse avancée quand on a "un pied dans la tombe". Les expressions « un vieil homme » ou « une vieille femme » peuvent se dire avec une valeur un peu méprisante ou condescendante.

La vieillesse est le temps de la vie caractérisé par le ralentissement des activités biologiques et de l'activité vitale et de l'énergie. Les périodes de la vie sont l'enfance, l'adolescence, la jeunesse, la maturité ... et le résultat, c'est la vieillesse ! Le commencement, c'est la naissance. La fin, c'est la mort. Dans notre cas, les résultats du processus sont un vieux et une vieille qui sont dans la vieillesse ou qui paraît l'être. Selon *Le Robert*, cela veut dire, un homme d'un grand âge et une femme d'un âge très avancé dans leur troisième âge de la retraite. Les vieux sont les gens plus âgés ou trop âgés. Avec un sens péjoratif, peut-être ce sont des gens qui ont perdu leur intérêt avec la nouveauté. Leur situation sociale, civile et juridique est changée. Ils sont marqués par l'âge et ils ont perdu leurs forces et leur intérêt avec le temps. Nous déprécions les personnes désignées. Ils sont dans un sens hors d'usage ou inutilisables. Ils tombent dans un état inférieur à celui où l'on était, soit un état physiologique, soit un état mental. Nous parlons de la déchéance irréversible des activités psychiques et mentales, et nous parlons aussi des troubles mentaux graves.

En lisant des articles sur la vieillesse, nous oublions facilement le fait qu'il y a des définitions très positives aussi bien que des définitions très négatives de la vieillesse. Les idées pessimistes du vivant de Flaubert et de Maupassant et leur sentiment de « la fin de siècle » influent fortement sur nos idées, mais malgré ce qui vient d'être dit, il ne faut pas oublier qu'il existe des définitions positives aussi. Aujourd'hui nous parlons du « vieillissement réussi », de « bien vieillir » et de « faire bonne vieillesse », même si la connaissance de la vie et des choses, acquise par des situations vécues et la sagesse ne semblent plus être évaluées comme paravent.

Le Désespoir de la vieille

La petite vieille ratatinée se sentit réjouie
en voyant ce joli enfant à qui chacun faisait fête,
à qui tout le monde voulait plaire ; ce joli être,
si fragile comme elle, la petite vieille, et, comme
elle aussi, sans dents et sans cheveux.

Et elle s'approcha de lui, voulant faire des
risettes et des mines agréables.

Mais l'enfant épouvanté se débattait sous les
caresses de la bonne femme décrépète, et rem-
plissait la maison de ses glapissements.

Alors la bonne vieille se retira dans sa soli-
tude éternelle, et elle pleurait dans un coin, se
disant : – « Ah ! pour nous, malheureuses vieilles
femelles, l'âge est passé de plaire, même aux
innocents ; et nous faisons horreur aux petits
enfants que nous voulons aimer ! »

(Baudelaire, 2010, p. 12)

Personne ne doute que le poème de Baudelaire au-dessus, « Le Désespoir de la vieille » (1869) soit un poème sur la vieillesse. Le titre et le contenu du poème le prouvent. La vieille n'a aucun nom propre. Baudelaire appelle les choses par leur nom ! La femme est nommée « la petite vieille ratatinée », « la petite vieille », « la bonne femme décrépète », « la bonne vieille » et avec les autres femmes de sa catégorie, elle est une de ces « malheureuses vieilles femelles » sans nom. Elles sont anonymes. La vieille est probablement une femme très vieille, car elle est « si fragile » et « sans dents et sans cheveux ». Elle « se retira dans sa solitude éternelle, et elle pleurait dans un coin, se disant : – « Ah ! pour nous, malheureuses vieilles femelles, l'âge est passé de plaire, même aux innocents ; [...]. » (p. 12). Elle ne plait plus à personne, même pas aux innocents.

Dans son essai *Le syndrome de Diogène, Éloge des vieillesse*, Régine Detambel pose la question de comment définir un mot comme vieillard, ou bien, comment définir n'importe quel mot. C'est la question de "Les mots et les choses" (Detambel, 2007, p. 19-25).

Il vaut la peine de répéter sa citation de 1680 de Pierre Richelet dans son *Dictionnaire françois contenant les mots et les choses, [...], le tout tiré de l'usage et des bons auteurs de la langue françoise.*

On appelle vieillard un homme depuis quarante jusqu'à soixante-dix ans. Les vieillards sont d'ordinaire soupçonneux, jaloux, avarés, chagrins, causeurs, se plaignent toujours. Les vieillards ne sont pas capables d'amitié.

Les vieilles sont fort dégoûtantes. Vieille décrépité, vieille ratatinée, vieille roupieuse.

(Detambel, 2007, p. 19)

Les vieilles femmes ne valaient pas beaucoup en 1680, au moins selon ce dictionnaire. C'est presque à croire que la définition du mot vieillard (vieillard) a été l'inspiration de Baudelaire pour son poème.

Le sous-titre du premier chapitre de Detambel "*De senex à ganache*" (Detambel, 2007, p. 19) dit tout. *Senex* veut dire ancien, antique, vieux, aussi bien dans les termes *senator*, *senate*, *senectute* (Cicero), *senescence*, *senicide*, *seniôr* que dans celui de *seigneur*. *Ganache* veut dire personne incapable, sans intelligence, imbécile. Nous lisons ce titre de trois manières, l'une étant que nous avons l'impression que les vieillards/vieillardes sont vues comme vieux simplement à cause de leur âge. Maintes fois ils sont aussi vus comme incapables à cause de leur âge. En plus, c'est la façon de décrire le processus lui-même qui rend les vieux moins capables dans leur quatrième âge, au-delà de 75 ans. Finalement, il est possible de lire ce titre comme l'indication des manières différentes de nommer les êtres humains qui sont vieux dans l'histoire.

2.2. La zone liminaire que constitue la vieillesse

Nous commençons ici par quelques idées modernes sur l'âge. C'est difficile de décider où se trouve la zone liminaire que constitue la vieillesse parce que c'est difficile de définir et classifier la retraite d'un être inclassable, le retraité. Dans le sport, « l'appellation senior débute pour certaines activités à 35 ans ! » L'âge de retraite officiel des danseuses à l'Opéra national de Paris est 42 ans ; l'âge minimum requis est de 40 ans (Retraite.com, 2016). Le mot senior peut-être le synonyme de "personne âgée". Dans le monde du travail, les gens qui ont 50 ans peuvent être appelés seniors et nous pouvons nous servir du mot "senior" pour éviter

les mots qui donnent des connotations négatives, comme les vieux et les vieilles. Il faut trouver d'autres mots et d'autres appellations, comme jeune senior et jeune retraité. L'âge de 60 peut signaler qu'on commence à penser à la retraite, mais souvent il s'agit des individus actifs et en pleine forme. On peut essayer de faire une typologie de seniors et les nommer comme dans le blog Dis moi papy, c'est quoi un senior ? Les « masters » qui sont les personnes âgées de 50 à 59 ans et les « libérés » qui sont les personnes âgées de 60 à 74 ans. Le reste sont divisés en deux groupes comme les « paisibles », âgées de 74 à 85 ans et les « grands aînés » de 85 ans et plus (Sociologue, 2016).

La société de médecins et de chirurgiens dont Panckoucke est l'éditeur, nous rappelle le grand respect et vénération des anciens pour l'âge ;

Athènes avait élevé un temple à la vieillesse. Homère semble avoir composé l'Iliade pour rendre hommage à la vieillesse, en nous présentant partout Nestor comme le premier de ses héros, pour la sagesse de ses conseils. Cicéron a érigé à la vieillesse un monument plus durable que l'airain, par son immortel traité *De senectute*.

(Dictionnaire des sciences médicales, 1822, p. 1-2)

La vieillesse est admirée pour la prudence de ses conseils, ses déterminations par excellence sont la raison et la sagesse. Quand même, le fait déplorable est toujours là ; la vieillesse est après tout l'époque de la décadence du corps.

2.3. Les limites que constituent ses différentes phases

Dans la *Dictionnaire des sciences médicales*, le vieillard, *senex*, est décrit comme un homme qui a atteint l'âge de vieillesse. La vieillesse, *senectus*, est l'époque de la vie de l'homme qui comprend depuis sa soixantième année jusqu'à la fin de ses jours.

Nous voyons que d'après cette source la vieillesse se divise en trois périodes et que la première est nommée « l'âge de retour » (de soixante à soixante-dix ans), la deuxième « la caducité » (de soixante-dix à quatre-vingt ans) et la troisième est « la décrépitude » (de quatre-vingt ans jusqu'à la fin de la vie) (p. 1). « On peut dire que la vieillesse est le résultat d'une obstruction presque générale que le temps amène, et que la mort naturelle n'arrive que lorsqu'elle est complète. » (p. 2). Il est intéressant de lire la discussion qui suit la description

de ces trois périodes. L'âge quand on commence à vieillir et l'âge quand on cesse d'être humain, est individuel.

Ces époques avancent et reculent chez l'homme, suivant certaines circonstances, comme l'abus de la vie, les passions, les chagrins, le climat, les occupations, le genre de travail. Elles commencent pour les uns à quarante ans, elles retardent pour les autres jusqu'à soixante-dix. Elles sont plus précoces chez les femmes ; et il y a sous ce rapport une dizaine d'années de différence entre les deux sexes.

(p. 1)

Les descriptions de l'âge et de la vieillesse dans le *Dictionnaire des sciences médicales* de 1822, nous donnent une documentation nécessaire pour notre analyse. Les définitions du dictionnaire étaient probablement toujours courantes au temps des auteurs des récits de notre analyse. Ces descriptions de la vieillesse sont pertinentes pour des textes littéraires de notre analyse. L'abus de la vie, les passions, les chagrins, le climat, les occupations et le genre de travail sont des éléments qui font partie des récits en question.

Les auteurs en question ont bien connu la littérature médicale. Juan Rigolo parle de Balzac et de Flaubert dans son article intitulé Le « Roman de la médecine » (Wenger et Carlino, 2007, p. 199-223). Maupassant suit les cours à la Salpêtrière chez Charcot et les questions des pathologies du cerveau et des recherches de la psychologie l'intéressent. (Bury, 2012), la mère de Flaubert était fille d'un médecin et son père chirurgien-chef et ils vivaient à l'hôpital. En fait les 60 tomes du *Dictionnaire des sciences médicales* sont mentionnés dans *Madame Bovary* comme constituant toute la bibliothèque de Charles. (Skagen, 2012).

2.4. Quand commence-t-on à vieillir ?

La santé est le bon état physiologique d'un être vivant ; le fait d'être plein de santé ou de n'avoir pas de santé. Cela veut dire que la santé est le fonctionnement plus ou moins harmonieux de l'organisme et pour une période assez longue. Par exemple, le personnage de Félicité était en bonne santé pendant des années. Le conte de Flaubert explore différentes phases de la vie et les caractères de ses personnages, en décrivant l'ensemble des manières habituelles de sentir et de réagir qui distinguent l'individu en question.

Ainsi, nous pouvons donner un exemple concret de ce que nous prétendrons. Revenant au roman *Madame Bovary* de Gustav Flaubert, nous nous souviennent à la page 81 la description du cabinet de Charles Bovary ; « Les tomes du *Dictionnaire des sciences médicales*, non coupés, mais dont la brochure avait souffert dans toutes les ventes successives par où ils avaient passé, garnissaient presque à eux seuls, les six rayons d'une bibliothèque en bois de sapin. » (Flaubert et Nadeau, 1995, p. 59). Evidemment, Charles n'a pas lu ces tomes, mais Flaubert, fils d'un chirurgien-chef et d'une fille de médecin, sait qu'ils existent.

Sans doute, nous ne pouvons pas l'éviter, mais il ne faut pas oublier le fait qu'un vieux ou une vieille peut avoir une grande vitalité, peut être une force de nature, et avoir l'énergie vitale comme les femmes dont parle Martine Boyer-Weinmann ; les marathoniennes (Boyer-Weinmann, 2013, p. 153-209). Au contraire, Mme Vauquer dans le roman de Balzac est une vieille femme d'environ 50 ans et le Père Goriot est considéré comme un vieillard à 69 ans. On se rappelle de la « dizaine d'années de différence entre les deux sexes » notée par le Dictionnaire des Sciences médicales.

Ursula Le Guin, l'auteure américaine célèbre, dit qu'à son âge, quatre-vingt-cinq ans en 2014 : médicalement, ce n'est que maintenant qu'on est *vieille-vieille*, (très vieille). On n'a pas beaucoup écrit sur ce sujet, car assez souvent, les gens qui vivent la vieillesse sont malades, d'une santé compromise ou bien ils meurent. Par conséquent, ce sont les gens qui n'ont pas encore vécu ce stade de la vie qui en écrivent (Freeman, 2014, p. 49). C'est le cas avec les trois auteurs de notre ouvrage. Flaubert finit son conte « Un cœur simple » à 56 ans (trois ans avant sa mort, il se considérait probablement comme vieillissant). Maupassant finit sa nouvelle « Monsieur Parent » à 35 ans et Balzac est 35 ans au temps de la publication de son roman *Le père Goriot*. Selon Le Guin, facilement, les auteurs plus jeunes embellissent la vieillesse en voyant les choses avec des lunettes roses en parlant de la sagesse et la vie paisible de l'âge et cetera, mais des lunettes roses ne sont guère les lunettes préférées des auteurs plutôt réalistes et naturalistes choisis par nous. En outre, Le Guin dit que bien sûr qu'il y a plus de tranquillité pour certains en vieillissant, mais en même temps, il reste beaucoup moins de toi. (p. 49). Comment écrire la vieillesse est une question de point de vue. Écrire sa propre vieillesse dans une manière subjective, ou décrire la vieillesse d'une autre dans une manière plus objective. D'une part, les gens qui vivent la vieillesse sont malades ou d'une santé compromise comme elle le dit, Le Guin, ils peuvent manquer l'énergie pour écrire leurs vieillesse, d'autre part, le parent proche peut avoir besoin de décrire la vieillesse de sa mère,

son père ou sa tante pour essayer de comprendre le processus et de s'y réconcilier. La perte des relations proches caractérise souvent les phases avancées de la vie et Flaubert nous montre les sentiments des personnages face à la mort comme les réactions différentes de Félicité et Mme Aubain à la perte de Victor et de Virginie. Félicité n'oublie pas son travail même si son neveu est mort (Flaubert, 2012, p. 24), pendant que Mme Aubain reste inerte dans sa chambre pendant plusieurs mois après la mort de sa fille (p. 27). Chaque personnage fictif fait voir des traits distincts caractéristiques de sa personnalité, en effet, chaque individu a sa propre vieillesse.

La vieillesse est considérée comme une puissance active parfois personnifiée. C'est la force des choses. La question est ; « Quand commence-t-on à vieillir ? » La réponse est assez simple, car nous vieillissons tous à notre temps et de notre manière et nous mourons quand le moment est venu de le faire et bien que la maladie est un trait caractéristique de la vieillesse, il faut faire attention en parlant de la vieillesse et de la santé, parce que la maladie n'est pas nécessairement la vieillesse, tout de même, certaines maladies sont liées au vieillissement et à la vieillesse. La vieillesse c'est la dernière période de la vie humaine, et bien sûr, Flaubert décrit cette période de la vie de Félicité, de Mme Aubain, du Père Colmiche et, ironiquement, celle de Loulou, le perroquet de Félicité ! De plus, Flaubert nous montre l'enfance de Félicité, dès la page 12, la première communion (p. 18-19), la maladie (p. 25), la fin de la vie et la mort de Virginie (p. 26), l'enfant vieillie avant l'âge par la maladie. Flaubert décrit aussi la vie et la mort du neveu de Félicité ; « On l'avait trop saigné à l'hôpital, pour la fièvre jaune. Quatre médecins le tenaient à la fois. Il était mort immédiatement, et le chef avait dit : — «Bon ! encore un ! » (p. 24). Victor est mort dans son adolescence. La mort d'un enfant et d'un adolescent arrivait plus souvent au XIX^e siècle que dans nos jours. Le thème du vieillissement s'unit à celui de la fragilité de la vie.

2.5. L'idée de l'âge

Commencer à vieillir déjà à partir du jour de notre naissance, c'est naturel. La vieillesse n'est pas un état statique, elle change de génération à génération, d'individu à individu.

Evidemment, la littérature est importante pour comprendre la vieillesse à cause de la pertinence et de l'actualité du thème en notre temps et comme thème universel. La vieillesse a été un sujet littéraire pendant des siècles. Martine Boyer-Weinmann est parmi ceux qui veulent que économistes, gérontologues, cliniciens, psychanalystes, sociologues, écrivains,

philosophes et artistes repensent ensemble à nouveaux frais la menace et la promesse de la vie en carte senior. Le point de départ pour cette injonction est le prolongement de l'espérance de vie jusqu'à cent-vingt ans (Boyer-Weinmann, 2013, p. 7). De plus, aujourd'hui le débat public porte souvent sur les misères ou bien les avantages du vieillissement démographique. Dans le dernier paragraphe de la conclusion de son livre *The Long Life* (Small, 2010, p. 272), l'auteur Helen Small parle de ce que la vieillesse est et n'est pas, selon elle.

But old age is, as I hope I have shown, a subject with much wider dimensions. It has repercussions for what we deem to be a good life, how we measure happiness, what we think a person is, when we think we are at our best, what we consider thinking can and cannot achieve. It touches on, and makes a difference to, how we understand epistemology, virtue, justice, self-interest, metaphysics, and, not least, what is natural for us. These are not narrow problems, [...]. They are good reasons for pressing past any natural reluctance to start thinking about old age seriously now.

(p. 272)

Même si les vies des trois auteurs mentionnés n'ont pas duré jusqu'à quatre-vingt-cinq ans, ces trois auteurs du XIX^e siècle ont vécu leur enfance, l'adolescence, la jeunesse, la maturité, leurs maladies fatales et la mort. Aussi, les vieillesse ou des descriptions de la vieillesse chez des auteurs français, comme Michel de Montaigne, Jean-Jacques Rousseau et Marguerite Duras, nous intriguent. Dans un premier temps, nous nous y intéressons pour leurs idées sur l'âge et sur la vieillesse. Une description très émouvante de la vieillesse, la solitude et la fin de la vie est la description de Marguerite Duras par elle-même et par son compagnon Yann Andréa. (Duras, 1995) (Aasen, 2000).

Cependant, l'âge est relatif. Montaigne, né en 1533, prend sa première retraite et se considère vieux en 1570. Rousseau, né en 1712, meurt en 1778 se retirant de la société à l'âge de soixante-six ans. Flaubert meurt à cinquante-neuf ans, Maupassant meurt à quarante-trois ans et Balzac meurt à cinquante-et-un ans. Évidemment, ils sont tous adultes et ils ont vécu leur maturité, mais à nos yeux, ils ne sont pas vieux, mais sans doute ils se sont sentis vieillissant par rapport à l'espérance de vie à leur époque. C'est le cas des auteurs cités plus bas dans notre mémoire, mais il faut faire attention. L'espérance de vie, qui est la durée moyenne de la vie humaine et dans une société donnée, a augmenté considérablement dans le monde dans le XX^e et dans le XXI^e siècle. Notre espérance de vie n'est pas la même que l'espérance de vie

de chaque auteur mentionné plus haut. N'oublions pas l'importante mortalité infantile et le décès des jeunes enfants pendant des siècles. L'espérance de vie à la naissance a augmenté par la réduction de ces morts prématurées, mais si un enfant pouvait survivre la mort qui la guettait partout, son espérance de vie à la naissance augmentait et il pouvait vivre jusqu'à sa vieillesse. (Larousse, 2016) De plus, vers la fin d'une guerre, l'espérance de vie baisse, mais dès la seconde guerre mondiale, l'espérance de vie a augmenté. Aujourd'hui, dans presque tous les pays du monde, les femmes vivent plus longtemps que les hommes.

Ayant pour but d'étudier le thème de la vieillesse à la lumière de l'histoire de la littérature, notre travail porte surtout sur les écrivains modernes du XIX^e siècle. Outre cela, notre intérêt se porte sur les descriptions plus récentes de la vieillesse des personnages des deux sexes, pour comparer les descriptions littéraires de leurs vieillesse. On peut avoir l'impression qu'il reste beaucoup moins d'une personne quand elle est vieille ou il est vieux. Marie NDiaye, décrit ce fait d'une manière frappante à la première page dans le premier récit de *Trois femmes puissantes*. Le vieux père de Norah, maintenant petit parce sa stature est différente, est brisé physiquement et moralement. Il est vu par le regard de sa fille, mais ce n'est pas un regard objectif parce que les sentiments de Norah sont en jeu, en voyant le père qui était aussi puissant quand elle était plus jeune. Son père n'est plus l'homme puissant parce qu'il reste moins de lui qu'auparavant et il a changé moralement aussi. Nous savons qu'elle n'a pas vu son père il y bien d'années et tous les deux sont changés. (NDiaye, 2009, p. 11). Marie NDiaye est née en 1967. Elle est entre les écrivain(e)s qui nous ont convaincu qu'il ne faut pas être vieux ou vieille pour savoir comment décrire le vieillissement d'une manière convaincant.

L'autre auteur assez jeune qui nous intéresse, est Michel Houellebecq, né en 1958. Il nous fait voir des gens qui ont un vieillissement qui se développe plus tôt que d'habitude, physiquement et moralement, et des personnages qui veulent bien mettre un terme à leurs malheurs ou le font. (Houellebecq, 1997). Il sait bien raconter d'une manière précise l'aspect subjectif de l'âge. L'âge est relatif et un grand nombre des jeunes gens d'aujourd'hui se sentent vieux. Nous avons l'impression que l'auteur ou bien ses personnages fictifs ont vécu ce vieillissement précoce.

Comme nous l'avons signalé, notre point de départ est l'œuvre littéraire intitulée *Trois contes* (Flaubert, 2012). Ces contes sont les dernières œuvres achevées de l'écrivain français,

publiées en 1877. (Flaubert meurt en 1880.) Traditionnellement, un conte est une histoire invraisemblable. Dans « Un cœur simple », le premier récit des *Trois contes*, Flaubert décrit la vie, la vieillesse et la mort de deux femmes, celles de la bonne Félicité et de sa maîtresse Mme Aubain. C'est un conte qui se déroule au XIX^e siècle. En effet, dans ce conte il se trouve aussi une description étonnante de moins d'une demi-page des conditions de vie, de la vieillesse et de la mort d'un vieil homme nommé le père Colmiche (p. 29).

C'est la vie quotidienne, la vieillesse et la mort de Félicité, le personnage principal ou personnage clé du conte, qui nous intéressent. Notre but sera d'étudier les effets de la vieillesse sur Félicité comme ils sont décrits par Flaubert. Pour rendre ces effets, il est nécessaire d'inclure la description de la vie et la vieillesse de sa maîtresse, Mme Aubin, et celle du vieil homme, le père Colmiche, que Félicité soignait. La présentation du caractère de Mme Aubin (p. 9) est la préfiguration d'un incident dans la vie des deux femmes qui peut nous expliquer quelques aspects du caractère de sa servante Félicité et la fin du conte (p. 28). Pour voir ces effets, nous aborderons alors la vie de Félicité avant l'époque de sa vieillesse. Comme lecteurs, nous pouvons être curieux de savoir s'il y a un rapport entre la vie d'un auteur et son œuvre littéraire ou si le texte littéraire est une entité à soi, une entité à considérer indépendamment de la vie de l'auteur, comme si la vie d'auteur était sans importance pour la lecture du récit.

Si Flaubert a modelé Félicité, Mme Aubain, son fils Paul et sa fille Virginie sur la bonne qu'il avait connu toute sa vie, sa famille et lui-même, cela peut expliquer la référence dans « Causerie triste » (Guy de Maupassant, 1884a) de Maupassant que dans ses lettres Flaubert dit qu'il se perd dans ses souvenirs d'enfance, comme un vieillard. On peut croire qu'il embellit son enfance, et la vie de Félicité, si c'est possible, en voyant les choses avec des lunettes roses. Au dire de la nièce de Flaubert, « Madame Aubain était une tante de ma grand'mère ; » (Commanville, 1895, p. 9), c'est-à-dire, une tante de la mère de Flaubert.

2.6. Récits de vieillesse et la mort

L'absence de dates exactes de la naissance et de la mort de Félicité nous troublait un peu en lisant le conte « Un cœur simple » pour la première fois. Mais un texte ne peut pas tout dire (Reuter, 2013, p. 110) et l'auteur peut subir une sorte de contrainte, soit par la brièveté de son conte d'environ trente pages, soit par choix.

Le conte de Flaubert est réaliste et l'action se passe de son vivant et nous distinguons surtout deux façons de rendre le temps dans le récit : le temps historique et biographique et le temps cyclique. Le temps dans la vie de Félicité est premièrement celui de la nature. Le cycle de la nature est évoqué plusieurs fois, un temps qui en principe ne s'arrête pas. Flaubert nous donne l'impression qu'une vie éternelle semble possible pour elle aussi, car elle est inaltérable comme la nature elle-même. En ce sens son existence est d'une manière ou d'une autre l'existence d'un être sans âge.

Le lecteur de ces récits peut se demander d'où viennent le savoir et l'inspiration des trois auteurs choisis, pour les caractérisations et les descriptions du ralentissement, du vieillissement, des maladies, de la vie psychique et de la mort des personnages clefs. La description de la mort de Félicité semble reposer sur l'observation des personnes à l'heure de la mort, le savoir de la littérature ou le savoir de la médecine.

Dans sa causerie dans *Le Galois*, du 6 novembre 1882, Maupassant parle de la profession des lettres et de comment souffre l'homme de lettres. Il dit qu'en lui il n'y a aucun sentiment simple parce qu'il s'analyse soi-même « après chaque joie et après chaque sanglot. » (G. d. Maupassant (1882a, p. 2). À son avis, Flaubert est entre des hommes de lettres qui ont le plus souffert par l'art. Dans la causerie de Maupassant intitulée « L'homme de lettres », Maupassant présente des fragments d'une lettre de Flaubert, écrite à son ami, Maxime du Camp, à la mort de son plus cher ami, Alfred de Poittevin, en 1849. Flaubert a « gardé pendant deux nuits, je l'ai enseveli dans son drap, je lui ai donné le baiser d'adieu et j'ai vu souder son cercueil ». De même, Flaubert dit que « De temps à autre, j'allais lever le voile qu'on lui avait mis sur le visage pour la regarder » (p. 3). Ces descriptions nous rappellent la mort de Virginie et le fait que ce temps-là, c'est Félicité qui reste près de la défunte. Dans « Un cœur simple », Flaubert ajoute une autre description. Dans sa à M. Maxime Du Champ, Flaubert décrit comment l'apparence du mort change. À la page 26 du conte, Félicité voit ce changement d'apparence, elle baise les yeux de Virginie maintes fois, mais Flaubert dit d'elle « et n'eût pas éprouvé un immense étonnement si Virginie les eût rouverts ; pour de pareilles âmes le surnaturel est tout simple. » Nous nous demandons ce que Flaubert avait pensé en levant le voile du visage d'Alfred.

Quand Félicité exhale son dernier souffle, dans sa chambre et dans son lit, Flaubert rend des moments sensuels et mystérieux. Sa mort est une mort douce et tranquille et la description est poétique. Des images du ralentissement des mouvements de son cœur comme une fontaine

qui s'épuise et comme un écho qui disparaît, traduisent peut-être la tendresse de Flaubert à la mort de la bonne. C'est l'image du perroquet, que Félicité voit au moment de la mort, qui pour certains lecteurs donne un air comique à la dernière scène du conte, ou qui fait penser que cette scène révèle l'ironie de Flaubert. Mais chez cet auteur l'ironie n'exclut pas la tendresse.

Comme nous l'avons affirmé plus haut, la science, comme par exemple la médecine, peut nous offrir des modèles différents de la vieillesse que celles de la littérature

À Paris en 1822, au temps de la publication du cinquante-huitième tome du *Dictionnaire des sciences médicales*, l'observation et l'autopsie cadavérique sont les seules mesures pour savoir quelles sont les secrets du cerveau. À la page 17, on admet qu'on sait que des lésions influencent des altérations intellectuelles dans la vieillesse et vers la mort, mais qu'on peut voir les mêmes dérangements sans les mêmes lésions, c'est « l'obscurité qui règne sur les facultés du domaine de l'esprit, et confondre nos spéculations. » (*Dictionnaire des sciences médicales*, 1822, p. 17). On ne sait pas si la description de l'expérience de Félicité au moment de mort est une idée de l'auteur, ou le savoir de la science. Toujours, le cerveau est une énigme, mais des méthodes scientifiques nouvelles se sont développées. Maintenant la science peut prouver le savoir littéraire de Flaubert ; l'homme peut le connaître par une expérience personnelle, l'expérience de mort imminente décrite par Flaubert. Au moment de la mort, il y a dans le cerveau une réaction faute d'oxygène et une explosion des substances chimiques. Ces substances peuvent aiguïser notre attention, nous rendre ivre de bonheur et donner des belles hallucinations. Tout cela ne dure que quelques minutes et peut expliquer les lèvres souriantes de Félicité au moment de la mort et le rythme ralentissant de son cœur. Les gens qui survivent à l'expérience de mort imminente racontent leurs impressions : des sensations positives, l'impression de voir une lumière forte, de se déplacer dans un tunnel, de rencontrer des personnes défuntées, d'avoir l'expérience unique de voir un paysage céleste, de voir leur vie passer en revue, de se déplacer hors de son corps ou de prendre conscience d'être mort. Les neurologues comme Jimo Borjigin, Kevin Nelson, le chirurgien de cerveau Robert Spetzler et le docteur Olaf Blanke ont tous contribué pour comprendre l'expérience de mort imminente. Les rats de recherche de Jimo Borjigin donnent leurs vies, étant asphyxiés par l'oxyde de carbone avec des tuyaux dans leur cerveau pour voir si l'équilibre des substances chimiques change au moment de la mort. L'imagerie par résonance magnétique laisse voir les changements dans le cerveau. Ces expériences scientifiques indiquent clairement que l'effet d'explosion de substances chimiques comme noradrénaline et dopamine est celle décrite par

les gens qui survivent l'expérience de mort imminente (Palmgren, 2016, p. 20-25) (Borjigin et al., 2013). Ici on peut croire que la science explique et vérifie le savoir de la littérature. Selon Maupassant, l'homme de lettres est « un reflet des autres, condamné à se regarder sentir, agir, aimer, penser, souffrir » et ne le faire comme tous les autres ; sentir sans tout analyser (G. d. Maupassant, 1882a, p. 2). La littérature faisant partie des disciplines dites humanistes, une des fonctions de ces disciplines a été de définir l'humain autrement que des sciences quantitatives, dites exactes. Le savoir de la littérature soutient sa place dans le cas du vieillissement et comme nous avons dit plus haut ; la littérature et la science, comme par exemple la médecine, peuvent nous offrir des modèles différents de la vieillesse qui montre sa complexité (une complexité qui exige des approches multiples et différenciées et qui ne se laisse pas analyser par une seule discipline)

2.7. Le thème littéraire/Le vocabulaire de la vieillesse

Nous nous posons la question si « Un cœur simple » est un conte de la vieillesse. Si c'est le cas, le fait qui nous intrigue, est comment le thème de la vieillesse se présente dans l'œuvre littéraire. Il faut chercher l'atmosphère du vieillissement et la thématique du vieillissement dans le texte. Est-ce que l'auteur se sert des mots *vieux*, *vieil*, *vieille*, *vieillard*, *vieillard*e, *la vieillesse*, *vieilleries* et *vieillir* pour signaler le thème du récit ? Si oui, dans quelle mesure ? Si non, quelles sont des descriptions actuelles de la vieillesse dans son récit ?

À part de se servir des mots mentionnés ci-dessus, l'auteur peut par exemple décrire les changements de temps et d'espace autour de leur personnage principal pour mettre en valeur des changements liés à l'âge. Pour Félicité, sa capacité d'aller à pied des distances aussi longues et d'aller si vite, nous donne l'impression d'une femme de toute vigueur, avec la force et l'énergie d'un être en pleine santé et dans la plénitude de son développement, avec l'activité intellectuelle libre et efficace. Quant aux mots relatifs à un grand âge, comme des adjectifs *vieux*, *vieil*, *vieille* et des substantifs *vieillard*, *vieillard*e, *la vieillesse* et *vieilleries* et le verbe *vieillir* dans le texte, nous en avons trouvés huit. En fait, Flaubert ne se sert jamais d'aucun de ces mots pour qualifier Félicité, seulement pour qualifier les gens autour d'elle. Avant tout il s'agit de son ancien amour, Theodore, qui « avait épousé une *vieille* femme très riche » (Flaubert, 2012, p. 12), le fermier de Geffosses, Robelin, « un *vieux* paysan de haute taille, » (p. 13), le père Colmiche, « un *vieillard* passant pour avoir fait des horreurs en 93 », qui est « le pauvre *vieux* » que Félicité aide et qui a peur de la perdre (p. 29). Notamment,

dans le cas de Mme Aubain, Flaubert ne dit pas qu'elle est vieille, quand elle meurt « ayant juste soixante-douze ans ». Il dit que « On la croyait moins *vieille* à cause de ses cheveux bruns [...] » (p. 35). Dans les cas de trois de ces descriptions, elles sont des descriptions des choses mortes ; « un *vieux* piano (p. 9), « une *vieille* tapissière » (p. 20) et « Toutes les *vieilleries* dont ne voulait plus Mme Aubain, elle les prenait pour sa chambre. » (p. 34). En fait, Flaubert se sert d'autres mots pour décrire des choses vieilles et le passé. Par exemple, pour décrire la maison de Mme Aubain comme ; « ayant appartenu à ses ancêtres », « et tout l'appartement sentait un peu le moisi » (p. 9) et « des dessins à la plume, des paysages à la gouache et des gravures d'Audran, souvenirs d'un temps meilleur et d'un luxe évanoui. » (p. 10). Mme Aubain est « une bourgeoise en capeline de veuve » (p. 12), sa salle « la salle où Mme Aubain se tenait le long du jour » et M. Bourais est un « ancien avoué » (13). La maison est une maison de mort et de chagrin. Pour mettre l'accent sur le passé et la situation de Mme Aubain, Flaubert fait encore des descriptions détaillées de sa maison et de ses fermes en train de tomber en ruines. À la ferme de Geffosses, il y a un appartement qui « était le seul reste d'une habitation de plaisance, maintenant disparue. » où « Mme Aubain penchait son front, accablée de souvenirs ; les enfants n'osaient plus parler. » (p. 14). À la ferme de Toucques, les Liébard, ont été au service de sa famille depuis plusieurs générations et « La ferme avait, comme eux, un caractère d'ancienneté. » (p. 16). L'atmosphère vieillissante est soulignée. Vers la fin du récit, à la page 27, Flaubert décrit des changements dans la vie de Mme Aubain, en décrivant comment « les anciennes connaissances peu à peu s'en allèrent ». Le temps passe et ses anciennes connaissances meurent, alors, son monde se rétrécit et est littéralement en train de tomber en ruines. L'atmosphère vieillissant est soulignée partout dans le texte.

2.8. Le temps dans le texte

Dans son conte « Un cœur simple », pourquoi est-ce que Flaubert est aussi retissant quant à nous donner les dates exactes dans quelques parties du texte ? Ces dates renvoient à une réalité historique et nous donnent un certain savoir historique. Le temps et les savoirs ne sont nécessairement pas la même chose, mais nous considérons que l'indication des dates est importante en parlant de la vieillesse et le temps qui passe. Il y en a deux sortes de temps dans le récit ; le temps historique et le temps vécu. Quand même, c'est un trait aussi frappant quant à la vie de Félicité. Est-ce que c'est une façon de dire que pour lui Félicité est toujours là et qu'elle restera dans le même état pour toujours. Est-ce qu'elle lui semble être sans âge ? Une

bonne qui est vraiment toujours là « et, toujours silencieuse, la taille droite et les gestes mesurés, semblait une femme en bois, fonctionnant d'une manière automatique. » (Flaubert, 2012, p. 10). Comme des mécanismes et des appareils, elle marche. Elle « travaillait jusqu'au soir sans interruption ; » (p. 10). Célibataire, on pourrait la prendre pour modèle d'une servante parfaite ; la bonne à tout faire qui fait toute chose, tout le temps, pour toujours . Sa présence représente la constance dans la famille Aubain et elle continue de faire ce qu'elle a résolu par un acte de volonté renouvelé, pourtant que sa maîtresse « n'était pas une personne agréable », (p. 9) et à sa mort, « Peu d'amis la regrettèrent, ses façons étant d'une hauteur qui éloignait » (p. 35).

Cependant, la sélection de savoirs dans le conte, comme celui du temps, peut être fondée sur quelques savoirs que Flaubert estime partagés par ses lecteurs du XIX^e siècle, un scénario qui est culturellement partagé (Reuter, 2013, p. 110), notamment celui de la vie des bonnes. Félicité est une bonne à tout faire dans une famille bourgeoise. Les bonnes sont des figures nécessaires qui sont décrites comme discrètes et comme des êtres invisibles, et même, comme des gens sans vie individuelle. Flaubert n'a pas besoin de tout dire, car à partir d'une indication, ses lecteurs peuvent reconstituer le schéma d'ensemble. Cela dit, chaque lecteur peut reconstituer l'ensemble à partir des indications, mais seulement à partir des indications qu'il est possible de percevoir. Reuter parle aussi de l'importance des moments que les romans privilégient ou occultent (p. 111).

2.9. Conditions historiques, géographiques et socio-économiques

Dans l'article « Maupassant pessimiste ? » (Bury, 1988), Mariane Bury, décrit le pessimisme de la fin de siècle, le pessimisme de Maupassant et la vogue contemporaine dont Schopenhauer bénéficie (p. 78). On comprend que la Guerre de 1870 a bien bouleversé les vies des français en général et les vies des auteurs en particulier. Dans le texte de Maupassant comme dans le texte de Balzac, c'est la géographie de Paris, et pour Maupassant, les environs de Paris, qui augmentent le réalisme des récits.

Il y a des références dans « Un cœur simple » à la Révolution de Juillet en 1830 et les soldats Polonais auxquels Félicité offre à boire du cidre (Flaubert, 2012, p. 27).

Dans le roman de Balzac, madame de Langeais raconte chez madame de Beauséant, le parent de Rastignac, l'histoire du père Goriot et ses filles et dévoile la raison de leur honte du père. Les conditions historiques sont changées. Goriot est un vieux Quatre-vingt-treize (Rivière,

1995, p. 225-226), et leurs relations vont bien au temps de Bonaparte, mais un de ses gendres est royaliste. Quand les Bourbons sont revenus, Goriot gêne ses deux gendres et ses filles sont entre l'enclume et le marteau et reçoivent leur père quand elles sont seules. (Balzac, 1999, p. 113).

2.10. Style tardif

Pour déterminer si le style d' « Un cœur simple » peut être caractérisé comme un style tardif, il faut savoir qu'est-ce que c'est qu'un style tardif. Il faudrait comparer ses styles successifs pour voir si sa dernière œuvre a des caractéristiques particulières et qui se retrouvent aussi dans les œuvres d'autres écrivains vieillissants. Nous n'avons pas fait ce travail de comparaison. Mais si le style littéraire dans « Un cœur simple », se qualifie comme tardif, basé sur le fait que Flaubert écrit ce texte vers la fin de sa vie, le style d' « Un cœur simple » est peut-être un style tardif. Si le style tardif est caractérisé par le fait que le thème du récit en question diffère des thèmes normalement abordés par l'auteur, comme son enfance, c'est peut-être le cas du conte de Flaubert. Sa nièce, Caroline Commanville, raconte que

Dans les dernières années, mon oncle avait un charme extrême à revivre sa jeunesse. Il a écrit « Un cœur simple » après la mort de sa mère. Peindre la ville où elle était née, le foyer où elle avait joué, ses cousins, compagnons de son enfance, c'était la retrouver et cette douceur a contribué à faire sortir de sa plume ses plus touchantes pages, celles peut-être où il a laissé le plus deviner l'homme sous l'écrivain.

(Commanville, 1895, p. 9)

Ensuite, vers la fin de sa « Causerie triste », Maupassant rapporte mot pour mot les propres dires de Flaubert dans ses lettres ;

Je me perds dans mes souvenirs d'enfance comme un vieillard...Je n'attends plus rien de la vie qu'une suite de feuilles de papier à barbouiller de noir. Il me semble que je traverse une solitude sans fin, pour aller je ne sais où. Et c'est moi qui suis tout à la fois le désert, le voyageur et le chameau.

(Guy de Maupassant, 1884a, p. 3)

En tout cas, le récit d' « Un cœur simple » est écrit trois ans avant la mort de Flaubert.

3. Félicité

3.1. Introduction à l'analyse

Dès la première page nous voyons le trait de génie de Flaubert. Ce conte a une introduction de deux lignes. Cette introduction nous donne tout ; le temps, le lieu et l'action et les noms des personnages principaux. Le temps, c'est un demi-siècle, le lieu, c'est Pont-l'Evêque, et l'action, c'est ce qui se passe dans la vie de Mme Aubain et de sa servante Félicité. La classe, c'est la bourgeoisie qui envie à Mme Aubain sa servante Félicité. Elle reste fidèle à sa maîtresse « - qui cependant n'était pas une personne agréable. » Nous notons ici la description de Mme Aubain. (Flaubert, 2012, p. 9). De plus, en quelques lignes, il nous donne les raisons de cette envie.

Pour cent francs par an, elle faisait la cuisine et le ménage, cousait, lavait, repassait, savait brider un cheval, engraisser les volailles, battre le beurre et resta fidèle à sa maîtresse – qui cependant n'était pas une personne agréable.

(p. 9)

Dans le récit, la première date mentionnée par Flaubert, est 1809, la mort de l'époux de Mme Aubain (p. 9), la dernière, le mois de mars 1853, la mort de Madame (p. 35). Nous ne savons pas la date de la mort de Félicité, seulement que « Bien des années se passèrent » entre la mort de Mme et celle de Félicité (p. 36). Les deux femmes vieillissent seules. La maison est devenue trop grande pour deux personnes. Quand Mme Aubain est morte, la maison l'est encore davantage pour Félicité qui reste dans sa chambre. C'est une femme d'un naturel simple. Elle a un cœur simple. Le prénom Félicité veut dire bonheur calme et durable, et le nom de Félicité n'est probablement pas choisi par hasard. Il nous semble que l'histoire repose sur l'observation et la description des faits réalistes, alors que vers la fin du conte, il repose plus sur l'imagination que sur la raison.

Bien que certaines dates exactes comme l'année de la mort de Félicité soient occultées par Flaubert, son texte se situe dans un cadre historique exact, celui de la première partie du XIX^e siècle, et il nous livre des savoirs historiques comme la Révolution de Juillet en 1830 (Flaubert, 2012, p. 27). C'est le conducteur de la malle-poste qui l'annonce. Cette information est alors accessible à Félicité aussi bien qu'à Mme Aubain, bien que Félicité ne sache pas lire.

À la même page du conte, Flaubert parle du temps qui s'écoule après la mort de la petite Virginie ; « Puis des années s'écoulèrent, toutes pareilles et sans autres épisodes que le retour des grandes fêtes : Pâques, l'Assomption, la Toussaint. » (p. 27). À la campagne, les saisons, les fêtes et leur retour étaient les événements les plus importants pour se rendre compte du temps qui passe pour les gens qui ne savaient pas lire, comme Félicité.

Dans la première ligne à la première page de son récit, Flaubert nous raconte que « Pendant un demi-siècle, les bourgeoises de Pont-l'Evêque enviaient à Mme Aubain sa servante Félicité. » (p. 9). Dans le texte il n'y a presque pas de mentions des dates exactes dans certaines parties du conte, comme entre les dates 1809 (p. 9) et 1819 (p. 21), de même qu'entre 1825, 1827, 1828 (p. 27) et 1837 (p. 32) et 1837 et 1853 (p. 35), sauf les saisons et les fêtes qui reviennent et qui sont d'une immense importance dans la vie de Félicité. Bien sûr, nous savons que bien des années se sont passées entre la mort de Madame et celle de Félicité, mais bien des années, cela veut dire beaucoup d'années (p. 36). Autrement dit, peut-être que l'impression que Flaubert veut laisser aux lecteurs est celle du nombre d'années qui passent, même si nous, les lecteurs, aimerions tout savoir. En faisant un résumé, nous cherchons à savoir si notre impression du temps dans le conte est correcte (Appendice, p. 45). Au mois de mars 1853 Madame a été prise d'une douleur dans la poitrine, et après neuf jours elle expire, n'ayant juste que soixante-douze ans. La maison de Madame où habitait Félicité était à vendre.

3.2. La caractérisation de Félicité

« Alors une faiblesse l'arrêta ; et la misère de son enfance, la déception du premier amour, le départ de son neveu, la mort de Virginie, comme les flots d'une marée, revinrent à la fois, et, lui montant à la gorge, l'étouffaient. »

(Flaubert, 2012, p. 33)

Les personnages principaux dans un récit sont présentés comme plus grands, plus importants que dans la réalité. Ils sont accentués et individualisés comme individus uniques. Au contraire, le père de Félicité est présenté comme un stéréotype, un maçon. Quant aux bonnes,

il y a des stéréotypes comme celui des bonnes traitées comme des chiens, des bonnes comme êtres sexuels comme Germinie Lacerteux d'Edmond et Jules Goncourt (1864) (Goncourt, Goncourt, & Satiat, 1990) ou des êtres asexuels comme Félicité qui est une bonne à tout faire. Quand Félicité n'a-t-elle plus sa vitalité ordinaire et quand fait-elle l'expérience de sa faiblesse ? À la page 33, Flaubert fait le résumé de la vie de Félicité jusqu'à la mort de Mme Aubain et sa situation présente. Elle est littéralement battue, par le postillon (p. 33). Flaubert fait un portrait admirable de Félicité, la bonne de Madame Aubain, de son enfance et sa jeunesse, jusqu'à sa mort. À la page 10, à la première partie du conte, il nous donne une image frappante de cette femme qu'il a fait naître sous sa plume. « Son visage était maigre, et sa voix aiguë. À vingt-cinq ans, on lui en donnait quarante. Dès la cinquantaine, elle ne marqua plus aucun âge ; - et, toujours silencieuse, la taille droite et les gestes mesurés, semblait une femme en bois, » (p. 10). Flaubert nous donne l'image d'une femme qui a aimé, mais qui n'a pas toujours été aimée elle-même. Elle n'a que son perroquet. Vers la fin de sa vie elle habite une maison « qui ne se louait pas, et qui ne se vendait pas » (p. 36).

Les premières lignes du conte est une prolepse : le procédé où un événement dans l'avenir est appelé et prévu, parfois pour signaler quand l'action du récit se passe. « Pendant un demi-siècle, les bourgeoises de Pont-l'Évêque envièrent à Mme Aubain sa servante Félicité. » (p. 9). Nous savons dès lors que Félicité atteindra un âge avancé. Nous savons aussi qu'elle aura plus que cinquante ans ; « Dès la cinquantaine, elle ne marqua plus aucun âge ; » (p. 10). À la page 11, nous apprenons qu'elle avait dix-huit ans lors de son histoire d'amour avec Théodore avant d'être installée chez Mme Aubain (p. 12). Nous ne savons pas son âge exact quand elle meurt, mais nous voyons les effets du ralentissement de ses activités biologiques et de ses activités vitales. Une vie, c'est pour chaque être l'ensemble des activités et des événements qui remplissent cet espace de temps. Félicité est une femme qui « se levait dès l'aube, pour ne pas manquer la messe, et travaillait jusqu'au soir sans interruption ; » (p. 10). Toujours en activité, elle est le modèle des autres servantes, mais une grande partie des événements qui remplissent sa vie ont des suites malheureuses. C'est-à-dire, après la misère de son enfance et la déception du premier amour, elle se sent heureuse quand elle est installée chez Mme Aubain ; « La douceur du milieu avait fondu sa tristesse. » (p. 12). Néanmoins, elle subit des épreuves traumatisantes, l'une après l'autre, et de temps en temps, Félicité est accablée de soucis.

La maladie et la mort de Virginie la touchent très durement, de même que celle de Victor ; « Les deux enfants avaient une importance égale ; un lien de son cœur les unissait, et leurs destinées devaient être la même. » (p. 23). Encore une prolepse ou plutôt une préfiguration. Maintes fois elle se fatigue à l'excès jusqu'au surmenage, mais c'est toujours pour les autres, par exemple quand elle a peur pour Victor « [...] jamais elle ne parlait de ses inquiétudes. » (p. 22). Le ralentissement de Félicité commence avant la mort de sa maîtresse. Chacun a ses faiblesses et Mme Aubain n'aime pas que Félicité pense plus aux autres qu'à elle-même. Elle est agacée de la faiblesse de Félicité envers sa sœur Nastasie Barette, femme Leroux, qu'elle a retrouvé (p. 17-18). Selon Madame, la sœur de Félicité et sa famille l'exploitent. Après que la petite Virginie est mise en pension chez les Ursulines d'Honfleur, Paul est déjà envoyé au collège, elle lui manque beaucoup et son désœuvrement ne lui convient pas. C'est pour cette raison qu'elle devient en quelque sens hors d'usage ou inutilisable, ce qui la rapproche déjà du statut de vieille femme. Félicité veut bien voir son neveu Victor pour « se dissiper », parce qu'elle a perdu le sommeil, elle est affaiblie, et elle obtient la permission de le recevoir (p. 20). Maintenant commence une période heureuse pour elle. Victor respire la santé et la jeunesse, avec « les joues roses, la poitrine nue, et sentant l'odeur de la campagne qu'il avait traversée. » (p. 20). Le dimanche Victor arrive après la messe et elle le bourre de nourriture. Elle-même, elle ne mange que le moins possible. « Au premier coup des vêpres, elle [...] se rendit à l'église, appuyée sur son bras dans un orgueil maternel. » (p. 21). Ses parents en tirent toujours quelque chose, de l'argent même, et elle accepte aussi de raccommo-der ses vêtements, heureuse, parce qu'il a l'occasion de revenir. « Au mois d'août, son père l'emmena au cabotage. » (p. 21). Étant donné que le cabotage est la navigation qui se fait le long des côtes, Victor retourne souvent chez elle, lui offrant à chaque fois un cadeau, lui racontant des histoires. Il est le lien de Félicité entre son petit monde et l'autre monde plus grand.

Les vacances arrivent et Paul et Virginie passent leurs vacances à la maison.

Malheureusement, pour Félicité, ses relations avec les enfants changent. On ne peut pas prévoir le comportement de Paul qui est maintenant capricieux. Virginie n'est plus sa petite Virginie d'auparavant. La fille est devenue plus grande, Félicité ne peut probablement pas la tenir par la main quand elles sortent ensemble (p. 20) ou la tutoyer, « ce qui mettait une gêne, une barrière entre elles. » (p. 21). Les enfants ont changés ; ils prennent leur indépendance en devenant son petit maître et sa petite maîtresse au lieu de ses chers enfants.

Dans son poème émouvant, "Le Désespoir de la vieille" (1869), Charles Baudelaire décrit une vieille femme qui ne plaît plus, même aux enfants. Nous pensons facilement à ce poème et à Félicité en lisant que les enfants de Mme Aubain lui manquent. Si nos souvenirs sont exacts, l'époque où les enfants « lui semblaient formés d'une matière précieuse ; elle les portait sur son dos comme un cheval, [...] » (p. 12) lui manque aussi. Même si c'est le narrateur, le poète, qui parle, nous avons vraiment l'impression d'entendre parler la petite vieille et de partager son point de vue. La description de Baudelaire de la situation et des sentiments de la vieille, est vraisemblable. (Baudelaire, 2010, p. 12). Les thèmes littéraires comme le vieillissement et la solitude sont présents dans ce poème et dans la vie de Félicité avant et après les visites de son neveu Victor.

Plus tard, Victor est engagé au long cours ; « Il serait, peut-être, deux ans parti. » (Flaubert, 2012, p. 21). Le 14 juillet 1819 est la date que Félicité n'oublie jamais. Elle est désolée. Pour faire ses derniers adieux à Victor, le soir, après le diner de Madame, elle « avala les quatre lieues qui séparent Pont-l'Évêque d'Honfleur. » (p. 21). La lieue est une ancienne mesure de distance qui est en environ 4 km. Cela veut dire qu'elle court 16 km. Elle se perd, revient sur ses pas et fait le retour dans la nuit, au total, une distance de 32 km. Elle se surmène, peut-être parce que quand elle arrive au quai, «des lumières s'entrecroisèrent, et elle se crut folle, en apercevant des chevaux dans le ciel. Au bord du quai, des autres hennissaient, effrayés par la mer » (p. 21). Elle arrive presque trop tard et elle ne voit pas Victor, mais elle crie son nom et il lève la tête. Le paquebot disparaît. Elle a envie de revoir Virginie pour l'embrasser avant de retourner à la maison, mais le parloir n'est pas ouvert la nuit et elle n'ose pas rentrer tard à la maison. Quant à l'âge de Félicité, nous ne le savons pas avec précision, mais Virginie est chez les Ursulines où elle est mise en pension après sa première communion, célébrée vers douze ou treize ans dans les sociétés rurales françaises du XIX^e siècle (Bozon, 2002, p. 24). Si Virginie a environ treize ou quatorze ans maintenant et si Félicité avait environ 18 ans quand elle était installée chez les Aubain, Félicite a alors environ vingt-huit ans.

La deuxième fois que Félicité court une longue distance, c'est à cause de Virginie, l'autre enfant qu'elle a de plus cher. Virginie est alors en pension chez les Ursulines d'Honfleur. L'enfant tombe malade encore une fois et sa mère et M. Poupart, le docteur, s'y rendent avec son cabriolet à lui.

Félicité se précipita dans l'église, pour allumer un cierge. Puis elle courut après le cabriolet, qu'elle rejoignit une heure plus tard, sauta légèrement par-derrrière, où elle

se tenait aux torsades, quand une réflexion lui vint : « La cour n'était pas fermée ! si des voleurs s'introduisaient ? » Et elle descendit.

(Flaubert, 2012, p. 25)

Notons que Félicité « sauta légèrement par-derrière, où elle se tenait aux torsades, » (p. 25). Elle est toujours forte. Tout cela se passe le soir, « sous des flocons de neige qui tourbillonnaient. La nuit allait venir. Il faisait très froid. » (p. 25). Au milieu de tout ce qui se passe, Félicité n'oublie pas de remplir son devoir de fermer la porte le soir (p. 25). Le lendemain, au petit jour, elle prit la diligence pour aller voir la malade qui est morte et Félicité reste avec la morte pendant deux nuits alors que les religieuses emportent la mère hors de la chambre (p. 26).

La troisième fois que Félicité se surmène vraiment, c'est à la cause de son cher perroquet, Loulou, qu'elle avait posé sur l'herbe pour le rafraîchir. Elle ne le retrouve nulle part. Elle le cherche partout et sa maîtresse a peur parce que Félicité lui semble folle. Elle le cherche même sur les toits. Madame lui crie de prendre garde. Félicité demande aux gens si quelqu'un a vu son perroquet, mais ils ne savent pas ce qu'elle veut dire parce qu'elle a couru. Finalement elle rentre, mais elle est épuisée. Quel triste spectacle ! « Les savates en lambeaux, la mort dans l'âme ; et assise au milieu du banc, près de Madame, elle racontait toutes ses démarches, quand un poids léger lui tomba sur l'épaule, Loulou ! » (p. 31). Le choc émotionnel était trop important. La mort dans l'âme, Félicité était désespérée. Elle plongeait dans une profonde désolation morale. Le pire est le fait qu'elle a du mal à s'en remettre, « ou plutôt ne s'en remet jamais. » (p. 31). Quand les personnes âgées tombent dans un état inférieur, soit l'état physiologique, soit l'état mental, cela va de mal en pis. Par la suite, chez Félicité, nous verrons les effets du ralentissement des activités biologiques et des activités vitales. Son monde mental devient de plus en plus limité. Soit elle avait du mal à se remettre, ou plutôt elle ne s'en remettait jamais, soit elle devenait sourde ; « Par suite d'un refroidissement, il lui vint une angine ; peu de temps après, un mal d'oreilles. Trois ans plus tard, elle était sourde ; elle parlait très haut, même à l'église » (p. 31). Par conséquent, elle est troublée par des bourdonnements illusoire. En effet, sa maîtresse dit souvent à Félicité qu'elle est bête. Félicité est d'accord avec elle, donc simultanément, elle cherche quelque chose autour d'elle. Ses sensations auditives la trompent.

Comme le dit, Flaubert ; « Le petit cercle de ses idées se rétrécit encore [...] Tous les êtres fonctionnaient avec le silence des fantômes. [...] Un seul bruit arrivait maintenant à ses oreilles, la voix du perroquet. » (p. 31). Encore une fois Félicité s'en va. Cette fois aussi, c'est pour son pauvre Loulou. Il était devant la cheminée à la cause du froid. Maintenant, nous sommes en 1837, c'est l'hiver terrible, et Loulou en est mort. Elle est presque sûre qu'il est empoisonné et peut-être par Fabu, le garçon boucher. Elle est sous l'effet d'une émotion pénible et elle pleure tellement sur Loulou que sa maîtresse lui propose de l'empailler ! L'empailler, c'est combattre la mort et empêcher le temps de transformer l'image qu'elle a de son perroquet. M. Fellacher au Havre peut le faire et elle est fermement résolue à porter Loulou elle-même, jusqu'à Honfleur. Félicité s'en va, « elle marchait prestement, sur le milieu du pavé. » (p. 32), à la manière d'une personne âgée qui veut bien marcher la distance la plus courte et dans la meilleure partie du chemin. Elle est malheureusement sourde (p. 31). Elle n'entend pas l'arrivée de la malle-poste avec ses quatre chevaux derrière elle et le conducteur voit cette femme qui ne se dérange pas. La malle-poste passe au péril de leurs vies, le postillon dans sa fureur, à pleine volée lui cingle un coup avec son grand fouet. C'est un tel coup « du ventre au chignon » « qu'elle tomba sur le dos. » (p. 33). Le sang coule de sa joue droite, mais Loulou est en ordre. Elle s'en va et c'est alors qu'elle voit les lumières de Honfleur comme elle les voyait la nuit quand le paquebot de Victor sortait du port (p. 22), situation qui lui fait revivre toutes les misères antérieures. La métaphore de la mer est très efficace. Les flots de la marée et le mouvement d'oscillation du niveau de la mer, donnent au lecteur la sensation de Félicité au moment où elle voit les lumières de Honfleur. C'est comme si ses souvenirs lui montent à la gorge et l'étouffent (p. 33).

Fellacher garde Loulou plus de six mois, mais à son retour, Félicité le trouve splendide et le garde dans sa chambre. Elle ne communique avec personne, vivant dans « une torpeur de somnambule. », mais « Les processions de la Fête-Dieu la ranimaient. » (p. 34). Mme Aubain morte au mois de mars 1853, les héritiers venant dix jours après, les choses de Madame et Virginie emportées ou vendues, Félicité est « ivre de tristesse ». (p. 35). Le lendemain, elle ne sait pas lire l'affiche sur la porte de la maison et c'est l'apothicaire qui lui crie dans l'oreille le fait horrible que la maison est à vendre. « Elle chancela, et fut obligée de s'asseoir. » (p. 35). Elle ne peut rien dire ou ni rien faire, la maison appartient aux héritiers.

3.3. Le ralentissement de l'activité vitale de Félicité

Flaubert fait une description détaillée du ralentissement de Félicité et à notre avis, avec tendresse. Claire Thévenin voit aussi cette tendresse dans son article *Hva er det med Flaubert ?* en parlant de Flaubert et de son personnage principal, Félicité, (Thévenin, 2002, p. 2). La description de Félicité est minutieuse, surtout la description de sa religiosité et sa mort.

Après la mort de sa maîtresse, la situation de Félicité empire. La mort de Mme Aubain est un coup mortel pour elle, mais elle le survit. Flaubert décrit comment le fait que Madame meurt avant elle, trouble les idées de Félicité et elle la pleure d'une manière extraordinaire « comme on ne pleure pas les maîtres » (Flaubert, 2012, p. 35). Cependant, quant à ce qui sera la cause de sa mort propre, un seul mot lui parvient ; « Pneumonie ». Il lui était connu, et elle répliqua doucement : – « Ah ! comme Madame », trouvant naturel de suivre sa maîtresse (p. 36). Maintenant elle a des moments difficiles. Son monde est rétréci. Les choses qui appartenaient à Madame et à Virginie sont ramenées par les héritiers. Ces choses constituent une partie importante de sa raison d'être et de ses mémoires, cela veut dire, sa vie.

Elle avait une rente de trois cent quatre-vingts francs, léguée par sa maîtresse. Le jardin lui fournissait des légumes. Quant aux habits, elle possédait de quoi se vêtir jusqu'à la fin de ses jours, et épargnait l'éclairage en se couchant dès le crépuscule. Elle ne sortait guère, afin d'éviter la boutique du brocanteur, où s'étaient quelques-uns des anciens meubles.

(p. 36)

Elle reste coite comme une petite souris, en se taisant et sans bouger. Communiquer avec son petit monde est difficile car elle est sourde.

Depuis son étourdissement, elle traînait une jambe ; et, ses forces diminuant, la mère Simon, ruinée dans l'épicerie, venait tous les matins fendre son bois et pomper de l'eau. Ses yeux s'affaiblirent. Les persiennes n'ouvraient plus. [...] Dans la crainte qu'on ne la renvoyât, Félicité ne demandait aucune réparation.

(p. 36)

Elle traînait une jambe, probablement le résultat d'une apoplexie. « Bien des années se passèrent. » pour Félicité. Au bout de ces années, nous ne savons plus son âge. Elle a toujours besoin de l'aide de la mère Simon. Félicité, cette personne qui a toujours aidé les autres, dans la famille Aubain et dans Pont-l'Evêque, devient une vieille impotente.

La maison de Mme Aubain est à vendre, mais la maison est en dehors de l'économie. Félicité y reste pendant des années jusqu'à l'hiver où son traversin est mouillé (Flaubert, 2012, p. 36) et qu'elle crache du sang. Cracher du sang, c'est souvent la tuberculose, maladie qui affecte le plus souvent le poumon. Le docteur vient et Félicité aimerait savoir quel est le diagnostic. Étant trop sourde pour entendre, il n'y a qu'un seul mot dont elle peut reconnaître et se remettre en mémoire : les sons fait le mot pneumonie. C'était le diagnostic de Madame. Presque toute sa vie, Félicité subit des pertes et dans la vie de Félicité, il y a des expériences affreuses qui la touchent très durement, comme cette maladie. Mais elle accepte tout.

3.4. La passion de Félicité

Flaubert « préfère qualifier les personnages par leurs actions que par des indications explicites sur leur caractère (il est lâche ; courageux...) » (Reuter, 2013, p. 113), comme une lecture plus approfondie du texte nous permet de voir. Quant à Félicité, il y a des indications assez explicites de l'âge avancé comme « elle était sourde », (p. 31) et « aveugle à présent, elle... » (p. 37), mais ces indications explicites ne se rapportent pas à son caractère. Elles sont plutôt un diagnostic médical : elle est sourde et aveugle.

Aux pages 14 et 15, nous trouvons l'histoire du taureau qui tremblait de fureur en chassant la petite troupe de la famille Aubain quand ils s'en retournaient par les herbages après une visite à la ferme de Geffosses. Félicité sait ce qu'il faut faire pour sauver la famille parce qu'elle gardait les vaches dans la campagne quand elle était toute petite, mais elle se met en danger elle-même. Cependant, Flaubert ne se sert pas des indications explicites sur son caractère bien que cette histoire soit le sujet de conversation pendant bien des années à Pont-l'Evêque.

D'une manière indirecte, Flaubert dit qu'elle est une femme héroïque aux yeux des autres même si « Félicité n'en tira aucun orgueil, ne se doutant même pas qu'elle eût rien fait d'héroïque. » (p. 15). Dans la première partie du récit, Flaubert la présente par ses actions comme « elle faisait la cuisine et le ménage [...] » (p. 9) et « Elle se levait dès l'aube, [...] et aussi « travaillait jusqu'au soir sans interruption ; » (p. 10). Nous trouvons donc des indications explicites sur son caractère comme « Econome, elle mangeait avec lenteur, » (p.

10) et « ; — et, toujours silencieuse, » (p. 10). Nous comprenons quelle est toujours modeste et toujours aimante. Elle se sacrifie et souffre pour les autres.

Si Félicité est conçue seulement comme une femme simple dans un sens péjoratif, nous ne comprenons pas quelle est la totalité de son être et il sera plus difficile pour nous de comprendre sa religiosité pendant sa vie, sa vieillesse et à la fin du récit, qui peut nous sembler assez fantastique. L'adjectif "simple" peut décrire un être humain dont les manières, les goûts, ne dénotent aucune prétention, qui est de condition modeste, qui a peu de finesse et qui se laisse facilement tromper. Ces quatre définitions s'appliquent à Félicité, fille d'un maçon, alors qu'une cinquième explique ce qu'est la valeur de Félicité ; une personne qui agit selon ses sentiments, sans affection, sans calcul, sans recherche ; une femme simple et bonne. En regardant l'enfance de Félicité comme orpheline, nous comprenons pleinement l'adulte Félicité et ses réactions. Toute petite elle gardait les vaches dans la campagne. Elle tremblait de froid et de peur sous les vieux lambeaux d'étoffe servant de vêtement. Elle buvait l'eau des mares. Étant battue à propos de rien, et chassée pour un vol à tort, elle s'en alla. (Flaubert, 2012, p. 10). À la ferme où elle était fille de basse-cour, les autres la jalousaient parce qu'elle plaisait aux patrons (p. 11). Probablement elle se sentait toute seule. Quand son neveu Victor est engagé au long cours et part pour deux ans, elle a peur en pensant au pauvre gamin. « Et jamais elle ne parlait de ses inquiétudes. » (p. 22). Dans son enfance, l'amour maternel et paternel lui manque, aussi bien que l'amour filial. Personne ne se soucie d'elle ou parle avec elle pour savoir comment elle va, ou pour l'apprendre des choses. Alors ses idées sont fondées sur ses expériences limitées. Elle a des émotions aussi intenses comme une autre, mais maintes fois nous voyons que c'est dans la solitude qu'elle pleure à chaudes larmes. Au rendez-vous, à la place de Théodore elle trouve un de ses amis. Théodore avait épousé une vieille femme riche au lieu de Félicité et elle est anéantie par le chagrin. « Elle se jeta par terre, poussa des cris, appela le bon Dieu, et gémit toute seule dans la champagne jusqu'au soleil levant. » (p. 12). Se jeter par terre, en quelque sens, c'est un comportement d'enfant, l'enfant qui buvait à plat ventre l'eau des mares (p. 10). Elle a maintenant dix-huit ans, mais il faut se souvenir qu'elle était tellement heureuse en courant vers Théodore. Elle est extrêmement déçue par son absence et sa tromperie. Elle ne va pas se marier ; elle ne veut pas rester dans l'autre ferme, elle s'en va donc et Mme Aubain, qui a besoin d'une cuisinière, et l'accepte.

Félicité est mortifiée parce que Madame n'aime pas qu'elle donne des baisers à ses petits enfants de sept et quatre ans, Paul et Virginie, tout le temps et les porte sur son dos comme un cheval. Maintenant Félicité s'engage dans une nouvelle voie et se trouve heureuse, mais elle pleure à chaudes larmes au retour de Honfleur à Pont-l'Évêque dans la nuit quand le paquebot sort du port avec son neveu Victor.

Félicité, en passant près du Calvaire, voulut recommander à Dieu ce qu'elle chérissait le plus ; et elle pria pendant longtemps, debout, la face baignée de pleurs, les yeux vers les nuages. La ville dormait, des douaniers se promenaient ; et de l'eau tombait sans discontinuer par les trous de l'écluse, avec un bruit de torrent. Deux heures sonnèrent.

(p. 22)

Pour nous, la phrase « Deux heures sonnèrent » a l'air biblique et final (p. 22).

Flaubert laisse de l'eau tomber sans discontinuer par les trous de l'écluse, avec un bruit de torrent. Nous nous imaginons que les torrents de l'eau sont comme des torrents de peur et de douleur en elle. Encore une fois Félicité, une femme passionnée, est désespérée. Ses savoirs limités du monde, venus d'une géographie en estampes (p. 13), et son peur la donnent bien du tourment et une très grande souffrance. « La ville dormait, [...] » (p. 22). Elle est seule, comme Jésus-Christ l'était la nuit à sa crucifixion.

À la page 22, le nom propre du Calvaire, est le nom d'une autre colline, également appelée Calvaire. Cela veut dire lieu du crâne. La colline est située près de Jérusalem, là où eut lieu la crucifixion de Jésus. Le calvaire est aussi le synonyme de crucifixion. Le calvaire peut être un monument fait d'une croix commémorant la Passion du Christ. La définition de calvaire est aussi une succession d'épreuves difficiles et de souffrances morales.

Quinze jours après, le fermier Liébard entre dans la cuisine et lui donne une lettre de son beau-frère, le père de son neveu Victor. Madame le lit « d'une voix basse, avec un regard profond ». La femme qui ne parlait jamais de ses inquiétudes, est tombée sur une chaise,

en s'appuyant la tête à la cloison, et ferma ses paupières, qui devinrent roses tout à coup. Puis le front baissé, les mains pendantes, l'œil fixe, elle répétait par intervalles : — " Pauvre petit gars ! pauvre petit gars ! " Liébard la considérait en exhalant des soupirs. Mme Aubin tremblait un peu. (p. 24)

Victor est mort. En passant dehors, Félicité se souvient de sa lessive, sa planche et son tonneau au bord de la Toucques. Les coups très forts qu'elle donne de son battoir, sonnent partout. À la rivière, le vent fait agiter l'eau « au fond, de grandes herbes s'y penchaient, comme des chevelures de cadavres flottant dans l'eau. » (p. 24). Une des morts possibles que Félicité s'était imaginée pour son pauvre Victor, est de mourir « le long d'une plage déserte. » (p. 22). Est-ce que Flaubert nous donne quelques mots d'avertissement avec cette image pour nous prévenir d'une autre mort ? De la même façon que dans le cas de Théodore, elle a un gros chagrin, or elle se retient pour ne pas pleurer à la vue de tous. « Elle retenait sa douleur, jusqu'au soir, fut très brave ; mais, dans sa chambre, elle s'y abandonna, à plat ventre sur son matelas, le visage dans oreiller, et les deux poings contre les tempes (p. 24). Félicité prend ses douleurs à plat ventre. Pour la deuxième fois, l'objet de son amour est perdu, mais la vie a d'autres surprises pour elle. Sa petite Virginie meurt au couvent. « Pendant deux nuits, Félicité ne quitta pas la morte. » (p. 26). Elle la soignait et coupait une grosse mèche de ses cheveux « dont elle glissa la moitié dans sa poitrine, résolue à ne jamais s'en dessaisir. » En suivant le corbillard de Virginie, « Elle songeait à son neveu, et, n'ayant pu lui rendre ces honneurs, avait un surcroît de tristesse, comme si on l'eût enterré avec l'autre. » (p. 26).

La mort de Loulou est la goutte qui fait déborder le vase. « Elle pleura tellement que sa maîtresse lui dit : — « Eh bien ! faites-le empailler ! » (p. 32). Félicité l'envoie au Havre, mais elle a peur, car le temps passe. C'est à croire qu'ils l'ont volé, mais il arrive. « Elle l'enferma dans sa chambre. Cet endroit où elle admettait peu de monde, avait l'air tout à la fois d'une chapelle et d'un bazar, tant il contenait d'objets religieux et de choses hétéroclites. » (p. 33). Cette chambre est le monde de Félicité où se trouve la mémoire de sa vie jusqu'à présent. Sa maîtresse était prise d'une douleur dans la poitrine. Elle expire, au mois de mars 1853. À la fin de sa vie, ses parents, son premier amour Théodore, la petite Virginie, son neveu Victor et Mme Aubain morts, en fin de compte, le perroquet Loulou est le seul amour qui lui reste, auquel elle tient, bien qu'il soit empaillé. Quand Félicité est mourante, la Simonne prend le perroquet demandant à Félicité de lui dire adieu. Loulou étant sa seule richesse, ses yeux amoureux ne voient pas qu'il est dévoré par les vers, que l'étope lui sort du ventre et qu'une de ses ailes est cassée. Félicité est maintenant aveugle. Elle baise le front de Loulou et le garde contre sa joue (p. 37). Sans doute, aveugle ou non, le baiser et la caresse de Félicité sont le signe de la bonté de son cœur. Le cœur simple. Flaubert nous donne l'image d'une femme qui a aimé, mais qui n'a pas toujours été aimée elle-même. Elle est

seule. Vers la fin de sa vie elle habite une maison qui ne se louait pas, et qui ne se vendait pas, mais, elle pourrait se féliciter d'une existence bien remplie.

3.5. La religiosité de Félicité

Pour essayer de déterminer le rôle de la religion dans les trois œuvres choisies, et aussi d'apprendre quelque chose sur le rôle de la religion au XIX^e siècle, nous commençons par examiner les descriptions de la vie religieuse de Félicité dans le récit de Flaubert. Même si la vie propre de Flaubert n'est pas notre but primaire, nous trouvons que certains des souvenirs qu'en a sa nièce sont pertinents. Comme Félicité, il mène une jeune fille à l'église. Caroline Commanville raconte que son oncle l'accompagnait dans ses promenades quand la santé de sa grand-mère l'obligeait à rester à la maison. Également, il la « menait même à l'église, malgré l'indépendance de ses croyances ou plutôt à cause de cette indépendance. » (Commanville, 1895, p. 15-16). « Il avait pris l'art pour son Dieu, » (p. 7).

L'analphabétisme nous intéresse de bien des manières, non seulement quant à celui de la bonne Félicité, mais encore quant à l'insistance de Flaubert sur l'importance de l'image (La bonne Julie de la famille Flaubert savait lire). (Commanville, 1895, p. 4). C'est la grand-mère de Caroline qui lui a parlé de l'enfance de Gustave. La mère de Flaubert essaie d'apprendre à son fils de lire, or sa petite sœur Caroline, trois ans sa cadette apprend de suite. Gustave ne peut « comprendre ces signes qui ne lui disaient rien, » (p. 4), mais il aime bien les vieilles légendes de la servante Julie apprises au foyer et celles qu'elle raconte de ses lectures (p. 4). De plus, son vieux voisin, le père Mignot, lui racontant et lui lisant des histoires, Gustave estime qu'il n'a pas besoin de savoir lire jusqu'à l'âge de neuf ans au collège. Retournons aux images. C'était Flaubert qui s'occupait de l'éducation de Caroline en histoire et géographie (p. 11). « Jamais il n'a voulu que je l'apprisse dans un livre. "Des images, les plus possible, disait-il, c'est le moyen d'apprendre à l'enfance." » (p. 14). Il nous semble qu'à la plume de Flaubert, Félicité est entourée par des images partout, représentation soit des arts graphiques, soit des arts plastiques, dans la maison de Mme Aubain, dans sa propre chambre et à l'église, mais personne ne s'occupe de son éducation et naturellement, ses idées religieuses, sont liées à sa vie quotidienne.

Notre point de départ est la fin du conte. De là, nous allons essayer de démêler le mystère de sa religiosité, car la religiosité de Félicité est une drôle de chose qui étonne et dont il convient

de se méfier. D'où viennent ses idées religieuses ? Elles ont l'air d'être faites à la maison, mais comment se sont-elles développées ? La description de la religiosité de Félicité, nous donne-t-elle des indices rendant la fin du récit plus plausible ?

La première fois qu'on trouve le nom de Dieu dans le texte, à la page 12, est dans la deuxième partie du récit (Flaubert, 2012). Théodore ne vient pas au rendez-vous et à sa place, elle trouve un de ses amis. « Ce fut un chagrin désordonné. Elle se jeta par terre, poussa des cris, appela le bon Dieu, et gémit toute seule dans la campagne jusqu'au soleil levant. »

La deuxième fois est après que Paul est envoyé au collège. « Félicité regrettait son tapage. Mais une occupation vint la distraire ; à partir de Noël, elle mena tous les jours la petite fille au catéchisme. » (p. 18). Au commencement de la troisième partie du récit, elles se trouvent toutes les deux à l'église, Félicité au banc de Mme Aubain, Virginie au chœur avec les autres filles et les garçons. Félicité ne comprend rien quant aux dogmes. Elle entend la voix du curé, les récitation des enfants et n'essayant pas de comprendre non plus, elle glisse dans le sommeil et se réveille quand les enfants partent.

Ce fut de cette manière, à force de l'entendre, qu'elle apprit le catéchisme, son éducation religieuse ayant été négligée dans sa jeunesse ; et dès lors elle imita toutes les pratiques de Virginie, jeûnait comme elle, se confessait avec elle. A la Fête-Dieu, elles firent ensemble un reposoir.

(p. 19)

À la page 10, Flaubert dit que Félicité se lève dès l'aube pour ne pas manquer la messe, et le soir, elle s'endort devant l'âtre, son rosaire à la main. Evidemment, elle avait quelques pratiques religieuses, mais ses idées religieuses viennent de ce temps-là. Nous savons qu'elle ne sait pas lire (p. 24). Comme au Moyen Âge, les vitraux et le groupe en bois constituent une source d'information sur le Saint-Esprit, la Vierge, l'Enfant-Jésus et Saint Michel qui jette le dragon à terre dans une lutte. L'imagination et la passion personnelle de Félicité font de l'abrégé de l'Histoire sainte que fait le prêtre, son monde religieux à elle. « Elle croyait voir le paradis, le déluge, la tour de Babel, des villes en flammes, des peuples qui mouraient, des idoles renversées ; et elle garda de cet éblouissement le respect du Très-Haut et la crainte de sa colère. » (p. 18) Cet éblouissement est pour Félicité comme si la vue était frappée par l'éclat trop brutal de la lumière. En écoutant La Passion, la souffrance et le supplice de la croix du Christ, elle se mit à pleurer parce qu'elle ne peut pas comprendre pourquoi ils l'avaient crucifié. Pour elle, il est l'image même de quelqu'un qui fait preuve de bonté envers

autrui. De plus, dans l'Histoire sainte, elle trouve des autres choses approuvées par elle et accueillies avec sympathie parce qu'il chérissait les enfants comme elle chérit la petite Virginie, son frère Paul et son neveu Victor. Il nourrissait les foules comme elle nourrit tous les jours la famille Aubain et son propre entourage. Il guérissait les aveugles et était comme elle, né au milieu des pauvres. Les outils de la récolte, mentionnés dans l'Histoire sainte, sont les outils familiers de tous les jours qui se trouvent dans la vie de Félicité. « ; le passage de Dieu les avait sanctifiées ; » (p. 19) pour elle.

Egalement, l'amour pour les agneaux et les colombes de son propre milieu et l'amour de l'Agneau et du Saint-Esprit sont similaires, mais elle ne peut vraiment pas s'imaginer la personne du Saint-Esprit et ses différentes représentations parce qu'ils en sont plusieurs, « car il n'était pas seulement oiseau, mais encore un feu, et d'autres fois un souffle. » (p. 19). Or, quand elle était petite, elle était le plus proche de la nature possible et la nature fait toujours partie de sa vie quotidienne. Même dans sa chambre « ayant vue sur les prairies » (p. 10), elle est plus proche de la nature que sa maîtresse, dans la salle où elle « se tenait tout le long du jour, » (p. 9). Félicité essaye de mettre de l'ordre dans ses pensées confuses, et ses réflexions faites, elle trouve les représentations du Saint-Esprit dans la nature. « C'est peut-être sa lumière qui voltige la nuit aux bords des marécages, son haleine qui pousse les nuées, sa voix qui rend les cloches harmonieuses ; et elle demeurait dans une adoration, jouissant de la fraîcheur des murs et de la tranquillité de l'église. » (p. 19).

Ses idées religieuses ont vraiment l'air d'être faites à la maison. Comme Flaubert le dit, Félicité ne comprend rien quant aux dogmes et de plus, elle ne fait pas ce qu'il faut pour comprendre non plus. Quant aux dogmes, ils sont regardés comme des vérités fondamentales et incontestables du christianisme, mais Félicité doit y trouver des idées et des images conformes à ses propres expériences et à sa vie de tous les jours. Ses idées religieuses se sont développées sous l'influence des conditions naturelles et culturelles de sa vie adulte et de ses bonnes qualités avec des traits qui correspondent à des valeurs morales chrétiennes, comme par exemple l'amour d'autrui et le travail bien fait. La première communion de Virginie la fait trembler pour les vêtements de la jeune fille et pour le service elle-même. « Pendant toute la messe, elle éprouva une angoisse. M. Bourais lui cachait un côté du chœur ; » (p. 19), mais elle peut voir juste en face. La forme de connaissance immédiate qui ne recourt pas au raisonnement, l'intuition, est en jeu en Félicité quand c'est au tour de Virginie de recevoir l'hostie.

Félicité se pencha pour la voir ; et, avec l'imagination que donnent les vraies tendresses, il lui sembla qu'elle était elle-même cette enfant : sa figure devenait la sienne, sa robe l'habillait, son cœur lui battait dans la poitrine ; au moment d'ouvrir la bouche, en fermant les paupières, elle manqua s'évanouir.

(p. 19)

À la page 20, il y a une courte description de la communion propre de Félicité le lendemain ; « Elle la reçut dévotement, mais n'y goûta pas les mêmes délices. » Pour Félicité, sa passion, sa compassion naturelle et son amour pour Virginie font de la communion de l'enfant une expérience extraordinaire qui ne se manifeste pas le lendemain. Pour nous, les témoignages de cette tendresse, sont aussi les vraies tendresses de la part de l'auteur envers Félicité, qu'il a fait naître sous sa plume.

Après que Virginie est mise en pension chez les Ursulines de Honfleur, Félicité se rend à l'église pour les vêpres avec son neveu Victor, « avec un orgueil maternel ». Également, l'épisode près du Calvaire après qu'elle a vu le paquebot s'éloigner avec Victor, Félicité, toute seule, dans sa longue prière pour le recommander à Dieu, montre doublement à quel point elle est attachée à Dieu et au jeune homme. Elle a peur et il se trouve que ses inquiétudes pour Victor sont justes (p. 24).

Quand Virginie a une grave fluxion de poitrine, Félicité va vite à l'église pour allumer un cierge. Il est trop tard quand elle arrive au couvent. Virginie est morte et Félicité la veille pendant deux nuits. Elle dit de nouveau les mêmes prières et jette de l'eau bénite sur ses draps. Elle observe sa figure et y voit les signes de la mort. Elle baisse quand même les yeux de Virginie « et n'eût pas éprouvé un immense étonnement si Virginie les eût rouverts ; pour des pareilles âmes le surnaturel est tout simple. » (p. 26). Félicité fait toutes les préparations qu'il faut faire pour la petite. Elle dit ses adieux, mais la mère ne les fait pas comme elle et se révolte contre Dieu qui a pris sa fille. En route pour atteindre le cimetière pour enterrer Virginie, Félicité pense à l'autre enfant parce qu'elle ne pouvait pas rendre hommage à sa mémoire quand il est mort de la fièvre jaune (p. 24). C'est aussi Félicité qui se soucie de la tombe de Virginie. Chaque jour, à la même heure, elle se rend au cimetière sur la tombe et se met à genoux « pour mieux labourer la terre. » (p. 27).

Revenons à la question posée ci-dessus, s'il y a des traces dans la description de la religiosité de Félicité qui rendent la fin du récit plus plausible. Ses idées de Dieu, du Saint-Esprit et de la Vierge, venues des vitraux de l'église, de l'Histoire sainte et de catéchisme et en particulier l'image du Saint-Esprit comme oiseau, « sur un vitrail de l'abside, le Saint-Esprit dominait la Vierge ; » (p. 18), se mêlent avec l'image de son perroquet Loulou en couleurs verte, rose, bleue et dorée.

A l'église, elle contemplait toujours le Saint-Esprit, et observa qu'il avait quelque chose du perroquet. Sa ressemblance lui parut encore plus manifeste sur une image d'Epinal, représentant le baptême de Notre-Seigneur. Avec ses ailes de pourpre et son corps d'émeraude, c'était vraiment le portrait de Loulou.

(p. 34)

Félicité achète une image d'Epinal et l'accroche de sorte qu'elle peut voir Loulou et l'image du Saint-Esprit du même coup d'œil. Comme avec les outils de la récolte, mentionnés dans l'Histoire sainte, le passage de Dieu les ont sanctifiés pour elle, c'est-à-dire, que le perroquet est sanctifié par le rapport avec le Saint-Esprit et elle trouve que le Saint-Esprit devient « plus vivant à ses yeux et intelligible. » (p. 34). Nous entendons l'écho d'une autre comparaison que faisait Félicité à la page 23 du récit, quand Madame perd sa tête à l'occasion de la petite Virginie et que Félicité pense à Victor ; « Les deux enfants avaient une importance égale ; un lien de son cœur les unissait, [...] ». Dans ses pensées, un lien de son cœur unissait les deux oiseaux. En priant dans sa chambre, elle regardait l'image du Saint-Esprit, « mais de temps à autre se tournait un peu vers l'oiseau. » À ce moment, « Elle eut envie de se mettre dans les demoiselles de la Vierge. Mme Aubain l'en dissuada » (p. 34).

3.6. La chambre de Félicité

Vers la fin du récit, Félicité a peur parce que la maison de Mme Aubain est à vendre et qu'elle envisage le pire, la possibilité qu'il faut abandonner sa chambre. Avant tout, elle pense à cette chambre où Loulou se porte si bien.

En l'enveloppant d'un regard d'angoisse, elle implorait le Saint-Esprit, et contracta l'habitude idolâtre de dire ses oraisons agenouillée devant le perroquet. Quelquefois,

le soleil entrant par la lucarne frappait son œil de verre, et en faisant jaillir un grand rayon lumineux qui la mettait en extase.

(p. 35-36)

Le soleil entrant pour éclairer les objets que Félicité aime le plus. « Le soleil éclairait ces pauvres objets, en faisait voir les taches, et les plis formés par les mouvement du corps. » Nous parlons d'une des petites affaires de Virginie, l'enfant aimé. C'est un petit chapeau de peluche qui était tout mangé de vermine et que Félicité réclame pour elle-même quand Mme Aubain et Félicité sont dans la chambre de deux lits. En dehors, « L'air était chaud et bleu, un merle gazouillait, tout semblait vivre dans une douceur profonde. » (p. 28) : le récit a l'air pessimiste et optimiste à la fois.

Ce petit chapeau de peluche fait partie d'une sorte d'autel sur la commode de Félicité, « au clou du miroir, accroché par ses rubans, le petit chapeau de peluche ! » (p. 34), par respect pour la petite. Sa chambre était remplie « d'objets religieux et de choses hétéroclites. » (p. 33), entre eux sont les vieilleries de Madame. En énumérant les choses dans la chambre de Félicité, Flaubert nous donne un résumé de la vie de Félicité et des objets qui lui sont chers. Sa piété et son fervent attachement aux devoirs et aux pratiques de la religion, illustrent sa religiosité aussi bien que sa vie de tous les jours.

Elle est sourde et elle vit dans une sorte de torpeur de somnambule, mais une chose qui peut la ranimer et lui donner de l'énergie, est la Fête-Dieu. Faire un reposoir, c'est une tâche dont on se fait une obligation, mais avant tout, on le fait pour l'amour de Dieu et pour Félicité c'est probablement aussi pour commémorer la petite Virginie parce qu' « A la Fête-Dieu, elles firent ensemble un reposoir. » (p. 19). Sur le point de mourir, elle se soucie quand même du reposoir. Il y a probablement toujours des rivalités quant au troisième reposoir, celui vers le milieu de la rue, mais il sera dans la cour de Mme Aubain. Félicité est très malade et elle est très malheureuse. Elle ne peut rien faire d'autre pour le reposoir que d'y poser quelque chose et elle pense au perroquet qui est vraiment sa seule richesse. Les voisins n'aiment pas cette idée, mais le curé la rend heureuse en acceptant Loulou pour le reposoir, et elle lui demande s'il veut le garder quand elle sera morte.

La veille de la Fête-Dieu, la forme de Félicité a empiré, et le matin elle fait appeler un prêtre. Puis, elle cherche à se faire pardonner par Fabu et à confesser son péché. Fabu menaçait de

tordre le cou de Loulou et elle croyait qu'il l'avait fait. Fabu n'y comprend rien et s'indigne. « Elle n'a plus sa tête, vous voyez bien ! » (p. 37).

On sort des vêpres. « Le délire de Félicité tomba. En songeant à la procession, elle la voyait, comme si elle l'eût suivie. » (p. 37). À présent, elle est sourde et aveugle à la fois. Flaubert fait une description détaillée de la procession, des gens qui y participent, de la musique et des symboles religieux. Les derniers mots de Félicité sont : « Est-il bien ? ». Elle se tourmente toujours pour Loulou. L'agonie de Félicité commence. Les moments précédant immédiatement la mort sont là. L'agonie et la procession arrivent en même temps comme deux actions parallèles. La procession arrive dans la cour de Mme Aubain. Sur l'autel, Loulou se cache sous des roses, « ne laissant voir que son front bleu, pareil à une plaque de lapis. » (p. 38). Le grand moment est arrivé quand le prêtre pose sur la dentelle « son grand soleil d'or qui rayonnait. Tous s'agenouillèrent. Il fit un grand silence. » (p. 38). Nous nous souvenons bien de la scène dans la chambre de Félicité, avec elle-même, et Loulou empaillé, à la page 34 ; « Chaque matin, en s'éveillant, elle l'apercevait à la clarté de l'aube, et se rappelait alors les jours disparus, et d'insignifiantes actions, jusqu'en leurs moindres détails, sans douleur, pleine de tranquillité ». Il nous semble qu'elle a les mêmes sensations quand elle est moribonde et Loulou se trouve dans un endroit où l'on est protégé du danger et elle peut éprouver un sentiment de sécurité et de paix. « Et les encensoirs allant à pleine volée, glissant sur leurs chaînettes. Une vapeur d'azur monta dans la chambre de Félicité. Elle avança les narines, en la humant avec une sensualité mystérieuse ; puis ferma les paupières. Ses lèvres souriaient. » (p. 38-39). Elle ne peut plus bien entendre ou bien voir, mais elle peut éprouver une sensation olfactive. Le ralentissement de la circulation est là « et quand elle exhala son dernier souffle, elle crut voir, dans les cieux entrouverts, un perroquet gigantesque, planant au-dessus de sa tête. » (p. 39). Elle n'avait jamais compris pourquoi le Père avait choisi une colombe pour s'énoncer au lieu d'un perroquet qui a de la voix. (p. 34). Cela ne rimait à rien ni pour elle, ni pour sa religiosité, souvent très personnelle.

3.7. Mme Aubain

C'est dans la nature des choses que c'est Mme Aubain qui est présentée la première dans le conte de Flaubert parce qu'elle est la maîtresse de la maison. Au début du conte, il nous semble qu'elle sera le personnage principal, mais ce rôle revient en fait à Félicité.

Chez Mme Aubain nous voyons le processus de ralentissement d'énergie propre aux dernières phases de la vie, surtout dès la mort de sa fille Virginie. Les thèmes de la vieillesse, la résignation et la déception sont mises sous les yeux de la lectrice ou du lecteur. Flaubert décrit la vieillesse avancée de Mme Aubain et de Félicité. Elles sont marquées par l'âge et chaque femme a perdu de sa force, de son intérêt, avec le temps, mais leurs comportements face au vieillissement et à la mort sont différents. Alors, quant à Félicité, sa religiosité à elle, est toujours là, jusqu'au bout de sa vie, quand elle est sur le point de mourir, alors que Mme Aubain se révolte contre Dieu après la mort de sa fille « le trouvant injuste de lui avoir pris sa fille — elle qui n'avait jamais fait de mal, et dont la conscience était si pure ! » Toutefois elle se critique pour ne pas avoir emporté Virginie dans le Midi. « D'autres docteurs l'auraient sauvée ! Elle s'accusait, voulait la rejoindre, criait en détresse au milieu de ses rêves. ». Elle rêve de son époux défunt et de ses réactions à la mort de Virginie. Elle croit qu'elle voit les spectres de sa fille et de son mari ensemble dans le jardin. Elle est tout à fait bouleversée. Le plus macabre est qu'ils ne font rien. Ils la regardent. (Flaubert, 2012, p. 26-27). Seules les lettres de son fils peuvent encore l'émouvoir.

Dans un sens péjoratif, les « vieux » sont marqués par l'âge et ils sont en un sens hors d'usage ou inutilisables. C'est le cas dans les circonstances présentes. Le rôle de Mme Aubain comme épouse est terminé depuis longtemps (p. 9), son rôle comme la mère de Virginie est fini dès la mort de sa fille (p. 26), et son fils est parti ; « Mme Aubain, à son départ, sentit un allègement » (p. 35). Outre cela, Mme Aubain tombe dans un état inférieur à celui où elle était, soit un état physiologique, soit un état mental et social entre les dates exactes dans le conte, de 1828 et 1853. L'un est l'été 1828. Cette année,

ce fut à Madame d'offrir le pain bénit ; Bourais, vers cette époque, s'absenta mystérieusement ; et les anciennes connaissances peu à peu s'en allèrent : Guyot, Liébard, Mme Lechaptois, Robelin, l'oncle Gremanville, paralysé depuis longtemps.

(p. 27)

M. Bourais, l'ancien avoué, gérait les propriétés de Mme Aubain. L'oncle Gremanville est un personnage qui sous-tend le thème de la vieillesse dans le conte. Il est un des oncles de Mme Aubain. Il était « ruiné par la crapule et [...] vivait sur le dernier lopin de ses terres. » « Il se présentait toujours à l'heure du déjeuner, avec un affreux caniche dont les pattes salissaient tous les meubles. » (p. 13). Il veut bien paraître gentilhomme, mais il boit trop et c'est à Félicité de le pousser dehors de manière polie. Il est ruiné et il a probablement besoin de déjeuner chez sa nièce pour faire des économies et quand, parallèlement, le rôle social de Mme Aubain, elle-même, diminue, cela renforce son isolement.

Mme Aubain est abandonnée, trois fois, la première fois par son époux, un beau garçon, qui la laisse seul avec deux enfants très jeunes et avec des dettes (p. 9). La deuxième, par Paul. Elle a des soucis à cause de lui

Il ne pouvait suivre aucune carrière, étant absorbé dans les estaminets. Elle lui payait ses dettes ; il en refaisait d'autres ; et les soupirs que poussait Mme Aubain, en tricotant près de la fenêtre, arrivaient à Félicité, qui tournait son rouet dans la cuisine.

(p. 28).

Vers la fin du conte (p. 34-35), quand à trente-six ans, finalement, Paul découvre sa voie dans l'enregistrement, il se marie. Il l'amène chez sa mère, mais la jeune femme n'aime pas Pont-l'Évêque et elle fait tous ses efforts en vue de dénigrer leurs usages : « fit la princesse, blessa Félicité. » C'est maintenant que « Mme Aubain, à son départ, sentit un allègement. » (p. 35).

Mme Aubain est abandonnée pour la troisième fois quand la semaine suivante elle apprend le suicide de M. Bourais et sa trahison. Elle étudie ses comptes et trouve qu'il l'a bien volée. De plus, elle trouve qu'il a un enfant naturel, et « des relations avec une personne de Dozulé ». « Ces turpitudes l'affligèrent beaucoup » (p. 35). Mme Aubain est devenue une veuve vieille et pauvre, mais il lui reste encore des biens. Les trois hommes de sa vie l'ont trompée économiquement en la laissant dans un état inférieur à celui où elle était, soit un état physiologique, soit un état mental et maintenant elle a une réaction émotionnelle et une réaction physique. Les turpitudes l'affligent tant qu'elle meurt à soixante-douze ans ; « On la croyait moins vieille à cause de ses cheveux bruns, dont les bandeaux entouraient sa figure blême, marquée de petite vérole. » (p. 35). Flaubert la voit plus jeune que son âge comme si ses années et son âge s'harmonisent mal. Pour une femme, conventionnellement, l'apparence a une certaine importance. Nous pensons que la description de Mme Aubain par Flaubert lui

aurait plu, alors que Madame est assez vieille. Par conséquent, nous ne savons pas si elle a des cheveux teints ou si ses cheveux sont bruns. La description n'est pas sans une certaine tendresse.

3.8. Le rapport entre les deux femmes

D'une part, il y a des liens entre les deux femmes qui vivent sous le même toit pendant un demi-siècle. Elles se voient chaque jour. En quelque sens, elles sont comme un vieux couple. Même si leurs rôles sont ceux de maîtresse et de bonne, leur relation est une sorte de symbiose. La plupart de leurs souvenirs et quelques-uns de leurs chagrins sont communs. En parlant toujours de Virginie, elles se promènent ensemble, causant d'elle comme si elle était toujours là, la mémoire de Virginie les unit et il y a une sorte d'interdépendance entre elles (p. 28). D'autre part, il y a bien sûr des différences et des contrastes entre les deux femmes. Félicité se trouve dans une situation de dépendance. Madame est quand même sa maîtresse et Félicité est seulement la bonne. Elle est de plus dans une deuxième situation de dépendance, car elle ne sait pas lire.

Elle reçoit une lettre de son beau-frère et c'est sa maîtresse qui la lit pour elle. Son neveu Victor est mort. (p. 23-24). Environ quinze jours auparavant, les deux femmes avaient leurs inquiétudes pour les jeunes. Alors maintenant Félicité pensait exclusivement à son neveu, Mme Aubain n'en avait que pour sa fille unique. Elles attendent des nouvelles, Mme s'impatiente après quatre jours. Pour la consoler, Félicité dit qu'elle n'a pas reçu de lettre depuis six mois. La réaction de Madame est rude. Elle demande d'abord de qui Félicité parle, après, elle hausse les épaules et s'en va, ce qui veut dire qu'il n'y a que sa fille qui l'intéresse. Félicité lui fait des excuses et oublie sa rudesse : « Les deux enfants avaient une importance égale ; un lien de son cœur les unissait, est leurs destinées devaient être la même » (p. 23). C'est là un moment décisif entre les deux femmes, mais il y en a d'autres.

3.9. Le rôle qu'on joue dans la vie

3.9.1. Les personnages secondaires

Retournons à notre question de recherche ; de quelles manières la vieillesse et le vieillissement sont-ils représentés dans la littérature française du XIX^e siècle ? Cherchant des descriptions et des caractérisations de la vieillesse et du vieillissement des personnages

féminins et masculins, nous nous appuyons sur les vies des personnages secondaires, pour les rôles qu'ils jouent dans leurs propres vies et dans celles d'autres personnages dans les récits. Parmi eux nous avons choisi Monsieur Bourais et le père Colmiche dans « Un cœur simple » et Mme Vauquer dans *Le Père Goriot*.

3.9.2. La vie et la mort de Monsieur Bourais

Dans les œuvres de notre recherche, nous avons les récits du ralentissement, du vieillissement et de la vieillesse des personnages masculins. Or, il y a d'autres personnages masculins dans ces œuvres que Monsieur Parent de Maupassant et le père Goriot de Balzac. Dans « Un cœur simple » nous trouvons M. Bourais, l'ancien avoué qui trompe Mme Aubain. La description et la caractérisation de Monsieur Bourais est peut-être une partie du conte qui attire de l'attention parce qu'elle a deux traits qui diffèrent du reste du conte avec une scène vraiment comique et de l'ironie de la part de Flaubert.

Monsieur Bourais fait partie de la famille Aubain par bien des côtés et il y tient le rôle de l'homme d'action. Mme Aubain étant veuve, il faut qu'elle puisse avoir confiance en Monsieur Bourais pour ses affaires. Quant à Félicité, elle ouvre la porte à M. Bourais avec plaisir parce qu'il est bien habillé, et il a un comportement affecté, probablement destiné à attirer l'attention, ce que nous verrons plus tard, et à tromper, parce qu'il se montre sous son jour le plus favorable. Il administre les intérêts et les affaires de Madame et elle suit ses conseils. « Il s'enfermait avec elle pendant des heures dans le cabinet de " Monsieur ", et craignant toujours de se compromettre, respectait infiniment la magistrature, avait des prétentions au latin. » (p. 13). Cette partie du récit évoque à l'avance un événement ultérieur (p. 35) ; la prolepse évoque la chute de Monsieur Bourais.

C'est lui que donne aux enfants la géographie en estampes qui sera l'entière éducation littéraire de Félicité. Quand Paul est envoyé au collège, Mme Aubain suit l'opinion de M. Bourais en l'envoyant Paul à celui de Caen. Il est le support de Mme Aubain à la place de son mari. C'est aussi M. Bourais qui fait obstacle à la vue de Félicité sur un côté du chœur à l'occasion de la première communion de Virginie. De plus, il est aussi un de ceux qui viennent le soir après le départ de Virginie chez les Ursulines de Honfleur. Selon nous, l'importance de M. Bourais dans le récit de Flaubert est double. Il est le seul personnage du

récit qui se moque de Félicité à l'aide de la plume de Flaubert et le seul personnage dont Flaubert se moque, à l'aide du perroquet fictif, Loulou.

Félicité éprouve des inquiétudes pour son neveu Victor qui est engagé au long cours. Elle se demande si Victor peut retourner chez lui par terre, et quelle est la distance de Pont-l'Évêque à la Havane. Pour s'informer, elle demande à M. Bourais qui prend son atlas pour lui donner des explications. M. Bourais a un sourire de pédant vaniteux et ridicule quand il voit que Félicité est surprise au point de paraître stupide. Il indique un point noir et elle se penche sur la carte sans rien voir proprement et sans rien comprendre. Il y a peut-être un parallèle dans ce que raconte Caroline Commanville de son éducation en histoire et géographie par son oncle, Gustave Flaubert : « Mais je n'étais pas satisfaite et je trouvais que "mon vieux", comme je l'appelais, aurait dû savoir jusqu'aux plus petits détails de la vie des gens dont il me parlait. » (Commanville, 1895, p. 14). M. Bourais demande à Félicité s'il y a une chose qui l'embarrasse et elle dit qu'elle veut bien voir la maison où Victor se trouve.

Bourais leva les bras, il éternua, rit énormément ; une candeur pareille excitait sa joie ; et Félicité n'en comprenait pas le motif, — elle qui s'attendait peut-être à voir jusqu'au portrait de son neveu ; tant son intelligence était bornée !

(Flaubert, 2012, p. 23).

L'ignorance de Félicité semble drôle pour M. Bourais qui sait lire et écrire, qui comprend l'information dans son atlas et à qui des distances donnent un sens. Il a l'impression qu'elle a l'esprit lent et qu'elle n'a pas inventé la poudre, mais étant bonne à tout faire, elle est une personne savante quant à tenir la maison. Outre cela, elle fait le travail d'autres domestiques aussi, car pour économiser, Mme Aubain n'a que Félicité pour tout faire, et Félicité fait tout ce qu'il y a à faire chez les Aubain.

M. Bourais est présent au cortège funèbre de Virginie, mais pendant l'été 1828, il « s'absenta mystérieusement ; et les anciennes connaissances peu à peu s'en allèrent [...] » (p. 27). Il nous semble qu'on ne savait pas pourquoi il s'absentait, mais on verra bien. Alors, l'ironie du conte reste sur l'épisode raconté à la page 30. Le dimanche quand les amis de Mme Aubain font leur partie de cartes, Loulou se met à faire un bruit horrible en cognant les vitres avec ses ailes. Il n'y a pas de doute que c'est la figure de M. Bourais qu'il voit, la figure qui lui semble très drôle. M. Bourais est maintenant dans une situation pénible.

Dès qu'il l'apercevait, il commençait à rire, à rire de toutes ses forces. Les éclats de sa voix bondissaient dans la cour, l'écho les répétait, les voisins se mettaient à leurs fenêtres, riaient aussi ; et, pour n'être pas vu du perroquet, M. Bourais se coulait le long du mur, en dissimulant son profil avec son chapeau, atteignait la rivière, puis entrait par la porte du jardin ; et les regards qu'il envoyait à l'oiseau manquaient de tendresse.

(p. 30)

Une semaine après le mariage de Paul, on apprend que M. Bourais est mort. Il était dans une auberge en basse Bretagne et il s'est suicidé. « De plus, il avait un enfant naturel, » et « des relations avec une personne de Dozulé » (p. 35). Il s'est flatté de son respect pour la magistrature et il semble avoir peur de se compromettre, mais vers la fin de sa vie, il ne fait pas seulement des bêtises, il se compromet dans des affaires sales et malhonnêtes en s'exposant au jugement d'autrui. Au moins, il a commis des péchés capitaux comme l'avarice, l'envie et l'orgueil, et maintenant, son suicide, le fait de se tuer. Nous avons vraiment le droit de poser la question si Mme Aubain est le seul personnage qui est dupe de ses mensonges. Maintenant nous savons pourquoi il s'éloigne furtivement de la famille Aubain. Mme Aubain est très affligée par sa tromperie quand elle découvre sa duplicité. En étudiant ses comptes, elle trouve son infamie. Il a détourné à son profit ce qui lui a été confié, jusqu'aux fausses quittances. Mme Aubain devient malade de cette terrible épreuve et elle expire le neuvième soir de sa maladie.

L'épisode qui se répète entre M. Bourais et Loulou quand M. Bourais veut entrer dans la maison de Madame, donne à penser qu'il y a dedans une personnification du perroquet, Loulou. Nous nous posons deux questions sans en avoir la réponse ; Est-ce que c'est seulement l'apparence de M. Bourais qui provoque Loulou ou est-ce que Loulou est la seule « personne » à voir clair dans le jeu de cet homme qui est malhonnête contre toute apparence ?

Si Mme Aubain meurt à soixante-douze ans, nous supposons que M. Bourais est probablement plus âgé qu'elle, car il apparaît très tôt dans le récit, à la page 13, comme ancien avoué, alors que Madame était probablement une veuve jeune. Nous n'avons pas d'information sur son ralentissement ou sa vieillesse, mais sur le plan personnel, nous ne voyons qu'une perte de soi dans sa vieillesse. Probablement, M. Bourais déguise son véritable caractère et exprime des opinions et des sentiments qu'il n'a pas, pendant toute sa vie. Ses

actes sont en opposition flagrante avec ses paroles. Sa duplicité le mène à une triste fin et il se suicide au grand scandale de sa famille. M. Bourais nous fait penser à certains personnages du récit du père Goriot. L'argent est un fait de la plus haute importance dans les vies de ces personnages et ils ne se soucient pas de la façon dont ils l'obtiennent.

3.9.3. La vie et la mort du père Colmiche

Après la mort de Virginie, Félicité « soigna des colériques », aide les soldats Polonais et un pauvre vieil homme (p. 28-29). Selon ses faibles moyens, Félicité donne aux pauvres. Quand il meurt, Félicité fait dire une messe pour le repos de son âme. La description du vieillard de seize lignes produit quand même une forte impression. Flaubert nous donne une description médicale ou scientifique de sa condition, une description détaillée de cet homme souffrant. Nous pensons que l'auteur a vu cet homme, a entendu parler de choses pareilles ou a de bonnes connaissances en médecine ou en sciences. Nous trouvons aussi qu'on ne peut probablement pas s'imaginer des détails aussi macabres et que ces détails laissent une impression durable. Ce pauvre homme est nommé le père Colmiche. Félicité le soigne, et le pauvre vieux craint de la perdre, la remercie et allonge ses mains vers elle quand elle s'en va (p. 29).

La situation du père Colmiche dans sa vieillesse s'explique à la lumière des événements historiques ; C'est « un vieillard passant pour avoir fait des horreurs en 93. » (p. 29). La figure du père Colmiche est affreuse. Les gamins lui jettent des cailloux qui tombent sur son lit misérable où il est étendu, « continuellement secoué par un catarrhe, avec des cheveux très longs, les paupières enflammées, et au bras une tumeur plus grosse que sa tête. » Littéralement, la dernière demeure du père Colmiche signale son statut social et économique dans la vieillesse. « Il vivait au bord de la rivière, dans les décombres d'une porcherie. » (p. 29).

En faisant la comparaison entre les vieillesse de M. Bourais et du père Colmiche pour en chercher les différences ou les ressemblances, à première vue, nous notons l'apparition effrayant du père Colmiche, pendant que M. Bourais est un loup déguisé en brebis. Par son apparence, le père Colmiche peut avoir fait des horreurs en 93. Il est ostracisé, il est le sujet

du rejet hostile par la collectivité de Pont-l'Évêque. Sa fin est misérable, mais sans l'aide de Félicité qui lui montre de la sollicitude, il aurait eu une fin tout à fait misérable.

Cette partie du récit est peut-être une des parties qui inspire l'idée que Félicité est une sainte moderne. Si nous examinons l'intrigue de « La légende de saint Julien l'Hospitalier », nous verrons des parallèles ; un être humain qui aide un malade en y risquant la perte de sa propre santé ; Julien et le lépreux et Félicité et le père Colmiche. Le père Colmiche avec sa tumeur cancéreuse, un homme que personne ne veut toucher, sauf Félicité. « Quand le cancer eut crevé, elle le pansa tous les jours, quelquefois lui apportait de la galette, le plaçait au soleil sur une botte de paille ; [...] » (p. 29). Nous avons l'impression qu'elle se soucie de ses besoins spirituels aussi bien que ses besoins corporels.

3.10. À la lumière de Maupassant

3.10.1 La vie de Félicité

Dans sa « Causerie triste » (Guy de Maupassant, 1884a), le point de départ de Guy de Maupassant est les jours du carnaval et la foule qui est délirante de joie. Il questionne leur joie, en parlant du bonheur de l'homme en général et de comment garder la foi dans un bonheur possible en face de « l'inévitable mort [qui] sans cesse nous talonne et nous dégrade. » (Guy de Maupassant, 1884a, p. 1). Il parle du vieillissement et de la mort qui est toujours là. Selon lui, **à vingt ans**, on est heureux, « toute vibrante de la seule joie de vivre », mais dès **la trentaine**, c'est la perte « [d'] un peu de sa vigueur, un peu de sa confiance, un peu de sa santé » (p. 1). Il offre aux lecteurs une image très pessimiste et en même temps assez réaliste de leur futur. Cette image est l'image d'une vieille maison. Quant à la foule « aucune jouissance ne l'entend » (p. 1).

Comme une vieille maison, dont tombent, d'année en année, des tuiles et des pierres, que la lézarde ride au front et que la mousse a depuis longtemps défraîchie, la mort, l'inévitable mort sans cesse nous talonne et nous dégrade. (p. 1).

L'image d'une vieille maison est l'image exacte de Flaubert dans « Un cœur simple ». Alors, ce que distinguent les images dans les deux textes, c'est le fait que celle d' « Un cœur simple » ne représente pas une comparaison, mais la description actuelle de la situation de

Félicité dans la vieille maison de Mme Aubin. Félicité **et** la maison, toutes les deux déclinent ensemble, la maison avec Félicité dedans. Elle est transformée d'une femme de bois sans âge, en une vieille femme malade qui doit recevoir l'aide de la mère Simon. (Flaubert, 2012, p. 36).

Maupassant se pose plusieurs questions dans sa « Causerie triste », et aussi, il les pose à nous, ses lecteurs : « Comment le rêvons-nous, ce bonheur, nous autres qui savons rêver ? » (Guy de Maupassant, 1884a, p. 2). En face de la mort, nous espérons toujours quelque chose de bon. Maupassant range nos raisons pour vivre et il dit que pour beaucoup, c'est **l'amour** et pour d'autres, c'est **la fortune**. **La puissance** ou **le bonheur** ou encore **la pénitence** sont les raisons de vivre pour d'autres. (p. 2).

3.10.2. L'amour

Pour Maupassant, ou peut-être pour l'humanité tout entière dont il parle, l'amour est « Quelques baisers, quelques soirs d'exaltation, des longs regards, puis des pleurs, un dur chagrin, et l'oubli, voilà ! Puis la mort. » (p. 2). Félicité a eu son histoire d'amour. La description de Maupassant de l'amour en 1884 est presque la même que celle de Flaubert dans « Un cœur simple » en 1877 ; Théodore propose d'épouser Félicité (Flaubert, 2012, p. 12-13), mais à la place, pour se garantir de la conscription, il épouse une vieille femme très riche, ce qui fut un chagrin immense pour Félicité. Elle se rend à Pont-l'Évêque où elle devient la cuisinière de Mme Aubain. Félicité reste seule toute sa vie. Nous ne sommes pas sûrs qu'elle ait oublié son ancien amour. Elle investit tout son amour dans des enfants qui ne sont pas les siens.

3.10.3. La fortune

Dans le sens moderne, la fortune veut dire carrière ou destin, mais selon Le Robert, dans un sens vieux, la fortune veut dire vie, carrière ; situation sociale et matérielle due à la chance. Ici nous comprenons le mot fortune dans le vieux sens. La fortune, c'est ce que Maupassant nomme « [...] courir vers la mort en landau au lieu d'y aller à pied » (Guy de Maupassant, 1884a, p. 2). Sur le plan concret, Félicité court vers la mort à pied. Elle n'a pas les fins repas ou les richesses de l'ameublement, elle est économe, elle recueille « du doigt sur la table les miettes de son pain – un pain de douze livres, cuit exprès pour elle, et qui durait vingt jours. » (Flaubert, 2012, p. 10). Pour cent francs par an, elle était la bonne à tout faire. Nous ne savons

même si elle reçoit la même somme par an après cinquante ans, mais à la page 36 nous apprenons qu'elle a une rente de trois cent quatre-vingts franc, léguée par sa maîtresse.

3.10.4. La puissance

Selon Maupassant, (Guy de Maupassant, 1884a, p. 2) la puissance est l'orgueil de domination et de changer l'existence des peuples, mais Félicité est la bonne, une servante employée de maison à plein temps, qui vit chez sa patronne. Elle est plutôt commandée par les autres et elle ne les domine pas. Dans sa vie elle a été un enfant, une jeune fille et une jeune femme impuissante dans le sens qu'elle est toujours mise dans un état de dépendance et ramenée à l'obéissance. Toute petite quand elle est employée à garder les vaches, elle est battue à propos de rien et de plus, chassée pour un vol qu'elle n'a pas commis. Dans une autre ferme elle plaît aux patrons causant la jalousie entre rivaux. (Flaubert, 2012, p. 10-11). Quant à son histoire d'amour, elle ne peut rien dire ou rien faire. Elle n'a pas la puissance de changer la situation (p. 12). Donc, elle prend la décision de se rendre à Pont-l'Évêque. Sa propre puissance est dans son métier. Elle est la bonne que les bourgeoises de Pont-l'Évêque envient à Mme Aubain. Elle a aussi une puissance sur elle-même qui réside dans sa manière d'accepter sa vie et de se soumettre aux besoins d'autrui, comme le choix qu'elle fait de soigner des malades.

3.10.5. Le bonheur

La définition du bonheur proposée par Maupassant

[...] c'est la vie simple, honnête, droite, sans événements, sans secousses, au milieu des enfants ; la vie plate comme une grande route, nue comme la mer, monotone comme le désert. Ne rien attendre, ne rien rêver d'imprévu, ne rien désirer d'extraordinaire, de surprenant, est-ce possible pour quiconque a esprit vif et palpitant ? (Guy de Maupassant, 1884a, p. 2)

Évidemment, cette vie est une vie possible pour Félicité, dans sa situation, c'est sa sorte de bonheur. Elle mène une vie paisible, mais à notre avis, Félicité est aussi une femme passionnée avec un esprit vif et palpitant. Elle nous semble simple à cause de son analphabétisme et de sa foi enfantine, « son éducation religieuse ayant été négligée dans sa jeunesse ; » (Flaubert, 2012, p. 19), mais elle se trouve heureuse au moment où elle entre dans

la maison de Mme Aubain. « La douceur du milieu avait fondu sa tristesse. » (p. 12). Et elle est heureuse en mourant.

3.10.6. La pénitence

La catégorie finale de Maupassant est celle de la pénitence pour ceux qui ont « la peur de la mort et de l'inconnu qui est derrière » (Guy de Maupassant, 1884a, p. 2). La peur les jette « dans la pénitence au fond des cloîtres » : « Ils renoncent à tout, à tout ce que la vie, notre pauvre vie, peut nous donner encore d'agréable, par la crainte d'un châtement mystérieux et l'espoir d'une récompense éternelle. » (p. 2).

Après les morts de Victor, Virginie et Loulou, Félicité « eut envie de se mettre dans les demoiselles de la Vierge. Mme Aubain l'en dissuada. » (Flaubert, 2012, p. 34). Nous doutons que c'est la pénitence et « la peur de la mort et de l'inconnu qui est derrière » qui lui fait dire cela (Guy de Maupassant, 1884a, p. 2). Notre idée est qu'en confondant l'image d'Epinal de Notre-Seigneur avec Loulou empaillé dans sa splendeur de couleurs, elle a l'impression d'être plus proche de Loulou chez les demoiselles de la Vierge. Son désœuvrement quand il n'y a plus d'enfants dans la maison, peut expliquer l'envie de Félicité de se mettre dans les demoiselles de la Vierge. Quand ses parents meurent tous les deux et ses sœurs se dispersent, les conditions de vie de Félicité sont mauvaises. Elle n'a pas d'éducation, même pas d'éducation religieuse. Elle ne sait pas lire. (Flaubert, 2012, p. 24). Elle a peut-être envie de savoir plus. Elle est surtout charitable.

« Qu'est-ce donc qui soutient l'homme ? Qui lui fait aimer la vie, rire, s'amuser, être heureux ? » « L'illusion », est la réponse de Maupassant. (Guy de Maupassant, 1884a, p. 2-3). Il nous semble qu'il oublie la tendresse. De l'avis de Maupassant, l'illusion a beaucoup d'appellations. Une de ses idées sont celles de l'espoir éternel, de la Poésie, de la Foi et de Dieu. En parlant d'illusion,

« C'est grâce à elle que les mères se consolent des enfants morts. C'est grâce à elle que les vieillards peuvent rire encore ! N'est-il pas étrange qu'on rie avec des cheveux blancs, alors qu'on n'aura plus jamais de cheveux noirs. » (p. 3).

Nous pensons que Mme Aubain n'aimerait pas les cheveux blancs. Quant à Félicité, elle ne se soucie probablement pas de la couleur de ses cheveux.

3.11. Les vieilles : statut social et sexuel

3.11.1. « Les vieilles » de Maupassant

Dans sa chronique de 1882, « Les vieilles », (G. d. v. Maupassant, 1882), référée dans l'article de Mariane Bury, « Le vieillir comme fondement d'un tragique moderne chez Guy de Maupassant », (Bury, 2005, p. 122), Maupassant décrit la vieille femme de manière plus précise. De son point de vue, il y en a deux sortes ; la première sorte est « une vieille femme qui fut jolie, coquette, séduisante, aimée et qui sait rester femme, mais femme d'autrefois, coquette encore, mais d'une coquetterie d'aïeule [...] ». De notre avis, une femme qui sait plaire et qui plaît aux hommes. L'autre ;

Mais toutes les vieilles ne sont pas telles. Il en est d'abominables, [...]. Et presque toujours les femmes qui ont été peu ou point aimées, qui ont vécu d'une vie strictement, étroitement honnête, deviennent les vieilles grincheuses, les vieilles pimbêches grondantes et hargneuses, sortes de faux eunuques femelles, gardiennes jalouses de l'honnêteté d'autrui, machines à mauvais compliments en qui fermentent des âmes de vieux gendarmes.

(G. d. v. Maupassant, 1882, p. 2)

Le mot important au début et à la fin de la causerie, est le verbe **plaire**. À son avis, « La femme est faite pour aimer, pour être aimée, pour cela seulement. » (p. 2). Apparemment, les vies des femmes « qui ont été peu ou point aimées », ne l'avait pas touché. En laissant la parole à une femme, la vieille désespérée, des mots finals du poème de Baudelaire, intitulé « II Le Désespoir de la vieille » sont à pleurer :

— « Ah ! pour nous, malheureuses vieilles
femelles, l'âge est passé de plaire, même aux
innocents ; et nous faisons horreur aux petits
enfants que nous voulons aimer ! »

(Baudelaire, 2010, p. 12)

3.11.2. Les vieilles dans nos récits : leur statut social et sexuel

Les vies des personnages principaux féminins dans les récits choisis sont différentes et nous verrons le fait que les vieilles diffèrent aussi. Félicité, Mme Aubain, Mme Parent et Mme Vauquer sont les vieilles en question. L'ensemble des circonstances dans lesquelles chaque femme se trouve, sont différentes. Félicité est pauvre et il faut qu'elle économise pour survivre. Elle n'a plus que ses vêtements, sa chambre avec toutes ses vieilleries et ses souvenirs et son perroquet empaillé, Loulou (Flaubert, 2012, p. 36). Mme Aubain est la veuve bourgeoise endettée à qui appartiennent une maison et des fermes. Toute chose est presque en ruine (Flaubert, 2012, p. 14). Elle nous semble la captive de ses préjugés et la prisonnière de son rôle de veuve. Mme Parent est séparée d'Henri Parent et elle vit dans l'aisance avec son amant Limousin et son fils, financée par la rente de dix mille francs de son mari (Guy de Maupassant, 1885, p. 17,20,23). Mme Vauquer a de l'argent et elle est la propriétaire d'une maison assez grande, mais en mauvais état (Balzac, 1999, p. 43).

Apparemment, seuls Mme Aubain et Mme Parent ont des enfants. Nous savons que Mme Parent s'appelle Henriette, mais nous ne connaissons pas le prénom de Mme Aubain. Elle semble rester la même pendant cinquante ans, le temps que Félicité reste sa bonne. Sa position sociale est celle de veuve. Il paraît qu'elle est sans sexe comme une veuve jeune et comme une veuve vieille à la fois. Mme Parent est une figure sexuelle de la première page de la nouvelle de Maupassant, alors que

Du moment que Limousin avait été, dès le premier jour, l'amant d'Henriette, l'amant aimé, elle avait dû se donner à lui avec cet élan, cet abandon, cette ardeur qui rendent mères les femmes. La réserve froide qu'elle avait toujours apportée dans ses relations intimes avec lui, Parent, n'était-elle pas aussi un obstacle à ce qu'elle eût fécondé par son baiser !

(Guy de Maupassant, 1885, p. 18-19)

Son instinct sexuel est l'origine du drame de la nouvelle. Mme Vauquer est une figure sexuelle, même quand elle n'est plus dans la fleur de sa maturité. Non seulement voit-elle Goriot comme un mari éventuel à cause de la fortune qu'il a gagnée, mais son amie le trouve parfait autrement aussi ; « — Ah ! Ma chère dame, un homme sain comme mon œil, lui disait

la veuve, un homme parfaitement conservé, et qui peut donner bien de l'agrément à une femme. » (Balzac, 1999, p. 45). Cela dit, Mm Vauquer s'intéresse encore à d'autres hommes dans son établissement. Alors, que Félicité est une figure sexuelle seulement quand elle est jeune.

Elle n'était pas innocente à la manière des demoiselles, —les animaux l'avaient instruite ; —mais la raison et l'instinct de l'honneur l'empêchèrent de faillir. Cette résistance exaspéra l'amour de Théodore, si bien que pour le satisfaire (ou naïvement peut-être) il proposa de l'épouser.

(Flaubert, 2012, p. 11-12)

Comme une vieille fille elle est décrite comme une femme sans sexe, excepté l'épisode avec le soldat polonais. Il déclare qu'il veut l'épouser, mais ils se fâchent parce qu'elle le trouve dans sa cuisine sans être invité (p. 28-29).

Flaubert nous laisse voir Félicité comme une personne respectée pour ses aptitudes naturelles pour son travail et ses bonnes qualités, et sa capacité d'entourer autrui de soins affectueux. Sa mort a l'air d'être une mort douce. Contrairement, Mme Aubain a connu bien des revers dans sa vie et se révolte contre Dieu pour ses pertes (p. 26-27) et à sa mort « Peu d'amis la regrettèrent, ses façons étant d'une hauteur qui éloignait. » (p. 35). Félicité est probablement la seule qui pleure. Madame Vauquer continue son travail à sa pension bourgeoise, en amassant sou à sou, même pendant les derniers jours du père Goriot, quand il ne lui reste plus longtemps à vivre. Le seul amour de Madame Vauquer semble être celui de l'argent, car elle ne semble pas d'avoir la capacité d'entourer autrui de soins affectueux, en particulier si elle ne peut pas tirer profit de sa misère.

Le cas d'Henriette Parent se présente autrement. Sa vie paisible pendant vingt ans sera bouleversée par une rencontre due au hasard, en dehors de Paris, entre Henri Parent, sa femme, son ancien ami et son fils. Monsieur Parent a décidé de se venger de la tromperie de sa femme et de son ancien ami.

- C'est moi ! Moi voici ! Vous ne m'attendiez pas ?

Tous trois examinaient cet homme qui leur semblait fou.

Il reprit :

- On dirait que vous ne m'avez pas reconnu. Regardez-moi donc ! Je suis Parent, Henri Parent. Hein, vous ne m'attendiez pas ? Vous pensait que c'était fini, bien fini, que vous ne me verriez plus jamais, jamais. Ah ! mais non, me voilà revenu. Nous allons nous expliquer, maintenant.

Henriette, effarée, cacha sa figure dans ses mains, en murmurant : « Oh ! mon Dieu ! »

(Guy de Maupassant, 1885, p. 24)

C'est le temps de l'enfer d'Henriette Parent. Elle supplie son amant Limousin de faire taire Henri Parent. Parent lui arrache la main dont elle se couvre la face. Ils n'ont rien dit à Georges de l'affaire qui se passait vingt ans plus tôt. Elle ne peut rien expliquer et Parent est maintenant sûr qu'elle ne sait pas qui est le père de Georges parce qu'elle couchait avec tous les deux. Il les laisse dans un état semblable à sa propre situation propre il y avait vingt ans. La petite famille est profondément bouleversée. Les lecteurs et les lectrices de la nouvelle ne savent pas quelle est la fin de l'histoire, Henriette Parent non plus. Elle verra si la dernière partie de leur vie, la vieillesse, sera soit celle d'une « vieille coquette » ou celle d'une « vieille grincheuse » selon les expressions de Maupassant (G. d. Maupassant, 1882b, p. 2)

4. « Monsieur Parent »

4.1. Le parent

ENIVREZ-VOUS

Il faut être toujours ivre. Tout est là : c'est l'unique question. Pour ne pas sentir l'horrible fardeau du Temps qui brise vos épaules et vous penche vers la terre, il faut vous enivrer sans trêve.

Mais de quoi ? De vin, de poésie ou de vertu, à votre guise. Mais enivrez-vous.

[...] « Il est l'heure de s'enivrer ! Pour n'être pas les esclaves martyrisés du Temps, enivrez-vous ; enivrez-vous sans cesse ! De vin, de poésie ou de vertu, à votre guise. »

(Baudelaire, 2010, p. 115)

Le poème de Baudelaire peut représenter d'une manière symbolique la vie d'Henri Parent après le départ de sa femme avec le petit Georges et quand il reste seul dans son appartement et dans sa vie, sans famille et sans amis. Il passe ses jours à « la brasserie où le coudolement continu des buveurs met près de vous un public familier et silencieux, où la grasse fumée des pipes endort les inquiétudes, tandis que la bière épaisse alourdit l'esprit et calme le cœur. Il y vécut. » (Guy de Maupassant, 1885, p. 19). La première phrase de la deuxième partie de la nouvelle étant « Parent vécut seul, tout à fait seul. » (p. 17), le fait qu'il vit seul est répété dans la nouvelle, aussi souvent et en tant de manières que nous avons l'impression qu'il est sans famille et amis. Cela n'est pas le cas ;

La soirée se passait comme l'après-midi jusqu'au moment de la fermeture. C'était pour lui l'instant terrible où il fallait rentrer dans le noir, dans sa chambre vide, pleine de souvenirs affreux, de pensées horribles et d'angoisses. Il ne voyait plus personne de ses anciens amis, personne de ses parents, personne qui pût lui rappeler sa vie passée.

(p. 20)

Il reste seul parce qu'il ne veut pas rencontrer sa famille et ses amis. Il prend une chambre dans un grand hôtel, car son appartement lui devenait un enfer. Il devient somnambule. Maintenant cinq ans se sont passés.

Nous allons voir de quelles manières la vieillesse et le vieillissement sont représentés dans la nouvelle de Maupassant, et que les souffrances d'Henri Parent sont à dater presque de la date de son mariage. La nouvelle de Maupassant « Monsieur Parent » (1885) nous laisse une impression forte et durable. Elle nous fait penser à une des chroniques de Maupassant lui-même et à l'article de Mariane Bury sur Maupassant « Le vieillir comme fondement d'un tragique moderne chez Guy de Maupassant » (Bury, 2005). La chronique dont nous parlons, sous le titre « Le Fantastique », paraît dans *Le Gaulois*, 7 octobre 1883, où Maupassant parle du grand écrivain russe Ivan Tourgueneff qui vient de mourir. C'était un grand conteur, à la fois dans ses œuvres, et en racontant des histoires, dont Maupassant reprend celle qu'il avait raconté chez Gustave Flaubert, un jour à la nuit tombante, d'un garçon

qui ne connaissait pas son père, et qui le rencontra, et qui le perdit et le retrouva sans être sûr que ce fût lui, en des circonstances possibles mais surprenantes, hallucinantes, et qui le découvrit enfin, noyé sur une grève déserte

(p. 2)

« Monsieur Parent » est une histoire « en des circonstances possibles mais surprenantes, hallucinantes, » aussi (p. 2). Une chose bizarre ; jamais deux sans trois. Cela peut-être par hasard, mais dans l'histoire de Tourgueneff aussi bien que dans la nouvelle de Maupassant, il y a trois rencontres entre le garçon et son père.

Dans l'analyse de la nouvelle de Maupassant et pour la description de la vie d'Henri Parent et de l'action dans le récit, nous trouvons qu'il y a trois épisodes décisifs qui la divisent ; la scène initiale dans l'appartement d'Henri Parent (p. 17), la scène cinq ans plus tard quand il voit sa femme avec Limousin et Georges (p. 20) et la scène finale ; la dernière rencontre, vingt ans après la scène initiale (p. 23). La nouvelle de Maupassant est inquiétante parce que le lecteur ou la lectrice sensible éprouve « ce qu'il sent, ses joies, ses plaisirs, ses souffrances, ses désespoirs, » et il ou elle « analyse malgré tout, malgré lui, sans fin, les cœurs, les visages,

les gestes, les intonations. Sitôt qu'il a vu, quoi qu'il ait vu, il lui faut le pourquoi ! » (G. d. Maupassant, 1882a, p. 1-2).

En dehors de l'intrigue, la caractérisation d'Henri Parent, de l'ensemble de ses manières habituelles de sentir et de réagir qui le distinguent comme individu, est ample dans cette nouvelle. Nous sommes témoins du moment où l'inquiétude l'a pris et où son angoisse, caractérisée par une crainte diffuse pouvant aller jusqu'à la panique, le prend aussi. En quelque sens, la figure de Parent est à deux dimensions, et ceci dans presque toute la nouvelle, mais heureusement pour nous, nous sommes témoins des réactions émotionnelles de Parent. Ses sensations et ses réactions sont d'une intensité immense. Nous avons même l'impression qu'il peut devenir fou à la fin de ses jours. Il semble possédé par une idée fixe qui s'impose à son esprit sans relâche. L'idée fixe est de savoir si le petit Georges est son propre fils ou non. Il cherche la vérité, mais elle est difficile ou impossible à trouver et il se sent entouré de duplicité. Il se réfugie dans l'alcool et il se venge sur son épouse et son ancien ami.

Au début de la nouvelle de Maupassant, Henri Parent est « un homme de quarante ans, déjà gris, un peu gros, portant avec un air inquiet un bon ventre de joyeux garçon que les événements ont rendu timide. » (Guy de Maupassant, 1885, p. 1). À la fin du récit, il est tout seul sujet aux « tortures morales et à toutes les misères physiques » (p. 23). Depuis vingt ans, ou pendant les vingt-trois ans qui sont passés depuis la naissance de son fils, il s'est demandé si le petit Georges est son fils ou non. Une seule fois il quitte Paris pour aller à la campagne, et par hasard, il voit Georges, sa femme et son ancien ami, Limousin. Vingt ans de misère, et l'homme timide est enragé en les voyant, eux, qui « avaient vécu ainsi, grâce à lui Parent, avec son argent, après l'avoir trompé, volé, perdu ! » (p. 23). Il a maintenant l'audace de les confronter et de les blesser, mais une fois retourné à Paris, « il se sentait brisé comme si on lui eût rompu les os. » « Pour la première fois de sa vie il se grisa tout à fait, ce soir-là, et on dut le rapporter chez lui. » (p. 26).

Nous tenons que dans cette nouvelle en deux parties, Maupassant décrit le vieillissement et la vieillesse d'Henri Parent, de sa femme Henriette et de son ancien ami, Paul Limousin. Nous voyons aussi la croissance de Georges jusqu'au dernier épisode quand Henri Parent les réprimande tous les trois. Georges est maintenant un jeune homme qui prend Henri Parent par les épaules et le repousse parce qu'il a peur. Il lui semble que Parent va menacer sa mère.

La nouvelle est le deuxième choix d'œuvre de notre analyse. Les deux parties de la nouvelle ont des structures différentes. Dans la première partie, les scènes ont une grande place. Dans la deuxième partie, ce sont le plus souvent, les sommaires qui sont privilégiés par le récit. En chiffres ronds, la nouvelle de Maupassant a sur vingt-six pages plus de dix de dialogue, tandis que dans le conte de Flaubert, le dialogue reste restreint. Les pages de dialogue dans l'œuvre de Maupassant, nous font penser à une pièce de théâtre, un drame avec des répliques bien envoyées. La deuxième partie de la nouvelle fait l'objet d'un film futur avec « l'abominable vie qu'il avait menée entre un trottoir et un comptoir [...] (p. 23), avec ses répétitions d'un jour à l'autre, pendant des semaines, des mois, des années. Son vieillissement et sa transformation corporelle se portent facilement à l'écran, mais comment y exprimer toutes ses pensées et ses angoisses ?

Au début de la deuxième partie, Maupassant décrit les effets du drame raconté dans la première partie de la nouvelle « Il ne pensait plus que rarement, à présent, au drame affreux où avait sombré sa vie, car vingt ans s'étaient écoulés depuis cette soirée effroyable » (p. 21). Au temps de ce drame, Henri Parent est sous la férule de sa femme et de sa vieille bonne. Il a peur de ces deux femmes. L'insécurité d'Henri Parent est évidente à travers la première partie de la nouvelle. À la page 2, Maupassant nous donne une description affreuse de la situation d'Henri Parent. Cette description nous fait penser à une autre nouvelle de Maupassant, « Le Horla » (1886 - 1887) (Guy de Maupassant et Bénévent, 2003), qui est écrite à la première personne. Les deux œuvres ont plusieurs points de ressemblance, comme le fait qu'au début de chaque récit, le personnage principal se trouve dehors. Henri Parent est dans l'allée à l'après-midi, le soleil se couchant, avec petit Georges, son fils aimé. Le moi dans « Le Horla » est dans le jardin de la maison où il a grandi et où il fait bon (p. 31-32). Les protagonistes ont tous les deux peur de quelqu'un, quelqu'une ou quelque chose et ils cherchent à se protéger en s'enfermant dans leurs chambres. Maupassant décrit comment Henri Parent essaye de le faire en rentrant avec Georges quand il demande à la bonne, avec angoisse, si sa femme est là.

Et il entra dans son appartement. Dès qu'il y fut, il poussa le verrou pour être seul, bien seul, tout seul. Il était tellement habitué, maintenant à se voir malmené et rudoyé qu'il ne se jugeait en sûreté que sous la protection des serrures. Il n'osait même plus penser, réfléchir, raisonner avec lui-même, s'il ne se sentait garanti par un tour de clef contre les regards et les suppositions.

(Guy de Maupassant, 1885, p. 2)

Après avoir chassé sa femme, son ami et le petit Georges, parce que, sur sa demande, sa femme lui dit qu'il est à Limousin, Henri Parent se cache dans sa chambre pour échapper à toute chose. « Puis il referma la porte, donna deux tours de clef et poussa les verrous. A peine rentré dans le salon, il tomba de toute sa hauteur sur le parquet. » (p. 17). C'est la fin de la première partie de la nouvelle.

Le moi de « Le Horla » a la crainte du sommeil aussi bien que la crainte du lit. « Vers dix heures, je monte dans ma chambre. À peine entré, je donne deux tours de clef, et je pousse les verrous ; j'ai peur...de quoi ?... » (Guy de Maupassant et Bénévent, 2003, p. 34). La peur lui fait chercher dans ses armoires et regarder sous son lit et il se demande s'il est brisé physiquement ou s'il se trouve dans un état bizarre et inexplicable. À la fin de leurs vies, les deux hommes, le protagoniste dans « Le Horla » et Henri Parent, sont plutôt brisés physiquement et moralement. Ils sont seuls, c'est à dire qu'ils ont tous les deux dans leurs vies, soit une chose qui est dans les lieux où ils sont, soit une présence à laquelle ils pensent. Pour Henri Parent, cette présence, c'est la question qui l'a tourmenté pendant vingt ans, à savoir si le petit Georges est son fils ou non. La bonne Julie lui disait qu'il était le fils de Limousin (Guy de Maupassant, 1885, p. 5), comme sa femme le lui a dit aussi (p. 17). Elle s'en va avec Limousin, mais elle emporte le petit Georges et Monsieur Parent la pousse rudement en dehors (p. 17). Maintenant il reste tout à fait seul. La bonne Julie « qui l'avait élevé, et qui avait fermé les yeux de sa mère » (p. 3), et qui lui dit qu'elle n'a « jamais rien fait par intérêt d'argent » mais tout par intérêt pour lui, (p.4) a quitté la maison aussi, après que Monsieur Parent l'a mis à la porte. Après tout, « [...] son pauvre esprit d'homme calme et bon, harcelé par le doute, lui montrait maintenant, comme des certitudes, ce qui aurait pu n'être encore que des soupçons. » (p. 6). « Pour lui la terre était vide, parce qu'il n'aimait rien sur la terre. » (p. 23). Il est troublé par l'idée qu'il peut entrer dans toutes les maisons de Paris sans y trouver ce qui lui manque ; une porte qu'il ouvre « pour trouver et embrasser quelqu'un derrière. » (p. 23). Le moi de « Le Horla » veut tuer cette présence par un incendie. Il le trouve indestructible et il est tourmenté par l'angoisse. « [...] il n'est pas mort...Alors...alors...il va donc falloir que je me tue, moi !... » (Guy de Maupassant et Bénévent, 2003, p. 68).

La situation pénible d'Henri est illustrée à la page 2. Henri a trop de confiance en son ami Paul Limosin parce qu'il ne sait rien de sa tromperie, mais la déloyauté d'un ami aimé l'afflige profondément.

|
l'ami intime et familier du ménage, après avoir été l'inséparable compagnon de sa vie de garçon. C'était Limosin qui servait d'huile et de tampon entre Henriette et lui, qui le défendait même vivement, même sévèrement contre les reproches immérités, contre les scènes harcelantes, contre toutes les misères quotidiennes de son existence.

(Guy de Maupassant, 1885, p. 2)

D'après nous, Maupassant ne décrit pas la situation d'Henri Parent avec la tendresse qu'a Flaubert pour Félicité, mais il montre les pensées et les sentiments d'Henri d'une manière convaincante, surtout sa description des multiples signes de fatigue émotionnelle et des sensations pénibles qui l'accompagnent.

À la fois dans la nouvelle de Maupassant, et dans le conte de Flaubert, il y a une bonne. La bonne dans la nouvelle de Maupassant s'appelle Julie comme la bonne de la famille de Flaubert. Les deux bonnes s'appellent Julie, mais elles sont tout à fait différentes. Julie dans le conte de Maupassant était « une vieille bonne qui l'avait élevé, une de ces servantes maîtresses qui sont les tyrans des familles, [...] » (p. 2). À la page 6, Monsieur Parent et Julie se battent et elle quitte la maison à l'instant et elle n'est plus mentionnée dans la nouvelle. Contrairement à Julie, Félicité reste chez les Aubain toute sa vie, dès l'âge de dix-huit ans, même après la mort de Madame Aubain. Julie est le tyran de la famille Parent, alors que Félicité est une femme soumise qui a la confiance de la famille Aubain.

4.2. La situation d'Henri Parent comparée avec celle de Félicité

Nous pouvons dire que Monsieur Parent vit vingt-trois ans de souffrances vers la fin de sa vie, tandis que Félicité en vit presque dix-huit ans au début de sa vie. Le temps qui passe fait vieillir à la fois Monsieur Parent et Félicité, mais leurs vieillesse seront différentes. Avant tout, le personnage principal de Maupassant est un homme, tandis que chez Flaubert le personnage principal est une femme. Ensuite, Monsieur Parent n'est pas un domestique comme Félicité. Officiellement, il a le statut de maître de famille. C'est « un homme de

quarante ans, déjà gris, un peu gros, pourtant avec un air inquiet un bon ventre de joyeux garçon que les événements ont rendu timide. » (p. 1), alors que Félicité a un visage maigre et a vingt-cinq ans, elle a l'air d'avoir quarante ans et « semblait une femme en bois, » (Flaubert, 2012, p. 10). Monsieur Parent vit sans emploi comme un modeste rentier avec vingt mille francs de revenu (Guy de Maupassant, 1885, p. 2), pendant que Félicité « enferma tout son petit bagage dans un mouchoir [...] » en partant de la ferme (Flaubert, 2012, p. 12). Monsieur Parent est marié et il a un enfant de trois ans qui s'appelle Georges (Guy de Maupassant, 1885, p. 2), contrairement à Félicité qui est célibataire et qui n'a pas d'enfant et qui, au début du conte, n'a que dix-huit ans (Flaubert, 2012, p. 11). La faute d'Henri Parent est d'épouser une jeune femme qui était prise sans dot (Guy de Maupassant, 1885, p. 2). Elle a voulu faire un bon mariage, et elle n'aime pas l'homme, mais ses vingt mille francs de revenue. Mme Aubain est la dupe de M. Bourais et Monsieur Parent est la dupe de sa femme Henriette et de Paul Limousin.

Monsieur Parent se demande « Comment ne pouvait-il rien savoir, ne pouvait-il pas deviner en les regardant ainsi côte à côte, en face de lui ? » (p. 13). Leur tromperie lui semble être une sorte de jeu pour les amants, un jeu pour se moquer « d'un brave homme, parce que son père lui avait laissé un peu d'argent ! » (p. 13). Il ne comprend pas leur mauvaise conduite et la chose la plus difficile pour lui de comprendre est le fait « que la voix fût la même pour mentir que pour adorer, et le regard fourbe qui trompe, pareil au regard sincère » et que « rien ne révélât aux cœurs droits les fraudes des cœurs infâmes, » (p. 13). Félicité non plus, ne comprend pas le mal :

Pourquoi l'avaient-ils crucifié, lui qui chérissait les enfants, nourrissait les foules, guérissait les aveugles, et avait voulu par douceur, naître au milieu des pauvres sur le fumier d'une étable ?

(p. 18)

Nous avons tenu le fait qu'au fond les vies différentes de Madame Aubain et sa de bonne Félicité sont à la base de leurs vieillesse différentes. C'est aussi le cas de la vie d'Henri Parent. Chacun ou chacune des trois personnages de « Monsieur Parent », mentionnés ici, a la possibilité d'agir sur sa propre situation, mais tous se trouvent dans une situation de dépendance économique et émotionnelle les uns par rapport aux autres. C'est sa vie à lui qui fait vieillir Monsieur Parent, physiquement et moralement. De la même façon que Félicité est

admirée pour sa vie active au service de la famille Aubain et pour son amour d'autrui, la femme de Monsieur Parent n'a que d'aversion pour son mari et son inaction. Il nous semble qu'il est déjà en train de vieillir assez rapidement au début de la nouvelle, à ses quarante ans. Félicité se soumet les conditions de sa vie, alors que Monsieur Parent ne les accepte pas. Elle pardonne à l'autrui, mais il n'oublie jamais la double tromperie de sa femme et de son ami. Il a toujours envie de les punir pour avoir menti. Il n'aura jamais une vie paisible comme celle de Félicité.

4.3. Les mots pour le dire

À la différence du récit de Flaubert, Maupassant emploie des mots comme **vieux** en décrivant son personnage principal. Il emploie aussi ce mot pour la caractérisation de la femme et de son ami. Pour répéter, nous utilisons le mot *vieux* pour la caractérisation d'une personne qui a vécu longtemps et qui est dans la vieillesse. Nous nous servons aussi de ce mot pour la personne qui a les caractères physiques ou moraux d'une personne âgée. Nous allons examiner la représentation de la vieillesse dans la nouvelle de Maupassant. Au début de récit, le narrateur dit que, à 40 ans, Henri Parent est déjà gris (Guy de Maupassant, 1885, p. 1). Déjà, le ton du récit est là avec la possibilité d'être une histoire du vieillissement, celui d'Henri Parent. À la page 15 quand Monsieur Parent est parti, apparemment pour chercher une autre bonne après avoir chassé sa **vieille** bonne Julie, sa femme et son ami croient qu'ils sont seuls et ils s'embrassent. Le narrateur fait la description de tous les deux. Ils ont l'air d'être un beau couple. Il est « grand, brun, avec des favoris tombants, l'allure un peu vulgaire d'un beau garçon content de lui ; elle mignonne, rose et blonde, une petite Parisienne mi-cocotte et mi-bourgeoise [...] ». Il est important d'avoir cette description présente à l'esprit pour la comparer avec celles du même couple cinq et vingt ans plus tard. Maupassant décrit l'effet de leur vieillissement au moment de leur rencontre.

À l'occasion de la première rencontre de Monsieur Parent, sa femme, son ancien ami et son enfant en dehors de l'appartement, cinq ans se sont écoulés. Par hasard, il les voit dans la rue quand il fait sa promenade ordinaire. Il reconnaît sa femme par un geste de la main et il les devance pour revenir en arrière et les revoir de face.

Limousin avait blanchi, vieilli, maigri ; sa femme, au contraire, plus fraîche que jamais, avait plutôt engraisé ; Georges était devenu méconnaissable, si différent de jadis !

(p. 20)

Monsieur Parent s'enfuit et il craint qu'ils l'aient vu et reconnu. Il nous semble qu'il n'a rien à craindre.

Quand il passa contre l'enfant, il eut envie, une envie folle de le saisir dans ses bras et de l'emporter. Il le toucha, comme par hasard. Le petit tourna la tête et regarda ce maladroit avec des yeux mécontents.

(p. 20)

C'est le regard que Monsieur Parent pose sur Limousin qui nous fait voir un vieil homme et la femme avec les formes lourdes. Ce soir-là, est un soir comme les autres, mais Parent boit plus que d'habitude.

Nous sommes témoins du vieillir de Monsieur Parent. Sa vie est une affaire d'habitude et dans sa description de cette vie, Maupassant ne dit simplement pas qu'il vieillit ou perd ses cheveux. Il fait un lien entre le vieillissement de Parent et le lieu où le vieillissement se passe. « Il **vieillit** dans la fumée des pipes, perdit ses cheveux sous la flamme de gaz, » (p. 21).

Maupassant fait aussi une sorte de catalogue, une liste méthodique accompagnée de détails, d'explications des habitudes de Parent qui remplissent sa vie vide « [il] considéra comme des événements le bain de chaque semaine, la taille de cheveux de chaque quinzaine, l'achat d'un vêtement neuf ou d'un chapeau. » (p. 21). Il se regarde dans la glace maintes fois et finit par demander à la dame du comptoir si le chapeau lui va bien. Le temps passe, mais il n'y a que la grande glace de la brasserie qui reflète le vieillissement de Parent, son crâne qui devient de plus en plus chauve tous les jours. Ici Maupassant parle du ravage du temps et du temps qui passe et fuit en dévorant les pauvres hommes. « Les années se suivaient, lentes, monotones et courtes parce qu'elles étaient vides. » (p. 21), mais la chose tragique est qu'« Il ne les sentait pas glisser sur lui. Il allait à la mort sans remuer, sans s'agiter, assis en face d'une table de brasserie ; ». « Mais l'existence qu'il s'était faite ensuite l'avait usé, amolli, épuisé ; » (p. 21).

Le patron de sa brasserie lui dit qu'il faut qu'il se secoue un peu et qu'il prenne l'air à la campagne. Il dit à sa caissière qu'il a la confiance de Monsieur Parent et qu'il parle avec lui chaque jour « Ce pauvre M. Parent file un mauvais coton, ça ne vaut rien de jamais quitter

Paris. » (p. 21). Il voit que le pauvre homme est dans une situation physique très défavorable. Il est en mauvaise santé et il dit à sa caissière qu'elle doit convaincre M. Parent à aller à la campagne. Mlle Zoé est « pleine de pitié et de bienveillance » pour ce pauvre **vieux** qui écoute ses rêves de la campagne et un matin il lui demande s'il y a quelque part où on peut bien déjeuner, aux environs de Paris. Elle lui répond qu'il peut aller à la Terrasse de Saint-Germain parce que c'est si joli. (p. 21) et il ira à la place où se trouveront aussi sa femme, son ami et Georges.

À l'occasion de la deuxième rencontre de Monsieur Parent, Henriette, Limousin et Georges, il entend la voix de sa femme et il voit des gens qu'il n'aurait jamais reconnus.

Sa femme était toute blanche, très forte, une **vieille** dame sérieuse et respectable ; et elle mangeait en avançant la tête, par crainte des taches, bien qu'elle eût recouvert ses seins d'une serviette. [...]. Limousin tournait le dos et mangeait les épaules un peu voûtées.

(p. 23).

C'est avant tout la figure de sa femme qui l'agace. Elle n'a pas l'air de sa femme d'autrefois. « Elle avait pris un air hautain, un air de dévote grasse, de dévote inabordable, cuirassée de principes, blindée de vertu » (p. 24). Elle est une femme « Faite libre par ses cheveux blancs d'où la poudre s'envole, [...] », « une vieille femme qui fut jolie, coquette, séduisante, aimée, [...] », (G. d. Maupassant, 1882b). Parent sait qu'il a vieilli lui-même, car Georges est devenu un homme avec une barbe d'adolescent. Parent ne peut pas le croire et il est stupéfait parce qu'il ne connaît pas ce jeune homme. « ; il ne pouvait rien exister de commun entre eux. » (p. 23). Il voit Limousin. « On eût dit un diplomate en retraite, tant il semblait important avec ses beaux favoris souples et blancs dont les pointes tombaient sur les revers de sa redingote. » (p. 24).

À la page 23, Parent est caractérisé comme « un pauvre **vieux** sans joies possibles, sans attentes [...] » au contraire de Limousin. La manière intense avec laquelle l'auteur rend les pensées de Parent, donne au lecteur ou à la lectrice presque l'impression que c'est Monsieur Parent qui a la parole, mais c'est toujours le narrateur. Un élément caractéristique qui permet d'identifier et de reconnaître le style littéraire de Maupassant, est la juxtaposition des mots. Il les met ensemble et les groupe en deux, en trois, ou en quatre mots. En décrivant l'état

physique et moral de Parent, son style donne au texte du récit une intensité qui va bien avec le thème du texte. Souvent, il se sert d'adjectifs. Notre exemple se trouve à la page 21. «Les années se suivaient, **lentes, monotones** et **courtes** parce qu'elles étaient vides. ». C'est un trait de style que nous avons noté aussi chez Baudelaire, par exemple dans son poème « Les veuves » (Baudelaire, 2010) : « ...ils se sentent irrésistiblement entraînés vers tout ce qui est **faible, ruiné, contriste, orphelin.** » (p. 38). Nous avons l'impression que Baudelaire parle de Mme Aubain.

4.4. La violence dans la nouvelle « Monsieur Parent »

4.4.1. Se trouver à court d'arguments

En lisant la nouvelle de Maupassant, nous avons eu l'impression qu'il y a beaucoup de violence dedans. L'article de Myriam Tsikounas, « Les contes de la violence ordinaire », soutient notre impression (Tsikounas, 2004). Elle constate qu'il y a effectivement de la violence dans les récits de Maupassant. Quand Monsieur Parent a des émotions très fortes, il n'a plus les mots pour dire ce qu'il veut et il se sert de la violence. La plupart du temps, Henri Parent est considéré comme un homme timide. Maupassant laisse à l'ami de Parent le soin de caractériser cet homme. Limousin ne comprend pas la conduite d'Henriette Parent, malgré les relations mauvaises entre Henriette et son mari, qui a peur d'elle.

- C'est inepte, ce que tu fais ! Du reste, toutes les femmes sont pareilles. Comment ? voilà un excellent garçon, trop bon, stupide de confiance et de bonté, qui ne nous gêne en rien, qui ne nous soupçonne pas une seconde, qui nous laisse libres, tranquilles autant que nous voulons ; et tu fais tout ce que tu peux pour le rendre enragé et pour gâter notre vie.

(Guy de Maupassant, 1885, p. 14)

Limousin pense que Parent est un excellent garçon qui ne bat ni ne trompe sa femme et il lui dit que « C'est trop fort à la fin de faire souffrir ce garçon uniquement parce qu'il est trop bon, et de lui en vouloir uniquement parce que tu le trompes. » (p. 14). Evidemment, Limousin ne comprend pas la logique de sa femme. Elle voudrait « qu'il fût un peu jaloux au moins » (p. 15) en parlant d'Henri Parent. Son vœu s'est réalisé et Maupassant décrit ce trait de violence dans le caractère d'Henri Parent de deux façons, l'une étant les actes violents eux-

mêmes, l'autre est de se servir des verbes dénotant les propres dires de Parent. Henri Parent recourt à la force et injurie Julie, sa femme et son ami, mais jamais son petit Georges.

Premièrement, nous examinerons le vocabulaire que Maupassant emploie pour décrire l'impotence verbale d'Henri Parent. Il suffit de regarder la page 2. Nous trouvons le ton du récit quand Parent parle avec la bonne : « et il demanda **avec angoisse**. – Madame est-elle rentrée ? » « Il répondit **d'un ton gêné** », « M. Parent feignait de ne point écouter. Il **murmura** : » (p. 2). À la page 3 :

Julie parut sur la porte, [...] : - Il est sept heures et demie, Monsieur. Parent jeta sur la pendule un regard inquiet et résigné, et **murmura** : [...] Voyant l'orage, il s'efforça de l'écarter :

Julie dit que son dîner est prêt, maintenant, mais Madame n'est pas rentrée. « Parent, tout frémissant d'angoisse, sentit qu'il fallait arrêter net la scène menaçante ». (p. 4). Le verbe qui revient, est le verbe de **balbutier** : d'articuler d'une manière hésitante et imparfaite les mots que l'on veut prononcer. Plus Julie parle de sa femme, plus il est effaré. Il éprouve un effroi mêlé de surprise : « Il demeurait effaré, ne comprenant pas. Il ne put que **balbutier** » ; « Parent s'était levé, livide, **balbutiant**. - Tais-toi...tais-toi...ou... ». Mais il ne peut pas la faire taire. L'homme a maintenant le couleur plombée, bleuâtre (p. 5). C'est l'habitude de Monsieur Parent de murmurer et de balbutier quand sa vie et la conduite des autres lui sont "trop fortes", quand l'intensité de ses actions lui donne une douleur trop intense.

4.4.2. La violence

Parent est une personne humiliée, méprisée et abusée. C'est un homme rempli de tendresse qui fait expérience de solitude fondamentale. Étant un homme très impressionnable, il se sent seul. Il aime un enfant, il perd l'enfant et cet enfant lui manque beaucoup. Surtout, il se comporte d'une façon passive quand on attend autre chose de lui, même de cet homme dominé. Félicité est dominée socialement, mais elle est toujours en activité, ce qui la sauve. Tous les deux, Henri Parent et Félicité, dépendent de leurs rôles dans la famille et ils ont besoin d'aimer les enfants de qui ils ont pris soin.

Quand Henri Parent se trouve à court d'arguments, il recourt à la violence. Nous avons été frappés par la violence dès la première page de la nouvelle. La violence n'est pas toujours la force brutale pour soumettre quelqu'un ou quelqu'une ; c'est aussi l'action d'agir sur quelqu'un comme Henri Parent, en employant l'intimidation. La bonne Julie et Henriette Parent font d'Henri Parent un homme timide en le mettant dans un état de dépendance et le ramenant à l'obéissance. Quand la situation le dépasse, il recourt à la violence. Il y en a trois épisodes dans la nouvelle, deux épisodes dans la première partie de la page 1 à la page 17 et un épisode dans la deuxième et finale partie à la page 26.

Pour prendre un exemple, quand Julie lui adresse une remontrance en parlant de sa femme, « Parent, tout frémissant d'angoisse, sentit qu'il fallait arrêter net la scène menaçante. » (p. 4).

Il fait deux pas, les poings fermés, [...] La clameur de son fils exaspéra Parent, l'emplit de courage et de fureur. Il se précipita vers Julie, les deux bras levés, prêt à frapper des deux mains, et criant : [...] Il la touchait déjà !

(p. 5).

Maintenant, Julie lui dit la vérité sur sa femme et son enfant, de son point de vue. « Il s'arrêta tout net, laissa retomber ses bras ; et il restait en face d'elle tellement éperdu qu'il ne comprenait plus rien. ». Julie l'accuse de ne rien voir et de ne rien comprendre et le fondement de sa vie est en question. Il veut la faire taire, mais cela ne se fait pas. Il la dit « Va-t'en ou je te tuerais ! »

Et d'un effort désespéré il la lança dans la pièce voisine. Elle tomba sur la table servie dont les verres s'abattirent et se cassèrent ; puis s'étant relevée, elle mit la table entre elle et son maître, et, tandis qu'il la poursuivait pour la ressaisir, elle lui crachait au visage des paroles terribles.

(p. 6)

Il court derrière elle jusqu'à sa chambre et dit qu'elle est obligée de quitter la maison. Sa femme rentre. Julie est partie et Henriette dit qu'il fallait arrêter Julie. Elle abuse son mari verbalement.

-Tiens, tu ne seras jamais qu'une loque, un pauvre sire, un pauvre homme sans volonté, sans fermeté, sans énergie. Ah ! elle a dû t'en dire des raides, ta Julie, pour que tu te sois décidé à la mettre dehors. J'aurais voulu être là une minute, rien qu'une minute.

(p. 11)

Parent les prend en flagrant délit. Il leur dit qu'il va chercher une autre bonne et il sort. En rentrant, il comprend qu'

Ils n'avaient rien entendu, ni le bruit de la clef ni le grincement de la porte ; mais Henriette, brusquement, poussant un cri aigu, rejeta Limousin de ses deux bras, et ils aperçurent Parent qui les regardait, livide, les poings fermés, déchaussé, et son chapeau sur le front.

(p. 15).

Il semble fou. Il ne dit rien, mais...

il se rue sur Limousin, le prit à pleins bras comme pour l'étouffer, le culbuta jusque dans l'angle du salon d'un élan si impétueux, que l'autre, perdant pied, battant l'air de ses mains, alla heurter brutalement son crâne contre la muraille.

(p. 15-16)

Sa femme ne reste pas tranquille. Elle se jette sur son mari pour protéger son amant et le saisit par le cou, « et enfonçant dans la chair ses dix doigts fins et roses, elle serra si fort, avec ses nerfs de femme éperdue, que le sang jaillit sous ses ongles. » De plus, elle lui mord l'épaule et elle a l'air de vouloir le déchirer avec ses dents. Parent est obligé de lâcher Limousin, parce qu'il est étranglé et suffoque lui-même, « pour secouer sa femme accrochée à son col ; et l'ayant empoignée par la taille, il la jeta, d'une seule poussée, à l'autre bout du salon. » (p. 16). La scène est très visuelle et des expressions comme celle de Limousin qui est « collé contre le mur » et qui ne sait pas ce qui l'a frappé et celle d'Henriette décoiffée avec ses vêtements en désordre, « pareille à une bête qui va sauter. » augmentent l'impression violente de la scène. Maupassant explique cette scène par sa caractérisation d'Henri Parent. C'est sa

personnalité d'une bonté extrême, un peu faible, qui lui donne des problèmes qui assombrit son existence.

Puis, comme il avait la colère des débonnaires, et la violence poussive des faibles, il demeura debout entre les deux, haletant, épuisé, ne sachant plus ce qu'il devait faire. Sa fureur brutale s'était répandue dans cet effort, comme la mousse d'un vin débouché, et son énergie insolite finissait en essoufflement. Dès qu'il put parler, il **balbutia** : - Allez-vous-en...tous les deux...tout de suite...allez-vous en !...

(p. 16)

Ils s'en vont, avec le petit Georges. « Puis il referma la porte, donna deux tours de clef et poussa les verrous. À peine rentré dans le salon, il tomba de toute sa hauteur sur le parquet. » (p. 17), réaction provoquée par la terrible épreuve du jour. Nous ne savons pas si sa mauvaise chute est le résultat d'une attaque d'apoplexie.

Dans sa dernière rencontre, à partir de la page 25, avec sa femme, son ancien ami et Georges, qui se passe vingt ans plus tard, Georges veut défendre sa mère. Il prit Parent par les épaules et allait le frapper. Quand Parent demande qui est le père de Georges, Limousin se jette sur lui. Parent repousse Limousin, en riant de façon malveillante en lui disant « - Ah ! tu es brave aujourd'hui ; tu es plus brave que le jour où tu te sauvais sur l'escalier parce que j'allais t'assommer. » (p. 25). Cette fois la violence n'est pas tout à fait la faute de Monsieur Parent, c'est à sa femme, à son ancien ami et au jeune homme, Georges, de se défendre. Cette fois, Parent peut avoir l'audace de faire connaître son opinion, mais il balbutie toujours, sa voix est cassée par l'émotion, or, maintenant sa situation est différente. Il n'est pas pris par surprise, car il est comme un revenant, une personne qui revient après une longue absence. C'est plutôt l'autre sens du mot qui fait que Limousin éprouve un effroi mêlé de surprise, car un revenant veut aussi dire l'âme d'un mort supposée revenir de l'autre monde sous une forme physique. Ils sont rattrapés par leur passé, et la révélation de leur secret du passé peut changer leur avenir, mais Monsieur Parent a toujours son idée fixe qui fait de sa vie une vie dénuée de sens. Il ne sait pas si Georges est son fils ou non. Il est possible que personne ne le sache.

Dans les œuvres de Flaubert et Balzac, nous allons examiner les rapports de ressemblance entre le commencement et la fin de chaque récit, la fin de la vie d'Henri Parent étant différente de la fin des deux autres vies. Vingt ans de misère, parfois l'auteur dit vingt-trois

ans, quand par hasard, il se trouve en présence de sa femme, son ami Limousin et Georges, la petite famille. Les voir, heureux et calmes, rend l'homme timide d'autrefois un homme vindicatif (p. 23). En retournant à Paris, « Pour la première fois de sa vie il se grisa tout à fait, ce soir-là, et on dut le rapporter chez lui. » (p. 26). Jusqu'au bout de ses jours, dans sa vieillesse, il ne voit rien que la solitude absolue. Il est comme un aveugle sans bâton, une personne dans la détresse, ne bénéficiant d'aucun appui. La misère de ce personnage, sa solitude, son impuissance et son humiliation, sont soulignées par son vieillissement. Parent est trahi par sa femme et son ami, comme l'être humain selon Maupassant est trahi par la vie en vieillissant.

5. *Le Père Goriot*

5.1. De Monsieur Goriot au père Goriot

Le Père Goriot (1835) d'Honoré de Balzac (1799 - 1850) (Balzac, 1999) est le troisième choix d'œuvre pour notre analyse. Balzac qui est considéré comme un des écrivains majeurs du XIX^e siècle, décrit la vieillesse de Jean-Joachim Goriot, qui est le personnage principal du roman. *Le Père Goriot* fait partie de *Scènes de la vie privée* de *La Comédie humaine* de Balzac.

Le thème littéraire qui saute aux yeux, est l'amour paternel, mais de notre point de vue, la vieillesse est aussi un thème important dans le roman. Le père Goriot est à la retraite, depuis 1813, après avoir quitté ses affaires. Il est l'homme « qui vers cette époque était respectueusement nommé monsieur Goriot » (p. 26) et considéré comme un homme riche. Il vit dans une pension bourgeoise, nommé la Maison Vauquer, dans l'établissement de Madame Vauquer.

Au commencement du récit, « à la fin du mois de novembre 1819 » (p. 42), Goriot est un « vieillard de soixante-neuf ans environ » (p. 25).

Monsieur Goriot était un homme, chez qui la parcimonie nécessaire aux gens qui font eux-mêmes leur fortune était dégénérée en habitude. La soupe, le bouilli, un plat de légumes, avaient été, devaient toujours être son dîner de prédilection.

(p. 33)

Il économise toujours, comme il le faisait auparavant.

Balzac n'y va pas de main morte ! Après avoir jugé défavorablement les pensionnaires, l'endroit, la rue, le jardinet, la maison, la cour, le salon et la salle à manger, il dit : « Pour expliquer combien ce mobilier est vieux, crevassé, pourri, tremblant, rongé, manchot, borgne, invalide, expirant, il faudrait en faire une description qui retarderait trop l'intérêt de cette histoire, et que les gens pressés ne pardonneraient pas. » (p. 28). Cela est l'endroit dans lequel Goriot passe sa vieillesse et les derniers jours de sa vie.

La femme de Goriot est morte « Après sept ans de bonheur sans nuages, [...] ». « Dans cette situation, le sentiment de la paternité se développa chez Goriot jusqu'à la déraison. « Il reporta ses affections trompées par la mort sur ses deux filles, qui d'abord satisfirent pleinement tous ses sentiments. » (p. 103). Goriot reste veuf, même si il y a des propositions de négociant ou de fermier de lui donner leurs filles. Son beau-père tenait que son beau-fils avait juré d'être fidèle à sa femme, même après sa mort. Il nous semble que Goriot a eu un grand amour. L'amour de sa femme qui lui manque, est peut être la cause de ses décisions, de ses actions et du développement de sa déraison sentimentale. À la page 42 il y a une préfiguration de la scène qui pour nous, et pour Eugène Rastignac, est la scène décisive du roman et qui nous donne l'envie de pleurer vers la fin du récit. En 1813, Goriot est un homme heureux et riche. Ses armoires « furent remplies par la nombreuse argenterie de son ménage. » (p. 42). Il ne se sépare jamais du cadeau de sa femme :

Ceci, dit-il à madame Vauquer en serrant un plat et une petite écuelle dont le couvercle représentait deux tourterelles qui se becquetaient, est le premier présent que m'a fait ma femme, le jour de notre anniversaire. Pauvre bonne ! elle y avait consacré ses économies de demoiselle. Voyez-vous, madame ? j'aimerais mieux gratter la terre avec mes ongles que de me séparer de cela. Dieu merci ! je pourrai prendre dans cette écuelle mon café tous les matins durant le reste de mes jours.

(p. 42)

Dans les deux parties du roman, intitulées I. Une pension bourgeoise et IV. La mort du père, les perspectives narratives importantes sont orientées vers Madame Vauquer et Eugène Rastignac pour la première partie et vers Eugène Rastignac pour la dernière partie. Pour

Madame Vauquer c'est la richesse du père Goriot qui l'intéresse. Pour Rastignac, il nous semble que c'est l'homme comme être humain qui l'intéresse. L'épisode référencé plus haut est à la page 62 dans la première partie du roman. Goriot n'aime pas se séparer du cadeau de sa femme, mais il le fait quand même, pour aider une de ses filles.

Pour les autres logeurs, le père Goriot est un homme mystérieux. Ils ne savent pas s'il est vraiment pauvre ou non. Les visites de ses jeunes filles sont prises pour des visites par ses maîtresses. Les autres logeurs ne croient pas que les deux jeunes filles habillées en robes très jolies, soient ses filles. Quelques observations dans la pension et à Paris expliquent un peu ces mystères. La nuit, Rastignac entend un soupir qu'il prend pour le râle d'un moribond, il sort de sa chambre et voit la lumière au bas de la porte de Goriot. Rastignac craint que son voisin se trouve mal et approche son œil de la serrure. Goriot a l'air en forme à part son activité qui semble très bizarre. Il est très fort et il a roulé une masse d'argent « pour l'arrondir en barre » (p. 63), « un plat et une espèce de soupière en vermeil ».

Le père Goriot regarda tristement son ouvrage d'un air triste, des larmes sortirent de ses yeux, il souffla le rat-de-cave à la lueur duquel il avait tordu ce vermeil, et Eugène l'entendit se coucher en poussant un soupir. — Il est fou, pensa l'étudiant. — Pauvre enfant ! dit à haute voix le père Goriot.

(p. 63)

Le logeur du second étage, Monsieur Vautrin, voit que Goriot vend ses ustensiles de ménage en vermeil en barre, chez l'orfèvre pour aller chez l'usurier Gobseck. Avec Madame Vauquer, Vautrin trouve que Christophe, le serviteur de Madame, va faire une commission pour Goriot et qu'il y a un billet acquitté dans l'enveloppe pour Madame de Restaud. Ils pensent toujours qu'il s'agit d'une de ses maîtresses. Rastignac raconte l'épisode de la nuit étrange à Bianchon, l'étudiant de médecin, et les émotions de Goriot plus tard (p. 84). Les réactions de Goriot ont fort impressionné Rastignac. L'épisode dont Rastignac est le témoin, est probablement l'épisode où Goriot est obligé « de gratter la terre avec ses ongles », de vendre cette écuelle et le plat que lui a donné sa femme ; « Voyez-vous, madame ? j'aimerais mieux gratter la terre avec mes ongles que de me séparer de cela. Dieu merci ! je pourrai prendre dans cette écuelle mon café tous les matins durant le reste de mes jours. »

5.2. La situation de Goriot dans la pension Vauquer

Le père Goriot était un des sept pensionnaires qui « étaient les enfants gâtés de madame Vauquer, qui leur mesurait avec une précision d'astronome les soins et les égards, d'après le chiffre de leurs pension » (Balzac, 1999, p. 31-32). Nous verrons l'effet de ses soins mesurés à la mort du père Goriot. L'un d'eux est le jeune homme, Eugène Rastignac, qui devient le confident de Goriot. Rastignac trouve qu'il est la personne la plus intéressante de la pension.

La jeune fille, mademoiselle Taillefer, et le jeune homme, Eugène de Rastignac diffèrent entièrement de Goriot et des autres logeurs. Le vieillard, le père Goriot, est *le Pâtiras* de la pension, « une pauvre créature rebutée, un souffre-douleur sur qui pleuvait les plaisanteries. » (p. 40). Les autres logeurs ne pensent pas qu'il ait été vermicellier et parlent de lui. Goriot ne comprend pas leur conversation et demande à Vautrin de quoi il s'agit. Vautrin lui répond « en enfonçant le chapeau du père Goriot par une tape qu'il lui appliqua sur la tête et qui le fit descendre jusque sur les yeux. » (p. 83). De plus, Goriot ne voit pas que Christophe emporte sa soupe et frappe la table avec sa cuiller au lieu de la placer dans la soupe après avoir relevé son chapeau, ce qui fait rire les autres. Rastignac voit que Goriot oublie de manger en entendant l'histoire triste de Victorine Taillefer qui est une enfant méconnue par son père. Rastignac dit à Biachon, l'étudiant de médecin de cet épisode, « à voix basse, nous nous sommes trompé sur le père Goriot. Ce n'est ni un imbécile, ni un homme sans nerfs. Applique-lui ton système de Gall², et dis-moi ce que tu en penserai. » (p. 84).

5.3. Les chambres du père Goriot

Il y en a deux tendances dans la vieillesse du père Goriot. L'une est son déclin parce qu'il devient toujours plus pauvre, en donnant tous ses biens à ses filles. Il est moins respecté qu'auparavant dans la société parisienne de son temps où, comme le dit Balzac, la richesse individuelle a la priorité absolue. L'autre est une sorte d'ascendant, du fait que tout le temps il loue une chambre moins chère chaque fois qu'il quitte sa chambre précédente, **non de bas étage** de condition médiocre, mais en haut de la maison.

² La phrénologie est une doctrine pseudo-scientifique du début du XIXe siècle : l'étude «des fonctions des différentes parties du cerveau et de leurs relations avec les penchants de l'homme», par l'observation de la conformation externe du crâne. (Caire, 2013).

En 1813 il loue un appartement de trois chambres au premier étage à douze cents francs de pension. À la fin de sa deuxième année dans la pension, il passe au second étage pour réduire sa pension et maintenant, il paie neuf cents francs de pension. « Il eut besoin d'une si stricte économie qu'il ne fit plus de feu chez lui pendant l'hiver. » (p. 49). Les autres logeurs parlent de lui, car ils ne comprennent pas pourquoi il économise. Quand il reçoit les visites des jeunes femmes dans son appartement, à l'époque où il paie toujours douze cents francs, personne ne croit qu'il est vraiment leur père. Madame Vauquer l'appelle vieux matou et se contente de savoir qu'il a des maîtresses et cela lui explique pourquoi il ne s'intéressait pas à elle. Vers la fin de la troisième année, il monte au troisième étage pour quarante-cinq francs par mois, il se passe de tabac, de coiffeur et de poudre.

À la page 29, Balzac dit de Madame Vauquer que « sa personne explique la pension, comme la pension implique sa personne » (p. 29). Nous avons envie de dire une chose semblable quant au père Goriot. Vers la fin de sa troisième année dans la pension, installé dans la chambre à quarante-cinq francs, le ralentissement du père Goriot commence. Sa personne explique la chambre, comme la chambre implique sa personne. Sans sa perruque poudrée, il semble plus âgé. Les traits de sa personne que Madame Vauquer trouvait attractifs, ne sont malheureusement plus là.

5.4. La mort du père Goriot

L'or du regard changé en plomb gris

Le père Goriot et Eugénie Rastignac sont en train de partir de la pension et de commencer leur vie heureuse rue d'Artois (p. 294) le tout financé par le père Goriot. Dans cet appartement Eugène et Delphine, la fille de Goriot, peuvent être ensemble et lui-même il peut être près d'eux. Goriot a dépensé presque tout son argent. Il va aider sa fille à récupérer de son mari sa fortune à elle.

Le père Goriot et Eugénie Rastignac sont maintenant les deux derniers logeurs chez Madame Vauquer. Delphine vient dans sa voiture pour chercher son père. Elle a des problèmes, parce que son mari a jeté ses propres capitaux et les siens dans des entreprises à peine commencées et c'est leur ruine si elle veut avoir la fortune qu'elle avait apporté en se mariant. En discutant quelques solutions, une autre voiture s'arrête dans la rue. C'est Anastasie qui demande son père. Son amant, Maxime, lui devait cent mille francs. « Oh ! papa, cent mille francs ! Je suis

devenue folle. Vous ne les aviez pas, j'avais tout dévoré... » (p. 303). Pour sauver la vie de son amant et son propre bonheur, sa fille a vendu les diamants de famille à l'usurier Gobseck. Cela n'est pas tout ; elle a toujours douze mille francs à payer pour que Maxime ne soit plus poursuivi. Son père n'a pas d'argent, et pour la première fois dans sa vie, il ne peut pas aider sa fille. « — Je ne les ai pas, Nasie. Plus, plus rien, plus rien ! » (p. 307). Ses derniers fonds ont été employés pour arranger l'appartement de sa sœur. La jalousie et la rivalité des deux sœurs se fait voir. Elles s'accusent l'une l'autre et le père devient de plus en plus agité et malheureux. Cela sera trop pour lui et il prévoit sa mort.

Ah ! reprit-il en s'asseyant, vous m'avez fendu le cœur. Je me meurs, mes enfants ! Le crâne me cuit intérieurement comme s'il avait du feu. Soyez donc gentilles, aimez-vous bien ! Vous me feriez mourir. Delphine, Nasie, allons, vous aviez raison, vous aviez tort toutes les deux. Voyons Dedel, reprit-il en portant sur la baronne des yeux pleins de larmes, il lui faut douze mille francs, cherchons-les. Ne vous regardez pas comme ça. Il se mit à genoux devant Delphine. — Demande-lui pardon pour me faire plaisir, lui dit-il à l'oreille, elle est la plus malheureuse, voyons ?

(p. 310)

Le père a plusieurs solutions pour obtenir la somme de douze mille francs, mais tout est inutile. La pensée lui vient qu'il n'est plus un père, parce qu'il ne peut plus aider ses enfants et il se compare à un chien qu'il dit est au-dessus de lui-même. Rastignac a tout entendu de sa chambre et vient avec un papier, « une lettre de change régulière de douze mille francs à l'ordre de Goriot » (p. 311). Il fait semblant d'avoir dormi dans sa chambre et d'avoir saisi quelques mots de la conversation. Maintenant il sait ce qu'il doit à Goriot. Rastignac donne le papier à Anastasie, mais celle-ci est en colère parce qu'il est étranger à l'affaire de sa famille. En écoutant la querelle de ses filles, le vieillard tombe sur son lit « comme frappé par une balle. — Elles me tuent ! se dit-il ! » (p. 312). Anastasie est trop égoïste pour voir que son père est gravement malade, elle se jette aux genoux de son père, apparemment pour l'embrasser, mais c'est parce qu'elle a oublié de lui faire mettre sa signature sur le dos du papier. Rastignac le voit et il dit à Delphine de se méfier de sa sœur.

Ils aident Goriot à se coucher, mais Rastignac s'inquiète de sa situation. Son ami Bianchon fait un diagnostic qui se montrera correct.

Il est flambé ! Il a dû se passer quelque chose d'extraordinaire en lui, il me semble être sous le poids d'une apoplexie sérieuse imminente.

(p. 315-316)

Bianchon demande à Rastignac s'il sait par quel événement la maladie a été causée, étant donné qu'il « a dû recevoir un coup violent sous lequel son moral aura succombé. » (p. 316). Les deux filles ne comprennent pas que leur père est mourant, ou elles ne veulent pas le savoir. Elles s'occupent des préparations pour le bal de madame Beauséant.

Rastignac passe la nuit dans son appartement neuf et il ne sait pas ce qui s'est passé à la pension. Anastasie est revenue pour voir son père et lui demander mille francs pour la robe qu'elle va porter au bal. Madame Vauquer dit que le vieil homme malade est sorti le matin avec ses derniers couverts, il était habillé comme un jeune homme et il a paru rajeuni. Seul Rastignac a la confiance de ce vieil homme et le trouve dans son lit. Bianchon est là et explique l'état du malade à Rastignac. Dans la dernière partie du roman, à l'approche de la mort de Goriot, nous voyons que ni les filles de Goriot, ni ses gendres ne se soucient de Goriot. Le vieux comprend qu'il va mourir, mais ses filles ne peuvent pas sortir de leur maison, chacune étant l'otage de son mari. Goriot veut seulement toucher leur robe ou sentir quelque chose d'elles. Le vieux les attend, l'une vient, mais il est trop tard. Son agonie dure longtemps, Bianchon et Rastignac l'aident et la servante Sylvie veille le mourant. Goriot n'a pas la mort douce et heureuse de Félicité. Goriot est traité par des médecins et Balzac profite de l'occasion pour décrire le malade, sa maladie et son apparence. Tout le temps, Rastignac doit trouver de l'argent pour le traitement. Le père Goriot n'a plus d'argent et sa famille refusent de l'aider. Son agonie est à faire pleurer. Il se demande quel est le tort qu'il a eu envers ses filles, si c'est sa faute qu'elles ont mauvais caractère et s'il peut encore gagner de l'argent pour les sauver. Les funérailles du pauvre homme sont déplorables et son enterrement aussi lamentable. Son service funèbre est celui d'un homme très pauvre. Madame Vauquer a pris « le médaillon à cercle d'or où étaient les cheveux des deux filles » (p. 365). Rastignac le reprit pour que Goriot « emporte au moins avec lui la seule chose qui puisse représenter ses deux filles. » Rastignac ne peut pas prononcer une parole et le serviteur Christophe dit une sorte d'oraison funèbre « Oui, monsieur Eugène, dit Christophe, c'était un brave et honnête homme, qui n'a jamais dit une parole plus haut que l'autre, qui ne nuisait à personne et ne jamais fait de mal. » (p. 366). Rastignac n'a pas le sou pour le pourboire des deux fossoyeurs. « Il fut forcé d'emprunter vingt sous à Christophe. » (p. 367).

La fin de la vie du Père Goriot est décrite avec pathos comme une misère croissante et une énorme déception. Sa vieillesse est marquée par la perte et la solitude. Il est puni pour son amour excessif, trahi par celles pour lesquelles il avait tout sacrifié comme un « Christ de la paternité ». Comme Félicité, son amour et son sacrifice de soi sont sans compromis. Ces deux protagonistes apparaissent comme admirables et déraisonnables à la fois. Monsieur Parent est aussi une victime de son amour, mais sa violence et son désir de vengeance le distinguent des autres.

5.5. Madame Vauquer

Madame Vauquer, la propriétaire de la pension Vauquer, est introduite la première dans le roman de Balzac. Elle est caractérisée comme une vieille femme qui a tenu une pension bourgeoise à Paris depuis quarante ans. Aucun jeune homme n'y a habité depuis 30 ans. En 1819, probablement, la plupart des logeurs sont des vieillards quand le drame commence. Dans une œuvre littéraire, la description est le passage qui évoque la réalité concrète. L'auteur a la liberté de décrire et caractériser ses personnages principaux comme il veut ; la caractérisation définit quelqu'un, quelqu'une ou quelque chose selon la qualité qui est spécifique. Ni la description de Madame Vauquer ni la description de sa maison et de son quartier de Paris ne sont idéalisées. Balzac les montre sous un jour peu flatteur. Madame est vieille et elle est entourée par des vieilleries. Toute chose est délabrée et en contradiction flagrante avec son nom de jeune fille ; Madame Vauquer, née de Conflans.

Goriot s'est retiré à la maison Vauquer en 1813. Au commencement, il est relativement riche et Madame Vauquer le voit comme son mari à venir. « Goriot vint muni d'une garde-robe bien fournie, [...] » (p. 41). Ses vêtements sont propres et chers et il ne se refuse rien. Ses armoires sont bien remplies par l'argenterie de son ménage. « Elle lui trouva l'air agréable et comme il faut. ». Elle rêve de

Se marier, vendre sa pension, donner le bras à cette fine fleur de bourgeoisie, devenir une dame notable dans le quartier, [...] elle rêva tout l'Eldorado des petits ménages parisiens. Elle n'avait avoué à personne qu'elle possédait quarante mille francs amassés sou à sou. Certes elle se croyait, sous le rapport de la fortune, un parti sortable.

(p. 43).

Pendant environ trois mois, elle fait des efforts pour attirer l'attention de Goriot. Elle s'achète des vêtements « pour se mettre sur le pied de guerre », lui disait madame la comtesse de l'Ambermesnil, son amie logeuse. Elle est veuve et il est veuf et un mariage serait aussi commode pour Madame Vauquer. Mais elle se trompe. Si le beau-père de Goriot avait raison ou non, Goriot n'est pas intéressé, même si c'est la bonne amie de Madame qui lui en parle.

Toutefois, elle voit qu'il est toujours homme désirable et Balzac laisse l'observation sur le père Goriot à Madame Vauquer ; « A l'entendre, cet homme si bien conservé, sain comme son œil et avec lequel on pourrait avoir encore beaucoup d'agrément, était un libertin qui avait des goûts étranges. » (p. 50).

Au début du roman, Balzac nous offre la vue de Madame Vauquer et son chat vers sept heures du matin en 1819.

la veuve se montre, attifée de son bonnet de tulle sous lequel pend un tour de faux cheveux mal mis ; elle marche en traînant ses pantoufles grimacées. Sa face vieillotte, grassouillette, du milieu de laquelle sort un nez à bec du perroquet ; ses petites mains potelées, sa personne dodue comme un rat d'église, son corsage trop pleine et qui flotte, sont en harmonie avec cette salle où suinte le malheur, où s'est blottie la spéculation et dont madame Vauquer respire l'air chaudement fétide sans en être écœurée. Sa figure fraîche comme une première gelée d'automne, ses yeux ridés, dont l'expression passe du sourire prescrit aux danseuses à l'amer renfrognement de l'escompteur, enfin toute sa personne explique la pension, comme la pension implique sa personne.

(p. 28-29)

Si la description de Madame Vaquer est un passage qui évoque la réalité concrète, c'est à pleurer. Quelle femme aime avoir un nez à bec du perroquet ou aime que sa personne est dodue comme un rat d'église ; d'être comparée avec un oiseau et un rat. À part cela, Balzac décrit chaque aspect de la scène en question, l'odeur aussi bien que les mouvements, ses expressions, les vêtements et la figure de Madame. La description de Madame Vauquer, personnage essentiellement méchant et laid, fait penser à un stéréotype traditionnel de la vieillesse féminine, celui de la vieille sorcière.

5.6. Félicité et le père Goriot

À la page 22 Balzac nous assure : « Ah ! sachez-le : ce drame n'est ni une fiction, ni un roman. *All is true*, il est si véritable, que chacun peut en reconnaître les éléments chez soi, dans son cœur peut-être. ». Nous avons l'impression d'entendre la voix de la nièce de Flaubert, Caroline Commanville : « Félicité et son perroquet ont vécu. » Cela veut dire : *All is true* ! Nous avons vu qu'il y a une ressemblance assez frappante entre Félicité et le père Goriot. Tous les deux sont des personnes qui sont bonnes et dévouées. Ils sont homme et femme exemplaires qui ont les qualités d'un saint et d'une sainte, personnes qui ont une patience exemplaire et mènent une vie irréprochable et qui ont les attachements remplis de tendresse et de respect.

Goriot est peut-être le personnage fictif le plus connu des deux. Il est un modèle du vieillard et Félicité est un modèle de la vieillard, elle nous rappelle tout de lui. Tous les deux n'agissent pas par intérêt personnel, car leur sentiment vif et infini qui pousse à aimer, à vouloir du bien, à aider en s'identifiant plus ou moins à l'autre est leur amour altruiste. Les filles de Goriot exploitent la situation à leur propre avantage et abusent de la bonne volonté de leur père. Mme Aubain exploite aussi la situation à son avantage, car elle économise en employant une bonne aussi dévouée que Félicité. La bonté de ces deux protagonistes est mise en relief par l'égoïsme de leur entourage. Les vieux meurent presque seuls, la vieillesse est le résultat de la marche du temps et ainsi va le monde. Chaque personnage fictif entre dans la maison au début de leur récit et ils vivent, ils vieillissent et ils meurent dans cette maison. Les deux maisons se délabrent. À la fin Madame Vauquer a perdu tous ses clients et la maison de Mme Aubain est hors de circuit parce qu'elle ne se loue, ni ne se vend. Pour Félicité cela est une bonne chose, parce qu'elle peut rester dans sa chambre, comme Goriot peut rester dans la pension jusqu'à sa mort, parce qu'il peut toujours louer une chambre moins chère. Par conséquent, ils vivent dans des chambres malsaines qui se dégradent de plus en plus.

Tout se trouve dans une impasse. Les descriptions par Flaubert et Balzac des maisons de Mme Aubain et de Madame Vauquer sont aussi des descriptions de leurs habitants. N'hésitons pas à répéter ce que dit Balzac de Madame Vauquer ; « enfin toute sa personne explique la pension, comme la pension implique sa personne. » (Balzac, 1999, p. 28-29). Le délabrement des maisons s'associe au gens laissant leurs corps se dégrader, la dégénérescence morale et la

société en déclin. La décadence est un thème recourant et cher à Maupassant aussi bien qu'à Flaubert et à Balzac. La vie et le déclin, cela revient évidemment au même pour Maupassant. Le thème du temps qui passe et de même, les tentatives échouées des personnages principaux à arrêter le temps, comme l'empaillage du perroquet de Félicité, le fait de garder des meubles et des choses d'autrefois, de rester accroché à sa perte comme Monsieur Parent, et le désir de Goriot de caresser ses filles encore une fois, ou au moins caresser leurs robes. Jusqu'à sa mort, Félicité habite la chambre la plus près du ciel dans l'ancienne maison de Mme Aubain, la chambre avec « la fenêtre surplombant le jardin, un œil-de-bœuf regardait la cour ; » (Flaubert, 2012, p. 33). Elle a la vue sur la nature et elle peut prendre l'air. Elle meurt dans sa chambre, la fenêtre ouverte sur la création de Dieu et la procession religieuse. Ainsi la description de sa chambre n'évoque pas seulement le déclin et la misère, mais aussi une certaine pureté dans la pauvreté.

5.7. L'amour te libèrera !

C'est évidemment une belle idée, mais cela n'est pas toujours le cas quand notre amour n'est pas payé de retour. Félicité aime Théodore sans réciprocité et Henri Parent aime sa femme en vain puisqu'elle aime son ami Limousin. Pour Henri Parent, c'est la triple tromperie ; il perd l'amour de sa femme et de son fils, et la compagnie de son ancien ami Limousin, d'après avoir été l'inséparable compagnon de sa vie de garçon. Sa femme éprouve une profonde aversion pour son mari, mais ce qu'il y a de pire, c'est que le petit Georges est au loin comme les filles du père Goriot lui « rendent le mal pour le bien » au contraire de leur père qui rend le bien pour le mal jusqu'à son dernier jour. Le seul amour qui reste à Félicité vers la fin de ses jours, est l'amour pour son cher Loulou, le perroquet empaillé, sa seule richesse ; « Bien qu'il ne fût pas un cadavre, les vers le dévoraient ; une de ses ailes était cassée, l'étoupe lui sortait du ventre. « Mais, aveugle à présent, elle le baisa au front, et le gardait contre sa joue. » La Simonne le reprit, pour le mettre sur le reposoir. » (Flaubert, 2012, p. 37). La cécité de Félicité est double, sa passion la rendant aveugle aussi.

Bien sûr, Félicité est vraiment libérée par son amour envers Paul et Virginie, les petits enfants de Mme Aubain. Les enfants

lui semblaient formés d'une matière précieuse ; elle les portait sur son dos comme un cheval, et Mme Aubain lui défendit de les baiser à chaque minute, ce qui la mortifia. Cependant elle se trouvait heureuse. La douceur du milieu avait fondu sa tristesse.

(p. 12).

Avoir vécu une enfance assez malheureuse sans parents et sœurs (p. 10), installée chez Mme Aubain, elle a une famille avec un petit frère et une petite sœur, même si elle a la responsabilité de Paul et Virginie. Si elle a en environ dix-huit ans maintenant, elle a seulement onze ou douze ans de plus que Paul.

Sans parler d' « un dévouement bestial et une vénération religieuse » (p. 28) de la part de Félicité, on peut dire qu'elle chérit Mme Aubain d'avoir ouvert ses bras, larmes aux yeux, pour la première fois de sa vie. La bonne se jette dans les bras de Madame Aubain. Les deux femmes s'embrassent à cause de leur douleur quand Virginie leur manque. Il ne faut pas oublier chez Félicité son amour extraordinaire du prochain, des animaux et du travail.

Quelques lecteurs veulent dire que l'amour du père Goriot pour ses filles a une tendance incestueuse et tirent argument des scènes comme celle de la page 350 quand il est près de la mort, en attendant ses filles venir chez lui.

[...] Oh ! les voir ! je vais les voir, entendre leur voix. Je mourrai heureux. Eh bien ! oui, je ne demande plus à vivre, je n'y tenais plus, les peines allaient croissant. Mais les voir, toucher leurs robes, ah ! rien que leurs robes, c'est bien peu : mais que je sente quelque chose d'elles ! Faites- moi prendre les cheveux... veux...

Il tomba la tête sur l'oreiller comme s'il recevait un coup de massue. Ses mains s'agitèrent sur la couverture comme pour prendre les cheveux de ses filles.

(Balzac, 1999, p. 350-351)

Cela est une idée probable, mais on lui a interdit l'entrée des maisons de ses filles et on lui a refusé l'amour de ses filles et beaux-fils et on fait semblant de ne pas être chez soi quand il veut les voir.

L'amour d'Henri Parent pour le petit Georges, est un amour presque sensuel, en ce qui est propre aux sens ; l'odorat, la vue, le goût, l'ouïe, le toucher et la chaleur du corps du petit Georges. Maupassant nous donne plusieurs descriptions des besoins affectifs et des réactions émotionnelles d'Henri Parent. Monsieur Parent est un homme passionné, même si sa femme ignore ses émotions et qu'il les cache. En parlant de l'amour d'Henri Parent pour le petit Georges, Maupassant permet aux lecteurs de se faire une idée de ses émotions et de ce qu'Henri Parent pense au fond de lui-même, de son petit Georges.

Il l'aimait de tout son bon cœur de faible, résigné, de meurtri. Il l'aimait avec des élans fous de grandes caresses emportées, avec toute la tendresse honteuse cachée en lui, qui n'avait jamais pu sortir, s'épancher, même aux premières heures de son mariage, sa femme s'étant toujours montrée sèche et réservée.

(Guy de Maupassant, 1885, p. 3)

À la page trois, Maupassant présente par avance une chose à venir. Monsieur Parent est rentré à la maison avec Georges, mais sa femme n'est pas là. La bonne Julie haït sa femme et sa femme craint la bonne, une chose bizarre parce que normalement elle ne redoute personne, mais Julie pense que Monsieur est mené par le bout du nez par sa femme et elle n'aime pas non plus son ami Limousin. Henri Parent est pris entre deux feux et sa situation est insoluble. Il ne sait pas comment s'en sortir. « Alors il murmura : « Heureusement que j'ai Georges... Sans lui, je serais bien malheureux. » (p. 3), mais le bonheur est passager et il se trouve tout seul, sans ses plus proches, et il a l'enfer dans le cœur. Il est tourmenté, torturé par des sentiments difficiles à maîtriser qui lui occasionnent de grandes souffrances et qui le font souffrir au-delà de ce qui est supportable. Le pivot du récit, ce sur quoi repose et tourne le reste, est de savoir si Henri Parent est le parent de Georges ou non. A-t-elle menti, sa femme, en disant que Georges est le fils de Limousin ? (p. 17). C'est le souci constant d'Henri Parent. Ou est-ce qu'elle a dit une chose aussi terrible seulement pour le blesser mortellement dans sa dignité et sa valeur personnelle ? Elle sait bien que c'est là que le bât blesse. Monsieur Parent a mis sa femme, Limousin et le petit, à la porte et il ne va pas bien du tout, lui-même.

Donc ces trois êtres semblaient heureux et contents ; ils venaient déjeuner à la campagne, en des restaurants connus. Ils avaient eu une existence calme et douce, une existence familiale dans un bon logis chaud et peuplé [...]

(p. 23)

Ils sont chassés de la maison de Parent, mais ils se trouvent dans un paradis doux et heureux. Pour lui, l'histoire a mal fini. Au sens figuré, c'est lui qui est expulsé du paradis et mis en dehors. Pour Monsieur Parent, la perte de sa famille, marque le début de sa descente aux enfers qui a commencé il y a vingt ans.

6. Conclusion

Pour terminer, retournons à notre question principale. D'abord, notre question était la suivante : de quelles manières la vieillesse et le vieillissement sont-ils représentés dans la littérature française du XIX^e siècle ? Nous nous sommes limités à l'étude de trois exemples en nous penchant principalement sur le conte « Un cœur simple » de Gustave Flaubert (1877). L'analyse textuelle d' « Un cœur simple » constitue une grande partie de notre mémoire. Bien que la vieillesse ne soit pas la thématique exclusive de ce conte, le vieillissement et la vieillesse de la bonne Félicité et de son entourage occupent une place centrale dès le commencement.

Notre but était de montrer qu' « Un cœur simple » de Flaubert est un récit de vieillesse et de vieillissement. On peut dire en conclusion que notre recherche, qui a confronté ce conte à la nouvelle de Maupassant et au roman de Balzac dans leurs descriptions et caractérisations de la vieillesse, des vieux et des vieilles, nous a clairement permis d'atteindre ce but.

La fiction est capable de diriger notre attention vers des êtres humains et des événements que nous ne voyons pas autrement, et nous soutenons que dans son récit, Flaubert raconte les histoires des personnages qui ont les vies différentes, soit des vies courtes, soit des vies longues. Pour les vies longues, les résultats du processus de vivre seront un vieillard et une vieille, comme Félicité. Il nous semble qu'il faut décrire leurs vies, pour nous rendre leurs vieillesse crédibles. Dans sa vieillesse, la religiosité de Félicité, sa foi et ses idées religieuses peuvent sembler ridicules aux yeux des autres. Elle vit dans l'heureuse ignorance de l'analphabète quant aux doctrines de la religion. Bien sûr, il y a un sens du comique dans la situation. Quelques lecteurs ou lectrices ont l'impression que Flaubert se moque de Félicité et que sa description est ironique et que cette ironie est d'une ironie cruelle. Ils n'y voient pas la tendresse du narrateur dans ses descriptions du vieillissement et de la vieillesse de Félicité. De même, Flaubert a bien expliqué le développement de sa religiosité, à partir du jour où elle mène la petite Virginie au catéchisme (p. 18).

On ne lit plus le conte de Flaubert de la même manière après en avoir fait l'analyse textuelle. Nous avons tenté d'analyser quelques aspects du récit, comme l'amour, la conception pessimiste de la vie, le déclin, la perte, la trahison, le ralentissement, le vieillissement et la vieillesse des personnages principaux et d'autres personnages dans leurs vies. Or, les

pages d' « Un cœur simple » qui restent hors de l'analyse, donnent du récit des impressions différentes que celles des pages analysées. D'une part, nous voyons facilement la vie quotidienne de Félicité, des Aubain, de la famille de Félicité, des gens de Pont-L'Évêque, la vie à la campagne des fermiers, d'autre part, nous voyons l'importance de la nature dans le conte, les expéditions dans la nature et vers la côte de la Normandie, les bains, la confiance que la nature peut rendre la santé à Virginie et le rôle de la nature dans la vie de Félicité. Au risque de nous tromper, nous avons l'impression qu'il n'y a que deux descriptions de Félicité dans sa cuisine. À la page 28, les soupirs de Mme Aubin arrivent à Félicité dans sa cuisine, tournant son rouet. À la page 29, elle trouve un soldat polonais « dans sa cuisine » quand elle rentre de l'Angélus. (Flaubert, 2012). Étant donné la prépondérance de l'imparfait chez Flaubert, quand il s'agit des actions répétées de Félicité, on peut en conclure que ces actions ne sont pas le centre d'intérêt pour Flaubert. C'est la vie entière de Félicité et sa place centrale dans les vies d'autres, qui l'intéresse. Il nous semble que la vie d'une bonne l'a fortement impressionné.

L'autre sujet qui a une place centrale dans le conte, est la mort des enfants chéris. Virginie est mise en pension chez les Ursulines de Honfleur. Ayant eu une affection nerveuse après son effroi du taureau (Flaubert, 2012, p. 14-15), sa finesse la rend sensible aux moindres influences extérieures. Elle a un destin tragique, enfermée chez les Ursulines et finalement mise en bière et descendue dans sa tombe pour l'éternité, toute seule. La mort de Victor fait vieillir Félicité, et la mort de Virginie fait vieillir Félicité et Mme Aubain. Leur désœuvrement après la mort d'un enfant aimé est évident et Félicité s'efforce d'aider des soldats, soigner des cholériques, protéger les Polonais et aider le père Colmiche. Madame reste dans sa chambre. Les deux femmes envisagent leurs vieillesse différemment.

Même si Flaubert ne vit pas la vieillesse lui-même, nous avons l'impression qu'il ne l'embellissait pas. Sa description de la vie paisible de la campagne, avec « le retour des grandes fêtes : Pâques, l'Assomption, la Toussaint. » et avec le rythme assez lent est bien illustrée (Flaubert, 2012, p. 27), mais en même temps, il décrit d'une manière frappante ce stade de vie, qu'est la vieillesse. Bien sûr, il y a de la tranquillité à devenir vieille, mais aussi une réduction de nos facultés ce qui est le cas de Félicité.

À la recherche du thème littéraire de vieillesse, nous avons choisi un conte de Flaubert, une nouvelle de Maupassant et un roman de Balzac. Flaubert, Maupassant et Balzac sont les

auteurs les plus importants de notre analyse. On peut se demander si l'ordre choisi des œuvres est bien approprié, l'œuvre de Balzac étant publiées avant celle des autres auteurs. En effet, « Un cœur simple » de Flaubert est notre point de départ et le texte qui nous a fait aborder le problème du mémoire. Maupassant étant proche de Flaubert, nous avons été curieux de savoir si Maupassant a écrit des nouvelles sur la vieillesse. Pendant six ou sept ans, Flaubert donne de bons conseils à Maupassant sur ses essais littéraires, l'empêchant de publier, l'encourageant et l'enseignant (Guy de Maupassant, 1903). Les lettres de Flaubert à Maupassant datent de juillet 1874 à la mort de Flaubert en 1880. Maupassant est l'auteur de plusieurs nouvelles dont le thème littéraire est la vieillesse. Parmi les nouvelles de Maupassant, nous avons choisi un texte d'une longueur environ égale à celui de Flaubert afin de comparer les effets artistiques des auteurs. À la lumière de leur connaissance, il est très intéressant de voir comment Flaubert et Maupassant décrivent les vieilleses de leurs personnages principaux de manière si différente. L'idée nous est venue que le mot ascendant, qui va en montant, et le mot descendant, qui descend, vont bien ensemble pour décrire à grands traits les directions opposées que prennent les vies de Félicité et d'Henri Parent.

L'environnement quotidien de Félicité est triste vers la fin de sa vie, mais elle est toujours dans sa chambre et dans son lit. Les héritiers de Mme Aubain ont bouleversé la maison et déplacé les affaires de Mme Aubain et de Virginie. « Félicité remonta les étages, ivre de tristesse ». « Ce qui la désolait principalement, c'était d'abandonner sa chambre, — si commode pour le pauvre Loulou. » (p. 35). Elle se soucie toujours du bien-être des autres.

Socialement, ses voisins ont un respect profond pour Félicité, la meilleure des bonnes, pour être fidèle à Mme Aubain pendant cinquante années et pour être toujours prête à aider autrui. « Le moment des reposoirs approchait. » et les paroissiennes choisirent finalement la cour de Mme Aubain. » pour un des reposoirs. (p. 36). Vivant dans un endroit rural, elle n'est pas seule vers la fin de sa vie ; La Simonne l'aide et d'autres femmes sont aussi près d'elle. Au dernier moment de sa vie, selon Flaubert, « elle crut voir » « les cieux entrouverts, » (p. 39). Dans le Sermon sur la Montagne, Jésus-Christ enseigne ses disciples, en énumérant les heureux. Parmi eux sont les pauvres en esprit, car le royaume des Cieux est à eux, et à ceux qui ont les cœurs purs, car ils verront Dieu. Heureux sont aussi les miséricordieux, car ils obtiendront miséricorde. Félicité est un cœur simple, une simple en esprit. « Les cœurs purs » sont sans défaut d'ordre moral, sans corruption, sans tache, innocents, comme probablement une femme comme Félicité. Les miséricordieux, sont sensibles au malheur d'autrui et ont

pitié du coupable auquel on pardonne. Félicité est très sensible au malheur des autres, comme à celui du père Colmiche. Elle pardonne la rudesse de Mme Aubain, en comprenant que ses inquiétudes sur sa fille lui fait perdre la tête, et en elle oublie sa rudesse. Certes, elle est parmi ceux qui pleurent, et qui selon le Sermon seront consolés. Elle a vraiment eu l'occasion de pleurer à chaudes larmes dans sa vie. À la plume de Flaubert, Félicité possède les qualités nécessaires pour mériter le ciel. Même si Flaubert lui-même est plutôt agnostique, le ton de l'histoire de la vie de Félicité est respectueux.

Dans « Monsieur Parent », il n'y est pas de mention d'églises, ni de messes, ni de prières. À la plume de Maupassant, Henri Parent n'est pas un homme religieux. Si la religion est le bâton de l'homme, Henri Parent ne bénéficie d'aucun appui. Or, Maupassant le décrit comme un homme doux ; « Heureux les doux, car ils recevront la terre en héritage. » Cet homme si doux, un homme cruellement éprouvé, a été la victime de sa douceur, et il a tout perdu dans la violence.

Sur le dos de l'édition Folio classique du roman de Balzac, c'est le jeune homme de Province, Rastignac, qui est cité comme le personnage principal du roman. Le père Goriot est un « vieillard malheureux abandonné de ses filles » et « vaincu par son amour paternel » (Balzac, 1999). Pour nous, le père Goriot est le personnage principal du récit de Balzac, un célèbre récit de vieillesse. Sans l'aide du père Goriot et de Mme de Beauséant, il n'y aura peut-être pas eu un jeune homme en train de s'insérer dans la société parisienne. À notre avis, les actions du père Goriot mènent Rastignac par un chemin sans obstacles et qui avance l'histoire. Le père Goriot est le pivot sur qui repose et tourne le reste de l'histoire.

Le conte de Flaubert se passe dans un village en Normandie. La nouvelle de Maupassant et le roman de Balzac se passent à Paris, le roman avec des références à la famille de Rastignac à la campagne. L'action de toutes les trois œuvres se déroule du début de 1809 pour « Un cœur simple », avec un coup d'œil rétrospectif sur l'enfance malheureuse de Félicité, pendant vingt-trois ans pour « Monsieur Parent », et à partir de la fin du mois de novembre 1819 pour *Le Père Goriot*. Le temps est important dans un récit de vieillesse, le temps cyclique et le temps linéaire. Le temps passé, le temps présent et le temps futur forment la vieillesse. Pour voir le processus et les effets du ralentissement d'un personnage fictif, il faut se faire une idée claire de sa vie et de sa relation au temps. Félicité vit de jour en jour, avec les cycles de la nature et du calendrier religieux. Le Père Goriot pense et agit pour l'avenir de ses enfants,

pour lui le temps est lié à l'argent et à la prospérité. Monsieur Parent est captif de son passé. Leur rapport au temps détermine leur vieillissement et leur mort.

Il y a des ressemblances et des différences entre les approches de la mort de Félicité et du père Goriot. Le père Goriot est toujours plus pauvre et toujours plus rejeté et il habite des chambres en mauvais état. Félicité est toujours plus excentrique et inutilisable. Elle habite une chambre malsaine, modeste et étroite. Tous les deux sont dépouillés de tout ce qu'ils ont, mais ils se consacrent entièrement à l'objet de leur amour, l'image d'une ascension idéale ou spirituelle, puisque tous les deux obtiennent une sorte de sainteté ou deviennent en quelque sorte des martyrs.

L'état de Monsieur Parent est misérable, et physiquement et moralement. La ressemblance de Monsieur Parent et du père Goriot est leur passion unique pour leurs enfants ; l'amour des enfants est l'idée fixe ou l'obsession de leurs vies, leur passion dévorante. Ils ont des difficultés d'adaptation et refusent de changer quand leur amour ne fait pas écho chez l'enfant. Félicité, Monsieur Parent et le père Goriot sont tous les trois victimes fanatiques de leur amour, l'amour seul et sans réponse. Ils restent seuls, peut-être que pour les vieux et les vieilles, la solitude est l'état qui résume leurs vieillesse. C'est un chagrin d'amour quand notre amour n'est pas payé de retour.

Appendice

Quelques dates non exactes	Ce qui se passe	Commentaire, page
Pendant un demi-siècle	Félicité est la bonne de Mme Aubain	Page 9 Nous ne savons pas exactement quand ce demi-siècle commence et quand il finit.
À vingt-cinq ans, quarante, dès la cinquantaine	Les âges de Félicité	Page 10 Nous ne savons pas quand elle a ces âges.
Dix-huit ans	L'âge de Félicité au temps de son histoire d'amour	Page 11 Nous ne savons pas quand elle a cet âge.
Un quart d'heure	Le temps qui passe avant que Félicité s'installe chez Mme Aubain et après que Madame l'accepte	Page 12 Nous ne savons pas la date.
L'âge de sept ans et quatre à peine	L'âge de Paul et Virginie quand Félicité devient la bonne de Mme Aubain	Page 12
Tous les jeudis à huit heures bien juste avant le coup de onze	La partie de boston	Page 12
Un soir d'automne	Le taureau	Page 14 + 15
L'après-midi	On s'en allait des Roches Noires	Page 16
À partir de Noël	Félicité mène tous les jours la petite fille au catéchisme	Page 18
Chaque lundi matin	La venue du brocanteur	Page 13

Dates exactes	Ce qui se passe	Commentaire, page
Commencement de 1809	La mort du mari de Mme Aubain	Page 9
De style Louis XV	Le style de la cheminée en marbre jaune	Page 9 Période entre environ 1774 et 1785
Un lundi, 14 juillet 1819	La date quand Victor annonce qu'il est engagé au long cours.	Page 21
1825	« Deux vitriers badigeonnèrent la vestibule »	Page 27
1827	« Une portion du toit, tombant dans la cour, faillit tuer un homme. »	Page 27
1828	«, ce fut à Madame d'offrir le pain bénit ; »	Page 27
1830	La Révolution de Juillet	Page 27
1837	« Un matin du terrible hiver de 1837, [...] elle le trouva mort » (Loulou)	Page 32
1853	Mme Aubain meurt à soixante-douze ans	Page 35

(Flaubert, 2012)

Bibliographie

- Aasen, E. (2000). *Marguerite Duras*. Oslo: Gyldendal.
- Balzac, H. d. (1999). *Le Père Goriot. Préf. de Félicien Marceau, ... notice et notes de Thierry Bodin*. [Paris]: Gallimard.
- Barry, E. (2015). The Aging Body. In D. Hillman & U. Maude (Eds.), *The Cambridge Companion to the Body in Literature* : Cambridge University Press.
- Baudelaire, C. (2010). *Le spleen de Paris: petits poèmes en prose*. [Paris]: Gallimard.
- Borjigin, J., Lee, U., Liu, T., Pal, D., Huff, S., Klarr, D., . . . Mashour, G. A. (2013). Surge of neurophysiological coherence and connectivity in the dying brain. *Proceedings of the National Academy of Sciences of the United States of America*, 110(35), 14432-14437. Récupéré de: 08/12 <http://www.ncbi.nlm.nih.gov/pmc/articles/PMC3761619/> doi:10.1073/pnas.1308285110
- Boyer-Weinmann, M. (2013). *Vieillir, dit-elle. Une anthropologie littéraire de l'âge*. Seyssel: Champ vallon.
- Bozon, M. (2002). Des rites de passage aux « premières fois ». Une expérimentation sans fins. *Agora débats/jeunesses*, 28(1), 22-33. Récupéré de: 03.10.2016 http://www.persee.fr/doc/agora_1268-5666_2002_num_28_1_1973 doi:DOI : 10.3406/agora.2002.1973
- Bury, M. (1988). Maupassant pessimiste ? *Romantisme*, 18(61), 75-83. Récupéré de: 26.05.2016 http://www.persee.fr/doc/roman_0048-8593_1988_num_18_61_5515 doi:10.3406/roman.1988.5515
- Bury, M. (2005). Le vieillir comme fondement d'un tragique moderne chez Guy de Maupassant. In A. Montandon (Ed.), *Ecrire le vieillir* (p. 117 - 132). Clermont-Ferrand: Presses Universitaires Blaise Pascal.
- Bury, M. (2012). Maupassant et les états d'angoisse. *Fabula / Les colloques*, « *L'anatomie du cœur humain n'est pas encore faite* ». Récupéré de: suivie 10.11.2016 <http://www.fabula.org/colloques/document1646.php>
- Caire, M. (2013). Franz Joseph Gall. Récupéré de: HISTOIRE DE LA PSYCHIATRIE EN FRANCE website: Récupéré de: 07.11.2016 <http://psychiatrie.histoire.free.fr/pers/bio/gall.htm>
- Commanville, C. (1895). *Souvenirs sur Gustave Flaubert* (p. 93). Récupéré de: https://fr.wikisource.org/wiki/Souvenirs_sur_Gustave_Flaubert
- Detambel, R. (2007). *Le syndrome de Diogène. Éloge des vieillesses*. Arles: Actes Sud.
- Dictionnaire des sciences médicales. (1822). Dictionnaire des sciences médicales par une société de médecins et de chirurgiens, Vol. 58 (VIE - ZYT). C.-L.-F. Panckoucke (Ed.) (p. 472). Récupéré de: <http://www.biusante.parisdescartes.fr/histoire/medica/resultats/?cote=47661x58&do=pdf>
- Duras, M. (1995). *Écrire*. [Paris]: Gallimard.
- Flaubert, G. (2012). *Trois contes*. Paris: Libro.
- Flaubert, G., & Nadeau, M. (1995). *Madame Bovary moeurs de province préface et notes de Maurice Nadeau*. Paris: Gallimard.
- Freeman, J. (2014, 14. november). Et nytt klima. *Morgenbladet*, p. 48-49. Récupéré de: https://morgenbladet.no/boker/2014/et_nytt_klima
- Goncourt, E. d., Goncourt, J. d., & Satiat, N. (1990). *Germinie Lacerteux édition établie par Nadine Satiat*. Paris: Flammarion.
- Houellebecq, M. (1997). *Extension du domaine de la lutte : roman*. Paris: J'ai lu.

- Keilhauer, Annette (2005). Neutralisée ou inquiétante : représentations de la femme vieillissante dans la littérature française. *Gérontologie et société*, 3(n° 114), 149-165 doi:10.3917/g.s.114.0149
- Larousse. (2016). Espérance de vie. Récupéré de: Larousse.fr website: Récupéré de: 12.10.2016
http://www.larousse.fr/encyclopedie/medical/esp%C3%A9rance_de_vie/12940
- Lauvergnat-Gagnière, C., Paupert, A., Stalloni, Y., & Vannier, G. (2013). *Précis de littérature française* (D. Bergez Ed. [3e éd. rev. et corr.] ed.). Paris: A. Colin.
- Maupassant, G. d. (1882a). L'homme de lettres. *Le Gaulois*, (6 novembre 1882). Récupéré de: 06.11.2016 https://fr.wikisource.org/wiki/L%E2%80%99Homme_de_lettres
- Maupassant, G. d. (1882b). Les Vieilles. *Le Gaulois*, (25 juin 1882). Récupéré de: 25.11.2015 https://fr.wikisource.org/w/index.php?title=Les_Vieilles&printable=yes
- Maupassant, G. d. (1884a). Causerie triste. *Le Gaulois*, (25 février 1884). Récupéré de: 10.11.2015 <http://maupassant.free.fr/chroniq/causerie.html>
- Maupassant, G. d. (1884b). Le Vieux. . *Le Gaulois*, (6 janvier 1884). Récupéré de: 15.11.2015 <http://maupassant.free.fr/textes/vieux2.html>
- Maupassant, G. d. (1885). Monsieur Parent. Récupéré de: 12.11.2015
http://omero.humnet.unipi.it/matdid/128/Maupassant_Monsieur-Parent.pdf
- Maupassant, G. d. (1886). Monsieur Parent. Récupéré de:
<http://athena.unige.ch/athena/selva/maupassant/textes/parent.html>
- Maupassant, G. d. (1889a). Alexandre. *L'Écho de Paris*, (2 septembre 1889). Récupéré de: 10.11.2015 <http://maupassant.free.fr/textes/alexandr.html>
- Maupassant, G. d. (1889b). Le Masque. *L'Écho de Paris*, (10 mai 1889). Récupéré de: 10.11.2015 <http://maupassant.free.fr/textes/masque.html>
- Maupassant, G. d. (1903). *Udvalgte noveller*. Kristiania: Feilberg & Landmark.
- Maupassant, G. d., & Bénévent, C. (2003). *Le Horla dossier réalisé par Christine Bénévent*. [Paris]: Gallimard.
- Maupassant, G. d. v. (1882, 25 juin). Les vieilles. *Le Gaulois*. Récupéré de:
https://fr.wikisource.org/wiki/Les_Vieilles
- NDiaye, M. (2009). *Trois femmes puissantes*. [Paris]: Gallimard.
- Palmgren, G. (2016). Ren kjemi nær døden. *Illustrert vitenskap*, 2016(10), 20-25.
- Retraite.com. (2016). La retraite des danseurs de l'Opéra national de Paris. Récupéré de: Retraite.com website: Récupéré de: <https://www.retraite.com/retraite-par-metier/retraite-fonctionnaire-publique/danseur-opera-national-paris.html>
- Reuter, Y. (2013). *Introduction à l'analyse du roman* (D. Bergez Ed. 3e éd. entièrement rev. et corr. ed.). Paris: A. Colin.
- Rivière, D. (1995). *Histoire de la France*. Paris: Hachette éducation.
- Skagen, M. V. (2012). Symptoms of Hysteria in Baudelaire's Writing. In M. Hagen, R. Koppen, & M. V. Skagen (Eds.), *The Human and its Limits*. Oslo: Scandinavian Academic Press
- Skagen, M. V. (2016). *Littérature et savoirs ou le savoir de la littérature : le cas du vieillissement*. Bulletin Marcel Proust. Vitenskapelig artikkel.
- Small, H. (2010). *The long life*. Oxford: Oxford University Press.
- Sociologue, L. (2016). Dis moi papy, c'est quoi un senior ? Récupéré de: Senioreforme.com website: Récupéré de: 21.10.2016 <http://blog.senioreforme.com/dites-moi-monsieur-cest-quoi-un-senior/>
- Thévenin, C. (2002, 23. september). Hva er det med Flaubert? *Vinduet*. Récupéré de: <http://arkiv.vinduet.no/tekst.asp?id=285>
- Tsikounas, M. (2004). Les contes de la violence ordinaire. *Sociétés & Représentations*, (1), 397-414. Récupéré de: Cairn Info website: Récupéré de: 30.10.2016 URL :

www.cairn.info/revue-societes-et-representations-2004-1-page-397.htm doi:DOI :
10.3917/sr.017.0397

Wenger, A., & Carlino, A. (2007). *Littérature et médecine approches et perspectives, XVIe-
XIXe siècle*. Genève: Droz.